UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA PARENTALITÉ DES MÈRES MISE À L'ÉPREUVE SOCIALE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL

PAR

DOMINIQUE LALANDE

AVRIL 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL Services des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche ce cycles supérieurs SDU-522 — Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'Article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et nos commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

De tout temps, les parents et particulièrement les mères ont relevé des défis dans leur rôle précieux et capital de parent. Avec les changements de repères importants, leur parentalité pourrait être vécue comme une expérience sociale éprouvante. Conséquemment, l'enfant pourrait lui aussi ressentir une tension et vivrait une souffrance. Ce constat a été l'élément déclencheur du sujet de cette recherche. Par notre travail en CSSS et le service aux familles nous avons été témoin d'une réalité actuelle. Malgré notre expérience, elle nous a fait réagir et nous a mise en alerte. D'emblée, nous étions tentée de rencontrer des enfants. Ils auraient été des sujets très pertinents et possiblement révélateurs. Certaines réalités, telles la complexité du sujet abordé, les difficultés d'actualisation des entrevues et plusieurs aspects éthiques dont notre suggestivité ainsi celle des parents sont apparues comme des limites méthodologiques à cette possibilité. Nous avons pensé que les mères pourraient traduire, par leur expérience, celle de leurs enfants.

La situation d'une mère inquiète du comportement de ses deux enfants âgés de 5 et 8 ans est donc devenue le point de départ de notre réflexion. Elle était dépassée, se culpabilisait dans son rôle de mère, cherchait des réponses et s'inquiétait surtout pour son fils de 8 ans. Il avait un comportement irrespectueux, défiant et dérangeant à l'école et à la maison créant ainsi des conflits autour de lui. Son état affectif, triste, colérique avec une très faible estime indiquait déjà une détresse. L'évaluation, faite avec la mère et le beau-père sur leur organisation familiale, les rôles parentaux, la discipline et les liens qui les unissaient permettait de comprendre que les deux parents travaillaient à trois emplois pour subvenir aux besoins de la famille et s'offrir tout ce qu'ils avaient désiré. Les enfants étaient très choyés matériellement. Comme leurs parents, ils étaient très occupés depuis tout-petits, inscrits à plusieurs activités organisées de loisirs et de sports à l'extérieur du foyer. Mais ils vivaient tout de même une absence relationnelle avec leurs parents, surtout le garçon. Lequel, du coup, réagissait. Les parents pensaient, de leur aveu, combler les besoins de leurs enfants et compenser pour leur horaire chargé. La mère croyait bien faire. Et elle se sentait souvent déchirée par ses deux rôles. En faisant des choix dans l'air du temps, tous deux

reconnaissaient leur surinvestissement favorisant l'image de la réussite socioéconomique, l'autonomie et la performance, leur compensation matérielle mais également leur sous-investissement relationnel.

C'est ce que le garçon tentait de nous faire comprendre, avec ses mots et ses émotions d'enfant. Il nous a interpellées, nous exprimant une solitude, un vide affectif. Il nous a fait réfléchir. Il a fait émerger une perception. Et comme une impression encore floue naissait parce que renouvelée lors d'autres interventions familiales, le questionnement sur le contexte sociétal revenait en force. Ses parents saisissaient-ils l'influence des choix qu'ils faisaient et leurs conséquences? L'enfant vivait une relation affective souffrante. Il était symptomatique de la dynamique familiale. Mais encore, s'agissait-il seulement d'un problème relationnel ou laissait-il entrevoir un autre, plus grand, un phénomène social? Nos interventions psychosociales et nos suivis familiaux devaient-ils alors en tenir compte?

Notre préoccupation pour les enfants est fondamentale. L'importance de la relation entre le parent et l'enfant est un fait universel. D'ailleurs, toute l'intervention familiale au sein des réseaux publics, privés et communautaires est indicative de l'importance de ces liens familiaux. Nous avons réexaminé l'idée que l'expérience parentale est complexe. Et c'est de cette façon que la question des choix et du sens de la parentalité des mères a émergé indiquant la voie à suivre pour approfondir le sujet de cette recherche.

REMERCIEMENTS

En tout premier lieu, je remercie ma fille. Après m'avoir entendu trop de fois parler de mon désir de réaliser une maîtrise et d'écrire un mémoire, elle m'a dit d'arrêter d'en parler et de le faire. Merci d'avoir osé. Merci aussi de m'avoir questionné sur mon sujet, ce qui a permis de mieux l'approfondir.

Merci à mes trois amies qui m'ont encouragé à aller jusqu'au bout.

Merci aux deux hommes de ma vie. Mon conjoint m'a accompagné au quotidien et a supporté mes longues heures devant l'ordinateur. Mon fils a souvent nommé son incompréhension d'entreprendre un tel défi, de là son encouragement.

Merci à mon directeur de mémoire, Jean-François René, professeur au Département de Travail social de l'Université du Québec à Montréal. Il m'a judicieusement guidée et m'a proposé des lectures essentielles. Il m'a aidé à donner à cette recherche la qualité d'un travail académique. Il m'a appris à préciser ma pensée écrite.

Surtout, un immense merci aux quatre merveilleuses mamans qui ont été généreuses, authentiques, qui se sont livrées avec simplicité et candeur. Ma rencontre avec elles a été enrichissante au niveau humain. Sans elles, cette recherche n'aurait pas vu le jour. Je leur exprime toute ma gratitude pour leur participation et leur contribution.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS			iji
REM	ŒRCIE	MENTS	<u>i</u> v
LIST	TE DES	ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES	х
RÉS	UMÉ		xi
INT	RODUC	TION	1
CHA	PITRE	I	
LA I	PROBLI	ÉMATIQUE	4
1.1	L'idéologie économique		
	1.1.1	Le capitalisme, le libéralisme et la mondialisation face à l'individu	4
	1.1.2	Idéologie et vie privée	5
	1.1.3	La mondialisation et les technologies de l'information et du savoir	6
	1.1.4	L'économie, le travail et la famille	7
	1.1.5	Les valeurs inhérentes	8
	1.1.6	L'individualisme, la quête de sens et les paradoxes	9
1.2	Les transformations familiales		12
	1.2.1	Histoire	12
	1.2.2	La conciliation famille-travail	14
	1.2.3	La famille toujours mouvante	16
	1.2.4	La famille reconstruite	17
	1.2.5	La transformation du lien	18
	1.2.6	La parentalité	19
	1.2.7	Les substituts parentaux	21
	1.2.8	Les experts de la parentalité	23
	1.2.9	Les défis de la parentalité	24
1.3	Les temps sociaux		25
	1.3.1	La famille en mal de temps	25
1.4	L'enfance et l'enfant		
	1.4.1	Le regard sur l'enfant, reflet des mutations sociales	27

	1.4.2	L'enfant noyau relationnel	28
	1.4.3	L'enfant autonome. L'enfant performant	29
	1.4.4	Les besoins de l'enfant	31
	1.4.5	Le lien d'attachement et la période critique	32
	1.4.6	Des enfants malades de relations	33
1.5	L'expérience parentale des mères		
	1.5.1	Le travail, la famille et le temps : tension pour les mères	35
	1.5.2	Tensions dans la qualité du lien	36
	1.5.3	Le partage des responsabilités parentales	37
	1.5.4	Pression normative d'être une mère parfaite	39
	1.5.5	La parentalité et la pression de réussite, exemple d'excès	42
	1.5.6	Les mères porteuses du renouvellement humain	43
	1.5.7	Être mère, un défi social	45
CHA	APITRE	II	
LE C	CADRE	THÉORIQUE	47
2.1	L'acte	eur social	49
2.2	L'acteur stratégique		
2.3	L'acte	ur réflexif	53
2.4	La fan	nille	54
2.5	Le ren	ouvellement du social, la normativité et le besoin de cohésion	55
2.6	L'épreuve sociale des mères 50		
2.7	Les représentations_		
2.8	La que	estion générale de la recherche	58
CHA	PITRE	III	
LA I	DÉMAR	CHE MÉTHODOLOGIQUE	60
3.1		oche méthodologique	
	3.1.1	L'acteur sujet de son expérience	61
	3.1.2	La contextualisation de la recherche qualitative	61
	3.1.3	Le contexte : une réalité globale et une réalité individuelle	62
	3.1.4	La lecture compréhensive d'un phénomène	63
	3.1.5	L'induction et la déduction_	

3.2	Les sujets et les modalités des rencontres		65		
	3.2.1	La population à l'étude et les critères de sélection	65		
	3.2.2	Les modalités de recrutement	66		
	3.2.3	Les considérations éthiques et de confidentialité	68		
3.3	La méthode de collecte de données				
3.4					
3.5	Les limites de l'étude				
CHA	PITRE	IV			
QUA	TRE M	ÈRES EN DEUX TEMPS	79		
4.1	Parole	à quatre mères	79		
4.2	Parco	urs de vie parentale schématisée – Stéphanie	80		
4.3	Analy	se du parcours de Stéphanie	86		
4.4	Parco	urs de vie parentale schématisée – Kim	106		
4.5	Analy	se du parcours de Kim	112		
4.6	Parcours de vie parentale schématisée – Marie				
4.7					
4.8	Parco	urs de vie parentale schématisée – Geneviève	149		
4.9	Analy	se du parcours de Geneviève	155		
CHA	PITRE	V			
DISC	CUSSIC	N	175		
5.1	L'imp	ortance du lien avec l'enfant	176		
5.2	Les obstacles		179		
	5.2.1	La conciliation travail-famille	181		
	5.2.2	Le travail, une contrainte et un besoin	182		
	5.2.3	L'accomplissement de soi	185		
	5.2.4	Le difficile partage des responsabilités parentales et familiales	187		
	5.2.5	Le temps	190		
	5.2.6	La mère parfaite	191		
	5.2.7	La dévolution du savoir parental	193		
	5.2.8	L'incohérence des attentes et de la réalité	194		
	529	L'estime de soi des mères	195		

		5.2.9.1 La dépression et l'épuisement professionnel, un effet direct	196
		5.2.9.2 La culpabilité	198
		5.2.9.3 La responsabilité	198
		5.2.9.4 L'effort de distanciation	199
		5.2.9.5 La double contrainte	200
5.3	La capacité de l'acteur		201
	5.3.1	L'agir des mères	201
	5.3.2	Le sujet	205
CONCLUSION			209
ANNEXES			225
RIRI IOGRAPHIE			235

LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

CFE Conseil de la famille et de l'enfance

CPE Centre de la petite enfance

CNRS Centre national de recherche scientifique

CRDI-TED Centre de réadaptation en déficience intellectuelle et troubles envahissants du

développement

CSF Conseil du statut de la femme

FOOCF Fédération québécoise des organismes communautaires - famille

ISQ Institut de la Statistique québécoise

MÉLS Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

MCCCF Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine

MFACF Ministère de la famille, des aînés et de la condition féminine du Québec

MSSS Ministère de la Santé et des services sociaux du Québec

RQAP Régime québécois d'assurance parentale

RÉSUMÉ

Mettre en relation l'Individu et la société, mieux saisir quelle est l'interaction entre les deux, plus spécifiquement l'influence de la société sur la parentalité de la mère québécoise, telle est la démarche générale de ce mémoire. Nous avons donc choisi de questionner, à toute petite échelle, l'état des choses auprès de quatre mères afin de recueillir à deux reprises leur perception, d'entendre leur réalité, de voir quelle est leur compréhension et le sens qu'elles donnent à leur parentalité. La démarche empirique est faite selon une recherche qualitative et une analyse méthodologique avec une perspective compréhensive.

Il faut préciser que notre choix méthodologique et théorique porte sur la parentalité de la mère plutôt que sur celle des deux parents. La littérature ainsi que les constats reliés à notre pratique professionnelle nous portent à reconnaître son influence considérable dès l'annonce de la venue de l'enfant et sur les premières années de vie. De plus, ses identités ayant changé dans les cinquante dernières années avec les transformations socio familiales et économiques, il nous apparaissait plus pertinent de se concentrer sur le vécu des mères québécoises.

Notre intérêt premier est de connaître l'impact de quelques grands marqueurs sociaux sur la sphère privée de la famille. Dans un recensement des écrits nous verrons l'influence de l'idéologie économique, les transformations familiales des dernières décennies et le facteur temps, la réalité parentale actuelle des mères et celle des enfants. Ce portrait sera ensuite appuyé du cadre théorique de la Sociologie de l'expérience de François Dubet. Ainsi, en tant qu'acteur social, les mères seraient à la fois sous tension dans trois logiques d'action: l'intégration normative, les stratégies concurrentielles et la réflexivité. Leurs témoignages font émerger les difficultés de leur parentalité. Arrivent-elles à trouver un sens à leur parentalité dans les choix qu'elles font? Enfin, la parentalité des mères est-elle confrontée à une pression sociale? Nous avançons l'idée que leur parentalité est mise à l'épreuve sociale, et ce, tant au sens qu'en fait Dubet qu'au sens plus large de l'individu socialisé. Soit, plus précisément, que par la tension entre l'intégration, la stratégie et la subjectivation de leur expérience, les mères vivent un grand stress et même une détresse parentale. Elles sont tiraillées entre la pression normative intériorisée et extérieure des valeurs véhiculées, les besoins de l'enfant, leurs propres aspirations, les nécessités et l'organisation de la vie actuelle. Dans ce qu'elles expérimentent et dans leurs choix, les mères doivent donc réagir pour s'ajuster afin d'exercer leur double rôle et vivre en tant qu'individu libre. Elles sont sous tension parce que conscientes des enjeux et des contraintes et elles sont en recherche de réponses acceptables pour elles. Elles disent leur besoin de créer et maintenir un lien de qualité avec leur enfant et nomment facilement les obstacles. Ils sont la difficile conciliation travail-famille, le partage inégal des responsabilités avec le père, l'importance accordée au travail mais aussi à l'accomplissement de soi et enfin, l'assignation de la mère parfaite. Leur réalité est ainsi constamment confrontée. Les effets de toutes ces contraintes affectent leur estime de soi parentale et sont un fort sentiment de culpabilité et de responsabilité, l'épuisement professionnel ou la dépression. Par contre, et heureusement, elles arrivent à

avoir une distance critique et cherchent à se subjectiver afin de faire sens de leur expérience parentale.

INTRODUCTION

La parentalité des mères est au centre de notre démarche. Dans la totalité de l'expérience maternelle, les mères assument une fonction indispensable face à l'enfant. Mais l'ensemble des responsabilités nourricières et socialisatrices sont également une responsabilité déterminante et essentielle pour l'articulation future d'une société.

Comment comprendre leur situation et comment l'analyser? Par la société, par la famille et les parents ou par l'enfant? Erikson, psychanalyste, en faisant référence aux problèmes reliés à l'inévitable évolution humaine et aux changements et crises générés, dit que l'enfant, «comme membre d'une société [...] peut ressentir la panique de son groupe [...] qu'il n'y a pas d'anxiété individuelle qui ne reflète un souci latent, commun au groupe immédiat et au groupe plus large» (Erikson, 1982 : 21). Et de ce groupe social, les parents sont tributaires et inter reliés. Par contre, il ne faut pas faire porter l'entière responsabilité aux parents dira Claude Martin, directeur de recherche au CNRS - France. Il faut donc «abandonner l'idée que la famille est la source des problèmes, car la famille est le réceptacle dans lequel se manifestent des problèmes qui viennent de transformations sociales qui nous environnent» (Martin, 2005b : 25). Il fallait aller voir quelle est cette société québécoise, comment elle influence la famille et les mères en pensant que cette famille atteint l'enfant. Nous chercherons donc à comprendre comment les mères vivent leur expérience parentale et à saisir le sens qu'elles donnent à leur parentalité.

Afin d'analyser et de mieux comprendre les enjeux pour les mères dans la société, nous reprenons un propos de Durkheim. Il disait qu'il est nécessaire d'analyser le sens des mots qui sont des instruments de la vie sociale et de la réflexion scientifique : «La première démarche du sociologue doit donc être de définir les choses dont il traite afin qu'il sache bien de quoi il est question» (Durkheim, 1982 : 34). Les mots qui feront partie de notre recherche seront ceux de la réalité actuelle des mères au Québec. Ainsi, notre premier chapitre, la problématique, fera une recension des écrits sur plusieurs marqueurs qui influencent et

franchissent la sphère intime de la parentalité des mères, soit l'économique, la famille, les temps sociaux. Puis nous regarderons la situation actuelle de l'enfant et celui de la mère. Plus précisément dans ce premier chapitre, nous présenterons ce qu'il en est de ce vingt et unième siècle et des parents québécois, époque qui est le produit, entre autres, du capitalisme, du libéralisme et de la globalisation et de ses valeurs associées ou, selon le philosophe et essayiste John Saul, de l'Idéologie économique; les transformations familiales amenant une multiplicité de rôles est un autre élément constitutif. L'arrivée des mères sur le marché du travail, puis la nécessité d'une famille double pourvoyeur pour faire face à la logique marchande de l'économie et pour répondre aux besoins de réussite et de liberté individualiste ont changé leur expérience parentale. Ce sont les grandes balises de leur parentalité. Nous relions ces deux premiers marqueurs avec le problème actuel des temps sociaux. Le manque de temps est la résultante des rôles multipliés des mères. Nous regarderons ainsi comment s'actualise le rapport des mères au temps dans la course effrénée contre la montre. De plus, la possible intuition de ne pouvoir offrir à leurs enfants ce qu'elles souhaitent crée une tension. L'exemple du lien d'attachement et le temps qu'il faut pour créer et maintenir ce lien, notion pour laquelle les écrits et les mères accordent une grande importance, reflètent bien une antinomie. C'est un antagonisme entre le public et le privé, entre le Nous et le Je, entre le travail et l'exercice parental. C'est la tension entre l'économie qui gère la vie, la famille et la parentalité des mères. Nous nous intéresserons également aux enfants pour apprécier les défis de leurs mères. Nous aborderons particulièrement l'image de la mère parfaite afin de mieux saisir les enjeux qui les confrontent.

Le deuxième chapitre sera le cadre théorique selon la Sociologie de l'expérience de Dubet. Nous voulons savoir si cette expérience est mise sous tension dans une épreuve sociale, au sens qu'en fait François Dubet. Car, selon la Sociologie de l'expérience, les «épreuves de l'individu ne sont pas uniquement un problème culturel, elles sont un problème social» (Dubet, 1998 : 174). C'est-à-dire que la tension entre l'intégration, la stratégie et la subjectivation où les mères vivent un grand stress devient un épuisement social, où elles sont tiraillées entre les besoins de l'enfant, leurs propres aspirations et les nécessités de la vie actuelle. Si d'un phénomène social émerge un problème social, nous considérerons notre sujet comme une telle possibilité. Dumont parle d'anomie «pour désigner les problèmes

sociaux qui résultent de l'évanescence des valeurs» (Dumont, 1994 : 6). Langlois dit que «la question des valeurs est centrale dans la construction des problèmes sociaux et dans leurs analyses», que cette construction soit issue de «divergence entre valeurs nouvelles et normes sociales instituées (ou dans) le conflit ouvert entre valeurs opposées dans une société pluraliste» (Langlois, 1994 : 1117, 1118). Les mères québécoises sont confrontées tout comme elles participent à la construction de ces normes sociales, elles sont donc impliquées dans le processus et elles vivent les paradoxes de leur société.

Le troisième chapitre sera celui de la démarche méthodologique. Ensuite, le quatrième chapitre abordera les parcours de vie des quatre mères par des fiches synthèses schématisées et une analyse de leur expérience parentale. Finalement, dans le cinquième et dernier chapitre avant la conclusion, nous présenterons la discussion ou les éléments émergents de cette analyse finale du témoignage de nos sujets.

Nous souhaitons que cette réflexion apporte un éclairage à l'intervention familiale. En aidant les mères dans leur réflexivité pour trouver des pistes de solutions, le travail social peut participer au processus critique de l'analyse sociétale. Nous avons senti, comme Saïd l'exprime avec émotion, «une force obstinée engagée [...] destinée à éclairer et à soulever les questions liées aux enjeux de l'émancipation ou de la liberté [...] qui considère qu'être un membre pensant et engagé d'une société l'autorise à soulever des questions d'ordre moral» (Saïd, 2003 : 89-90). Nous le ferons avec curiosité mais surtout avec déférence. Et nous gardons toujours la mère et l'enfant au cœur de notre préoccupation sociale.

CHAPITRE I

LA PROBLÉMATIQUE

Dans ce premier chapitre, nous présenterons la recension des écrits sur des marqueurs qui influencent la famille et, conséquemment, l'expérience parentale des mères. Nous avons choisi de construire ce chapitre en commençant par les grandes structures qui sont des baliseurs de la parentalité comme l'économie, les transformations familiales et les temps sociaux. Puis, pour mieux saisir l'état de la situation des mères qui travaillent, nous poursuivrons avec l'influence de ces marqueurs sur l'enfance et l'enfant et nous terminerons avec l'aspect plus microsocial de leur expérience parentale.

1.1 L'idéologie économique

1.1.1 Le capitalisme, le libéralisme et la mondialisation face à l'individu

Pour mettre en contexte et situer le propos, il faut décrire la place prédominante de la structure économique sur la vie sociale. La montée progressive mais tenace de l'économie capitaliste a sculpté notre rapport à la vie, notre mode de vie et a pris la relève des économies de production permettant un rôle d'influence sur l'individu devenu l'hyper consumériste (Lipovetsky, 2006)

Création de l'élite économique et politique selon Gray, l'émergence de l'économie capitaliste mondiale constituait un projet visant à réduire l'interventionnisme de l'État qui avait dominé les affaires économiques et sociales de l'après-guerre (1998). Avec la

libéralisation, où de grands décideurs ont forgé «des instruments capables de libérer les échanges et le flux de capitaux par la dérégulation, les privatisations et l'extension de la spéculation» s'est créé un système de pensée économique universelle (Rimbert, 2008). En supprimant les barrières nationales, la concurrence des marchés s'est ouverte à d'autres sphères comme l'éducation et tout ce qui est du ressort dudit scientifique, dont la santé et les services sociaux. Ici le capitalisme s'étend aux nouveaux domaines de la vie humaine. Les technologies de communication et de médiatisation lui permettent de s'immiscer dans la vie quotidienne de l'individu. C'est un capitalisme global, ouvert et accessible à tous.

Politique de libre-échange, de laisser-faire et de libertés, l'économie capitaliste rejoint l'homme néo moderne qui y voit une réponse à ses besoins. Correspondant à ses propres idéaux de démocratie et de liberté, cette économie engendre des changements de modes de vie. La consommation devient même expérientielle. En interaction donc avec l'individu créant le social, cette économie est une invention humaine elle-même sujette au contrôle humain (Gray, 1998; Lipovetsky, 1983). Sans prétendre pouvoir expliquer tout le social par l'économique, il est clair qu'il s'agit d'un système complexe de forces «qui a tenté de remodeler simultanément les paysages économique, politique et social» (Saul, 2007 : 11). Il s'agit d'inter influence mais surtout une influence indéniable sur la sphère privée (Lipovetsky, 2006).

1.1.2 Idéologie et vie privée

La science économique aidée du marketing et des médias étudie la façon dont les individus, les entreprises, les pouvoirs publics et autres organisations sociales font des choix en évaluant les coûts et avantages de chaque possibilité (Stiglitz, 2000). L'individu est intimement en interaction avec ce processus, dans sa vie privée, par ses choix. «La macroéconomie dépend de la microéconomie affective de chaque citoyen ou le fameux 'moral des ménages', de la manipulation de ses rêves et de ses aspirations» (Chollet, 2007). On peut ainsi contrôler et jouer avec le consommateur souligne Lipovetsky (Lipovetsky,

1983). On peut «calibrer la subjectivité [...], normaliser la sphère intime, pour la mettre [...] en conformité avec les besoins d'un capitalisme considéré comme accomplissant le désir des hommes» (Pieillier, 2007).

Dictant ainsi à l'humanité entière l'uniformisation d'un projet mondial commun, l'organisation de l'économie a été érigée en triomphe, en dogme, en idéologie, en religion (Saul, 2007; Rimbert, 2008; Lipovetsky, 2006). Elle a eu ce pouvoir incomparable de devenir le conseiller personnel de l'individu. Et encore, pour parler de la force qu'a l'économie sur la vie individuelle, Isabelle Nicoud cite le journaliste du Monde diplomatique, Ignacio Ramonet:

La répétition constante de ce catéchisme par presque tous les hommes politiques, de droite comme de gauche, lui confère une telle force d'intimidation qu'elle étouffe toute tentative de réflexion libre et rend fort difficile la résistance contre ce nouvel obscurantisme (Nicoud, 2009: 12).

On voit l'ampleur de cette force idéologique à laquelle l'individu est confronté. Et elle est omniprésente grâce à l'avènement des communications. Les mass media sont les partenaires du marché néolibéral et même de l'État, donnant à l'individu consommateur le sentiment de liberté de choix et créant un semblant de Nous commun.

1.1.3 La mondialisation et les technologies de l'information et du savoir

Avec le déploiement à l'échelle mondiale de réseaux de production mais aussi d'information, cette économie devient très présente au quotidien. Car avec l'économie mondiale devenue globale, la société du savoir s'installe. Au-delà du capital et du travail, il y a un nouveau facteur de production, central à l'économie : le savoir ou la capacité d'innover et de transformer des idées en une valeur marchande. Au même moment, les technologies de l'information, des communications, des relations et du media-marketing servent à diffuser et influencer. L'information circule et est manipulée rapidement. On cherche et on valorise la

nouveauté et l'exclusivité. C'est ainsi que les notions d'éphémère et de désuétude s'installent. Et pour les partenaires indissociables que sont l'économique et la publicité, heureusement, ce qui est nouveau devient rapidement obsolète. C'est une façon d'être en relation avec la société et le savoir. Connaître signifie donc être dans l'air du temps; être dans l'air du temps c'est l'accès à un savoir médiatisé. À nouveau, c'est la gestion d'une vie uniformisée, par la publicité, pour une consommation consensuelle mondiale (Lipovetsky, 2006). Savoir signifie avoir. Avoir signifie savoir. Dufresne réagit à la machine publicitaire qui contrôle les médias au profit de l'institution économique. Il le relie à la famille en disant que c'est elle qui se serait «substituée au milieu humain (et aurait) broyé la famille en tant que refuge» (Dufresne, 2005 : 13). Il parle même de la famille soumise au marché et à l'État. Dans un monde où on libéralise les biens, les services, les images et les idées, tout devient marchandise à consommer. Donc, consommer signifie être à l'image d'un individu libre et aussi informé. Mais cette liberté est soumise à une condition importante, celle de la capacité d'achat. Et l'argent s'acquiert par le travail. La famille est touchée directement par cette triade de la consommation, des media et de la liberté.

1.1.4 L'économie, le travail et la famille

Il faut donc ajouter l'impact profond de la mondialisation sur l'organisation du travail. La concurrence économique planétaire a créé des impératifs de performance et de production (Pronovost, 1997; Tremblay, 2005; CFE, 2004; Lipovetsky, 2006). Par exemple, le marché du travail a de plus en plus tendance à offrir des horaires éclatés ne correspondant pas aux autres sphères de vie, tels l'horaire familial et l'horaire scolaire. Si certains individus recherchent des diminutions d'heures travaillées, les plus récentes données indiquent une augmentation d'heures travaillées chez tous les employé-e-s. «Comparisons done using the 1991 and 2001 samples suggest that time in work increased over the course of the past decade» (Duxbury and Higgins, 2003a : 6). Les horaires de travail se sont répandus; les quarts de travail, de jour, de soir et de nuit ont obligé l'adaptation des travailleurs aux exigences de la production. En 2003, on remarque qu'à peine une personne sur trois dans le groupe de 25-44 ans détient un emploi standard dont l'horaire est aussi standard, c'est-à-dire

de jour, de 8h à 16h (Tremblay dans CFE, 2004). Tout ce qui a trait aux conditions de travail : la nécessité du double revenu, la précarité de certains types d'emploi, l'expansion du travail atypique dont le travail autonome, l'horaire remis à la dernière minute, les temps de déplacement vers le travail contribuent à un stress pour les parents. Il faut ajouter l'absence d'avantages sociaux, les rationalisations telles la fermeture d'entreprises locales et étrangères qui sont indifférentes aux impacts humains et sociaux ou le congédiement massif d'employées créant le chômage et menant à l'utilisation d'aide financière de dernier recours. Les conséquences de l'économique peuvent être majeures sur la vie familiale.

Les deux sphères de la vie familiale et de la vie professionnelle deviennent des vases communicants. Ainsi la famille encaisse les contrecoups des bouleversements qui surviennent dans le monde du travail affectant ainsi son organisation quotidienne (Tremblay, 2005). Mais de plus, il y a une la tension créée par les valeurs associées.

1.1.5 Les valeurs inhérentes

Devant ces constats, que l'individu ne puisse résister à la pression au niveau de sa vie quotidienne, devient même compréhensible. Mais quelles sont les valeurs inhérentes à l'idéologie économique?

Si l'économie repose sur la logique marchande, il y a eu évolution de type de consommation. À la consommation commandée par le souci de conformisme s'est ajoutée celle de statut affiché, rendant visible l'identité économique et sociale. Puis, plus récemment est apparu la consommation intimiste, émotionnelle, du mieux-être subjectif où l'«*Homo consumericus* s'attache à donner une réponse tangible, fût-elle superficielle, à la question éternelle : qui suis-Je ?» (Lipovetsky, 2006 : 41). On se définit par ce que l'on a. Le Je devient alors un produit de l'économie.

Donc, en tout premier lieu, la valeur consumériste de marchandises devenues universelles et accessibles, cette consommation étant le moteur même de l'économie marchande. Suivent en concomitance celles de la performance, liée à la productivité et à la réussite et celle de la capacité de faire librement et seul, soit l'autonomie. Toutes viennent appuyer l'idéologie économique. Finalement et inexorablement, l'individualisme néolibéral dit narcissique qui est le souffle et l'essence même de la néo modernité, où le Je remplace le Nous (Lipovetsky, 1983, 2006; de Gaulejac, 2009; de Singly, 2000).

1.1.6 L'individualisme, la quête de sens et les paradoxes

L'homme économique a fondé le libéralisme. L'individualisme de type néolibéral est donc apparu au même moment que le libéralisme économique. C'est un sujet d'intérêt qui continue de susciter de nombreux questionnements, réflexions philosophiques et sociologiques. Car l'individu, par une communion avec le reste du monde espère y trouver, et de façon unique, la réussite et le bonheur, une réponse et un sens à sa vie. «Goals of realizing the inner self become prominent. Personal relationships are looked at either as opportunities for, or obstacles to, certain kinds of self-development» (Cheal, 2002 : 33). Si l'individualisme constitue une réponse aux besoins de l'individu, il incite à la recherche de nouvelles voies, démarche parfois difficile vers autre chose. C'est l'effet de ce mouvement qui nous intéresse.

Alors, comme ce Je vise la réalisation de soi pour combler ses besoins de confort et de plaisirs individuels, et même pour la réussite de sa vie, l'individualisme et la consommation devraient, en principe, y répondre. Car, selon la croyance individualiste en place, l'individu serait plus décideur que jamais, un sujet accompli. Il se serait débarrassé d'influences le contraignant et l'obligeant à n'être que pour l'autre, en fonction d'un Nous commun. C'est la liberté d'être soi. C'est la possibilité de s'accomplir et d'être unique. C'est la face lumineuse de l'individualisme.

Toutefois, l'effet de cette pression valorielle crée des dualités confrontant certaines évolutions:

Les politiques néo libérales de même que la culture hédoniste-narcissique célébrant le Moi et l'accomplissement immédiat des désirs génèrent plus de normalisation et plus d'exclusion [...] plus de confort et plus de sans-abri, plus d'amour des enfants et plus de familles sans père (Lipovetsky, 1983 : 321).

À ces mouvements opposés, s'ajoute les malaises créés par l'individualisme dont la perte de sens et la perte d'une autre liberté (Taylor, 2000). C'est la face plus obscure de l'individualisme : il crée la solitude qui, elle, ne rend pas l'individu libre mais seul. Le culte du soi ou de l'épanouissement personnel devient une perte de sens social (Lipovetsky 1983, 2006). Saul voit dans cette idéologie une barbarie et une violence à la vision de liberté, de choix, de pouvoir et de subjectivation (2007). C'est le paradoxe du choix libre et démocratique que croit avoir l'individu comme citoyen. On pourrait ici parler d'une formule classique de la sociologie où il y a intégration de l'individu au système mais qui offre l'apparence de liberté et d'autonomie. «Ce que l'individu croit décider librement est en réalité ce qu'il a été programmé pour décider, ce que la nécessité lui impose, mais lui impose comme un choix nécessaire» (Dubet, 2005 : 4). Il ne vit qu'une illusion, une ruse du système dominant l'ayant amené à intérioriser un programme qu'il oubliera, le conduisant «à accepter librement la soumission à un ordre social» (Ibid., p. 4). C'est le «sujet assujetti» (de Gaulejac, 2009). Mais dans une recherche universelle de repères, l'individu désire toujours répondre au sens de la vie, la sienne. L'être humain serait donc et toujours en quête de sens (Taylor, 2000).

Le questionnement de Foucault est intéressant à cet égard, ayant largement décrié, à l'aube du XXIe siècle, l'imposition, le contrôle et le pouvoir de l'État et de ses institutions sur l'Individu. Par la dimension de la sexualité, sur le développement de l'individualisme et de la culture du soi, il relie sens moral, individualisme et assujettissement.

Les transformations qui ont pu affecter le sens moral de l'individu (est-ce un) repli individualiste qui accompagne la valorisation de la vie privée ? Il faut penser à une crise [...] à une difficulté dans la manière dont l'individu peut se constituer comme sujet moral de ses conduites, et à des efforts pour trouver dans l'application à soi ce qui peut lui permettre de s'assujettir à des règles et de finaliser son existence (Foucault, 1984 : 84 et 116).

L'individualisme serait une réaction au contrôle, un désir de subjectivation. Mais comme les valeurs imposées et intégrées créent des paradoxes, l'individu cherche des réponses pour donner un sens à son existence. Car le sens moral et les cadres ont, selon Taylor, un lien indéniable dans l'existence même de l'homme : «le problème du sens de la vie est inévitable, soit parce que nous appréhendons de le perdre, soit parce que donner un sens à nos vies est l'objet d'une quête. [...] La prédominance du vide existentiel définit peut-être notre époque» (Taylor, 2000 : 34). C'est donc le désir d'être soi et le désir de faire et d'être comme l'autre. Individualisme et normalisation. Paradoxe.

Cette quête se fait donc constamment en regard de l'autre dans une «tension paradoxale» dira Doucet (2007). L'individu serait tourmenté par son double besoin d'amour et d'indépendance. C'est la recherche d'un nouveau type relationnel, tension même entre l'individualisme et le repli sur soi et le besoin de l'homme social d'avoir un rapport à l'autre. «C'est une façon de s'organiser de façon autonome tout en poursuivant néanmoins sa recherche de l'autre [...] il illustre le problème concernant le rapport individu société [...] une tâche d'équilibrer la tension paradoxale entre soi et autrui» (Doucet, 2007 : 34). Une quête de sens individualiste avec le besoin de l'autre. Un lien social, teinté par l'Idéologie économique et les modèles de vie proposés: consumérisme, performance, individualisme, plaisir, ceux-ci également influencés par les technologies modernes de l'information. Les communications instantanées des relations virtuelles, les médias sociaux et les divertissements électroniques sont manifestes du «seul ensemble». Comment se traduit cette façon d'être en relation dans la famille ? Pour les mères, objet de notre démarche, en tant qu'être social imprégnée des valeurs et de ces influences, le 'seul ensemble' devient contradictoire à leur rôle parental. S'agit-il d'une recherche de sens face à un vide existentiel et relationnel?

L'être humain est en donc tension entre l'individu autonome, libre et indépendant et l'être social et socialisé qu'il demeure, mû par le but ultime, la quête de sens et de bonheur dans ce rapport à soi et à l'autre (Doucet, 2007; Lipovetsky, 1983). C'est aussi ce qu'affirme Ehrenberg. Il dit que l'homme moderne agit tout de même dans un espoir de bien-être, de mieux-vivre et de bonheur, malgré la fatigue d'être sujet (Ehrenberg, 2008).

Il s'agirait même d'un passage historique, d'une mutation sociologique globale. Cette évolution sociétale, par conséquent, doit avoir des répercussions sur la famille. Si la démonstration du rapport de l'individu social au socioéconomique est faite, qu'en est-il de la relation avec le socio familial? Comment se transpose et s'associe l'économique à la famille

1.2 Les transformations familiales

1.2.1 Histoire

Alors que la force de l'idéologie économique et ses modes de vie associés s'imposent et que l'individu se retrouve dans un face à face avec un puissant régulateur de sa vie privée, à l'opposé, la famille n'est plus soumise aux diktats de l'Église. Car, depuis un demi-siècle, l'idéologie économique remplace cet ordre spirituel et moral (Dandurand, 2001; Corbeil et Descarries, 2003; Roussel, 2001). L'État aussi recule car le principe de concurrence marchande exige qu'il adopte des «politiques socioéconomiques favorisant ce qui restreint [...] la marge de manœuvre des gouvernements dans l'adoption des politiques» (CFE, 2004 : 41).

Parallèlement, l'individu est impliqué dans un processus d'évolution sociale : les transformations familiales. La famille, objet de recherche par excellence mais surtout sujet au premier plan de l'intervention sociale, est aujourd'hui reconnue dans sa diversité et sa complexité. «Elle est appréhendée sous l'angle des trajectoires individuelles et des

changements relationnels» (Lemieux, 2002 : 1). Elle est dite diversifiée et toujours en mutation. Elle est à double revenu, elle concilie famille et travail et autres temps sociaux, elle doit faire appel aux substitutions parentales expertes et organisées, elle est plurielle de type et de structure parentale, elle est reconstruite, toujours en mouvance. Le lien change, l'expérience de la famille est transformée.

Toute cette évolution oblige les parents à des ajustements pour composer avec les exigences sociales et économiques. De plus, étant toujours marquée par le modèle familial précédent qui exerce son empreinte dans la mémoire parentale, la tension demeure présente entre l'ancien et le nouveau. Car quelque cinquante années sont de courte durée en regard de l'évolution de l'homme. La transition n'est donc pas terminée ni totale. Si l'après deuxième guerre mondiale a favorisé l'éclosion de l'économie de marché, l'urbanisation et l'éclatement des frontières entre pays, créant ainsi le marché libéral, elle a aussi fait émerger un modèle familial uniforme et même conformiste si on compare aux modèles actuels. C'était la 'famille nucléaire'. Celle du père et de la mère avec deux ou parfois trois enfants, mère ménagère, père pourvoyeur. C'est celle qui perdure dans une perception de la famille idéale, c'est «l'immuabilité de la famille traditionnelle» (Neyrand, 2003). C'est la «bonne famille» valorisée et érigée en norme dans l'inconscient collectif (Corbeil et Descarries, 2003; Neyrand, 2003). La suite a révélé une vive réaction et le début d'une transformation sociale majeure. Situons-nous à la fin des années 1960 alors que la Révolution tranquille au Québec, les événements de mai 1968 en France et les soulèvements sociaux suite à la guerre du Vietnam aux États-Unis ont marqué l'expérience de la famille. L'évolution l'a détraditionnalisée et désinstitutionnalisée (Neyrand, 2003). Dufresne dit que la famille désinstituée est un changement majeur si on croit qu'elle est un socle très important de la société. «On se rappellera que les institutions régulent le vivre ensemble et l'agir ensemble dans l'un ou l'autre champ de la vie collective avec un souci de viabilité commune et d'inscription dans le temps» (Dufresne, 2003 : 12).

Il faut retenir plus particulièrement le rôle du mouvement féministe. Il a créé un bouleversement de l'institution et du modèle familial. L'émancipation du régime patriarcal et

de la religion catholique a permis l'accès à la contraception, donc à la conception choisie, répondant clairement aux aspirations des femmes. Elle a offert la régulation du nombre et le choix du moment pour avoir un enfant. La natalité a ainsi connu une décroissance graduelle au Québec. Elle était de 1,5 enfant par famille au Québec en 2005, ce qui représentait un taux de fécondité le plus faible au monde (Fortin, 2007). En 2008, l'indice de fécondité québécoise est passé à 1,74 enfant selon l'ISQ, un sommet inégalé depuis 1976. L'augmentation la plus significative s'observe chez les femmes de plus de 30 ans (ISQ, 2009). Environ 24 p. cent des Québécoises aujourd'hui âgées de 49 ans (soit près d'une femme sur quatre) n'ont pas mis de bébé au monde durant leur vie reproductive (ISQ, 2009).

La nouvelle place des femmes a été ainsi repensée et réélaborée depuis quelques décennies parallèlement à l'évolution sociale et grâce au féminisme (Neyrand, 2003). Découlant du combat d'égalité entre hommes et femmes des années soixante, apparaît le défi de la conciliation travail-famille chez le couple parental. Il y a le choix d'être mère et d'assumer d'autres rôles sociaux dont celui relié à une identité professionnelle.

1.2.2 La conciliation famille-travail

Il faut saisir à quel point le travail dicté par l'économie a eu et a encore un impact prépondérant sur la famille. Elle touche la vie quotidienne de chaque membre, redéfinissant les rôles parentaux. D'un rôle limité à la maternité et aux tâches domestiques, les femmes deviennent des participantes actives à l'économie, «le modèle conjugal dominant du mari pourvoyeur et de l'épouse ménagère perdant son hégémonie» (Corbeil et Descarries, 2003 : 2). Leur arrivée massive comme travailleuses a changé le portrait du marché du travail (Tremblay, 2005). Mais d'un choix libre d'émancipation du moment, le travail de la mère devient rapidement une nécessité pour répondre aux besoins croissants de la famille et avoir accès à un statut socioéconomique amélioré. L'économie régulièrement chancelante qui affecte emplois et salaires est également un facteur de la bisactivité parentale.

Le partage du fardeau financier entre parents oblige une redéfinition de leurs rôles dans les responsabilités domestiques dont celle des enfants. C'est la difficile gestion des temps que nous aborderons dans un chapitre ultérieur.

Tous les changements du marché du travail contribuent à augmenter le stress parental (CFE, 2007; Pronovost, 2007; Rhéaume, 2005; Tremblay, 2005). Attaché à l'économie et à la pression de productivité et d'efficience, doublé de la technologie qui améliore mais exige un meilleur rendement au travail, on retrouve de plus en plus de gens stressés par leur travail dira Jean-Pierre Brun, de la Chaire en gestion de la santé et de la sécurité au travail:

Ces gens qui ne décrochent plus de leur boulot, qui ne sont jamais à 'off', on les appelle les «techno stressés» [...] Mais plus que tout c'est la charge de travail imposée aux employés qui fait problème [...] pour des raisons de compétitivité et de coût. C'est clair qu'il y a intensification du travail un peu partout (Brun, 2008 : 8).

L'étude canadienne Work-Life Conflict in Canada in the New Millenium de 2001 confirme cet accroissement des tâches: «...the proportion of Canadians with high role overload has increased dramatically in the past 10 years (47% in 1991 vs. 58% in 2001)» (Duxbury and Higgins, 2003b: 11). De plus, ces tâches, que ce rapport définit comme le «role overload» impliquent toute la technologie nécessaire pour faire son travail alors qu'il y a moins de ressources humaines.

Other data from the 2001 survey suggest that much of this increase in role overload can be linked to new information and communications technology (e.g. laptops, email, cell phones), organizational norms that still reward long hours at the office rather than performance, and organizational anorexia (downsizing has meant there are too few employees to do the work) (Ibid., p.11).

On peut comprendre que la famille vit les conséquences de ces stresseurs. Le travail prend une place de premier plan, les nécessités de la vie quotidienne et du capitalisme obligent. Il y a donc une influence du travail qui se déverse dans la famille. C'est ce qu'on appelle le «work-to-family interference» (Ibid. p.11). Le travail gère la famille et force sa

réorganisation. Lié à la libéralisation et la démocratisation des habitudes de vie, l'effet est marquant sur les transformations et les relations familiales, mais aussi sur les relations conjugales. Il crée encore plusieurs difficultés d'adaptation chez le couple parental.

1.2.3 La famille toujours mouvante

Comme la famille change, le couple donc se redéfinit. Il y a diversification. La famille éclate. Elle «s'inscrit davantage dans une série d'actes délibérés d'où émane certes une architecture familiale complexe caractérisée par la pluralité des modèles de conjugalité, de parentalité et de filiation, mais également 'une meilleure maîtrise de la vie adulte'» (Dandurand dans Corbeil et Descarries, 2003 : 2). La famille devient une série de pactes privés, avec des choix variés de relations choisies, c'est la famille 'à la carte' (Roussel, 2001).

Les choix deviennent possibles dans la vie conjugale, par exemple celui de la non parentalité alors que 37 p. cent des couples en 2005 sont sans enfants (CFE, 2005). En 1996 étaient majoritaires les familles n'ayant qu'un seul enfant, soit 45 p. cent (Lacourse, 1999). Avec l'influence de l'idéologie économique mettant en valeur la liberté, l'individualisme, le plaisir, l'éphémère et la recherche de l'accomplissement de soi, la famille devient multiple (Roussel, 2001).

Il n'y a plus de modèle unique. Le point de départ de la famille étant la naissance d'un enfant, nous pouvons alors parler d'une biparentalité originelle. Dans les trajectoires, il y a celles de se séparer, de divorcer, de recomposer une famille, de vivre en monoparentalité, en biparentalité avec ou sans union consacrée, en multiculturalité, en homoparentalité, avec un enfant issu d'une insémination, avec un enfant adopté par cause d'infertilité, d'une décision tardive d'avoir un enfant ou par simple choix. On voit la pluralité des liens affectifs. Même la filiation change. Dernièrement, il y a eu l'acceptation d'une relation triparentale par la

présence légalisée d'un tiers parent. Encore plus d'actualité, le Projet de loi 397 visant à reconnaître la filiation biologique. On constate la pluriparentalité.

1.2.4 La famille reconstruite

Dans cette mouvance, il faut accorder une importance à l'éclatement familial sans y devenir insensible parce que maintenant généralisée. Il y a unanimité chez les chercheurs sur les conséquences des décompositions et recompositions familiales sur ses membres et sur l'importance de la continuité et de la stabilité du lien parent enfant. Le taux élevé de rupture des couples mariés est de 53,5 p. cent de divorces en 2003 (ISQ, 2006, Tableau 6.4). Les taux de divortialité selon la durée de mariage «sont très élevés pour ce qui est d'une durée assez courte - de 35 pour mille et de 36 pour mille après 3 et 4 ans de mariage» (ISQ, 2006, Tableau 6.5). Mais les données sur les séparations ne sont pas représentatives de l'ensemble des couples du fait des unions libres (CFE, 2005b). De toutes les familles recensées en 2005, 77,4 p. cent sont des familles biparentales (d'origine ou recomposées), 57 p. cent sont des couples mariés, et 20,4 p. cent sont en union libre. Donc, 22,6 p. cent de ces familles sont monoparentales (Ibid.). Ce sont principalement les femmes qui sont à la tête des familles monoparentales à près de 80 p. cent (Ibid.). La monoparentalité de la mère s'installe souvent après une rupture mais également après une recomposition familiale. Ayant à leur compte toute une série de transitions diverses (mariage ou union, rupture, recomposition, décès), 12 p. cent des familles sont recomposées. La diversité fait toujours partie du portrait de la famille.

Comme les recensements le démontrent, le couple conjugal n'est plus inscrit dans la durée. Il devient donc distinct du couple parental qui lui, sera engagé à long terme (Belleau, 2004; de Singly, 2000; Roussel, 2001; Théry dans Corbeil et Descarries, 2003). Couple un jour mais parent toujours, pourrait-on dire!

1.2.5 La transformation du lien

Ce qui semble manifeste, malgré, et par ces parcours variés, est le désir des parents de reconstituer une vie de famille (Corbeil et Descarries, 2003). Celle-ci demeure importante. La différence principale est que l'on vivrait dans un modèle paradoxal d'individualisme relationnel, alors que l'enfant est devenu pilier du lien affectif (Neyrand, 2003). Il serait le lien principal et le support du lien familial ou de l'organisation familiale. L'enfant est la famille. Il détermine la parentalité, comme nous le verrons dans la définition qui suivra.

Dans cette transformation du lien social, et malgré la montée de l'individualisme déjà décrit se serait donc construit un autre type de lien social qui peut être source et soutien, un lien qui est moderne et électif. On parle alors d'une individualité relationnelle, une famille étant plusieurs individus ensemble où chacun tente d'être soi mais pas d'être seul, attentif aux relations personnelles en combinant la raison et le cœur et ce, sans atteindre à la liberté (de Singly, 2000). La raison, c'est le public, le citoyen, la norme, le rôle, l'éthique et la justice. Elle s'oppose alors au privé, le cœur, où la personne irrationnelle, affective et élective. C'est le dualisme actuel entre l'individualisme et l'amour. C'est la tension cœur et raison. Mais il est possible de concilier individualisme et lien affectif. Car selon de Singly, l'amour forme une des figures centrales du lien dans les sociétés contemporaines et il peut se transformer en un nouveau modèle: l'attachement. Ce terme devient donc plus actuel, plus idéal, là où la référence aux affects est plus explicite (Ibid.). Alors, on s'attache et on crée de nouveaux liens qui se construisent et se défont, se reconstruisent avec de nouveaux acteurs. Ce nouveau type de lien donnerait-il un nouvel éclairage à l'opposition individualisme, vide existentiel et parentalité?

Il serait alors rassurant de le démontrer car le portrait apparaît pessimiste et sombre. Heureusement, selon Corbeil et Descarries, le souhait exprimé par les QuébécoisEs est d'avoir une famille.

La famille continue, bon an mal an, d'arriver en tête du palmarès des valeurs privilégiées par les Québécois et les Québécoises [...] elle demeure, en effet, fortement valorisée en tant que lieu d'expression de l'affectivité, espace identitaire, univers de socialisation et rempart contre la solitude, la froideur et la violence du monde extérieur (Corbeil et Descarries, 2003 : 5).

C'est aussi ce qu'un sondage express a révélé: «Un jeune (18-34 ans) sur quatre souhaite avant tout réussir sa famille [...] près d'une personne sur deux croit que le bonheur ultime dépend d'un foyer harmonieux» (Angus Reid Strategies, 2009). La valeur accordée à cette entité microsociale demeure donc importante, représentant encore le refuge stable et sécurisant devant une société toujours mouvante. Et dans ce monde changeant, avec l'idée du refuge affectif, les mutations et leurs conséquences apparaissent comme des indicateurs d'évolution. On peut même penser que parallèlement, dans un processus adaptatif constant, sont créées de nouvelles définitions reflétant plus justement la réalité.

1.2.6 La parentalité

Le terme parentalité en soi révèle un changement. Il est relativement récent. Il réfère au lien affectif parent enfant. Tentant de trouver le dénominateur commun à toutes les nouvelles formes d'unités familiales, plusieurs auteurs se sont arrêtés à une définition de la famille basée sur la relation parent enfant plutôt que par la filiation ou la parenté (Belleau, 2004). Si la famille se définissait auparavant par sa structure, elle peut se définir aujourd'hui par ses fonctions : «a basic core remains which refers to the sharing of resources, caring, responsabilities and obligations. What a family is appears intrinsically related to what it does» (Cheal, 2002 : 7). Fonctions donc du rôle d'un parent auprès de l'enfant, dans une réponse à ses besoins essentiels dont ses besoins affectifs.

Ainsi faut-il définir le terme parentalité qui sera utilisé pendant cette recherche. Il concerne la fonction et le rôle du parent, quelle que soit sa situation familiale et sociale et renvoie à la dimension de l'expérience que représente pour chacun le fait d'être parent, à l'exercice des droits et devoirs et à la mise en pratique, concrète et quotidienne, de tâches

dans le domaine du soin à l'enfant, de sa protection et de son éducation. «La parentalité est définie comme l'ensemble du processus permettant aux adultes d'exercer leur rôle parental, c'est-à-dire de répondre aux besoins des enfants sur les plans physique, affectif et psychologique» (Parent *et al*, 2008 : IX). C'est à partir de cette définition que nous aborderons la question de la parentalité de la mère. C'est à son expérience parentale quotidienne que nous ferons référence.

D'ailleurs, si la diversité familiale québécoise est indicative de la famille en mouvance et des influences de l'économie, la parentalité est *de facto* contrainte par ces changements. Elle cherche à se définir. Ariane Émond rend compte des bouleversements :

À vol d'oiseau, les parents d'aujourd'hui paraissent de drôles de bêtes. Sur le chemin du sens, inquiètes, elles cherchent des repères. Leurs gestes saccadés, leurs yeux en alerte, rappellent les girouettes en quête de la direction du vent [...] Des bêtes généralement dévouées au demeurant, quoique inconséquentes en face de leurs enfants (Émond dans Dufresne, 2005 : 7).

Roussel dit que les parents hésitent à jouer leur rôle, ils ne savent plus comment faire. Ils sont inquiets de leur expérience et y renoncent même. C'est, selon lui, la cohérence relative du système actuel, soit entre la société et la famille et la famille et l'enfant.

(Si) beaucoup sont soucieux d'agir pour le mieux; ils suivent les conseils que leur dispense une société toute préoccupée du présent et réglée d'abord par les exigences de l'économie [...] ils écoutent la société et privilégient dans leur éducation les sollicitations de l'immédiat (Roussel, 2001 : 21).

C'est donc d'un tumulte intérieur qu'il s'agit. Intérieur pour l'individu qui est parent et intérieur dans la famille. Tumulte exacerbé par un investissement organisé de l'économique et du politique face au social. On dit que le bouleversement de la parentalité et de la conciliation famille travail a créé l'enfant-roi à qui on ne refuserait rien sur le plan de la consommation. Les parents coupables de leur absence comblent leur enfant par des biens matériels. L'absence physique et affective parentale serait ainsi compensée par la

consommation (Allain, 2004). Ceci correspond aussi à l'étude canadienne de 2005. «Likewise, over three-quarters of the respondents in 2001 coped with work-life issues by [...] buying more goods and services (45%) » (Duxbury and Higgins, 2003a: 16).

Mais comme on doit investir dans la génération à venir, pour laquelle les parents ont moins de temps, il faut développer des moyens et des outils pour élever les enfants. Dans les transformations amenant des nécessités de restructuration face aux enfants, on a vu apparaître les substituts parentaux. Substitution parentale qui se fait par les services de garde mais aussi par les discours d'experts. On a remplacé la connaissance parentale induite provenant de la transmission générationnelle.

1.2.7 Les substituts parentaux

Le réseau familial élargi n'étant plus autant en mesure de participer à l'éducation des enfants, compte tenu de l'urbanisation et de l'éclatement des familles, les parents se retrouvent parfois isolés dans leur double obligation: les enfants et le travail. Pour les soulager de cette entière et impossible responsabilité et pour stimuler les enfants des milieux défavorisés, les services de garde ont été créés. Ils s'organisent et deviennent les CPE subventionnées par l'État. On fait la promotion des garderies qui assureraient un développement global sain des enfants dès la naissance. Au Québec, les services de garde éducatifs ont une triple mission : celle de voir au bien-être, à la santé et à la sécurité des enfants qui leur sont confiés, celle de leur offrir un milieu de vie propre à stimuler leur développement sur tous les plans, de leur naissance à leur entrée à l'école, et enfin celle de prévenir l'apparition ultérieure de difficultés d'apprentissage, de comportement ou d'insertion sociale (Québec, MFACF, 2007). Ceci constitue effectivement une substitution des parents.

Car la socialisation et l'éducation ne sont plus le domaine exclusif des parents. Les CPE suppléent aux parents qui travaillent. Selon une étude parue dans la Revue de psychoéducation en 2008 (Bigras *et al*, 2008), les scores de développement cognitif des

enfants en service de garde seraient significativement plus élevés que les autres enfants. Ceux qui ne fréquentent aucun service de garde auraient des comportements internalisés et externalisés limites, lire problématiques, supérieurs à la population en général.

La réalité est un peu plus nuancée. Pour les enfants qui sont déjà dans un milieu stimulant et encadrant, être à la maison n'est pas un problème (Bigras et al, 2009). De plus, une étude de 2005 : «La qualité, ça compte!» indique que la majorité des services de garde sont de qualité passable, et que les parents retardataires, sans capacité de choisir et ceux des milieux défavorisés verront leurs enfants recevoir des services de moindre qualité (Japel et al, 2005). De plus, souvent les mères doivent écourter leur congé de maternité à cause de l'inflexibilité des garderies (Schoenborn dans CSF, La Gazette des femmes, 2008 : 27).

Malgré tout, l'organisation des services de garde est un réel soulagement face au problème de la conciliation. Il est indubitable que les garderies ont été créées pour permettre aux mères de travailler. Par contre, tout en libérant les parents, ce milieu de substitution parentale peut s'ajouter aux efforts d'adaptations familiales quand l'enfant naît. «La pression est forte pour que nous placions le plus tôt possible nos enfants en garderie afin qu'ils soient adéquatement stimulés» diront des parents à un sondage de la FQOCF en 2005 (Rhéaume, 2005: 106). De plus, le déchirement dans le bon rôle à jouer est bien réel. Vézina, anthropologue, explique: «Mais certaines mères se demandent si la liberté tant recherchée n'est pas aussi liée au sentiment de se trouver à la bonne place, au bon moment - et cette "bonne place" n'est pas nécessairement au travail, pendant que l'enfant est à la garderie» (Vézina dans Mathieu, 2009 : 23). Certaines mères déplorent que l'organisation du service ne correspond pas à leurs besoins et aux programmes et politiques de congé parental. L'une d'elles a décrié l'organisation dans le Forum de La Presse : «Le système de garderies ne tient pas compte de la réalité des familles. Sa structure est défaillante, sa flexibilité inexistante et son accès est très difficile [...] je suis en congé de maternité [...] sans bébé! Le système en a décidé autrement» (Lafrenière, 2009 : A21)

La socialisation précoce de l'enfant déborde de la cellule familiale et ceci de façon instituée dès les premiers mois de vie jusqu'à la rentrée scolaire. Et une fois la scolarisation amorcée, les parents peuvent avoir recours aux services de garde en milieu scolaire, où, avant et après les classes, l'enfant intègre un autre milieu organisé pour répondre aux horaires de travail des parents. Ce sont les gardes complémentaires aménagées pour élever les enfants (Méda, 2005). Depuis une quinzaine d'années, se sont également ajoutés, à l'été, les camps de jours municipaux avec des services de garde intégrés au début ou à la fin de la journée.

La substitution parentale par les CPE devient un projet éducatif partagé. Les parents, les mères, composent donc avec les croyances éducatives de personnes qui font à leur place.

1.2.8 Les experts de la parentalité

Les connaissances parentales, liées à la transmission du savoir par le réseau familial élargi entre les générations, sont ainsi remplacés ou supplantés par les experts ou les scientifiques du médical qui gèrent le «projet» enfant (Lemieux, 2002; Neyrand, 2003). On assiste à une prolifération de savoirs - un discours de savants - afin de définir et de décrire l'art d'être parent (Roussel, 2001; Neyrand, 2000, 2003; Lemieux, 2002; Hamelin-Brabant, 2006a, 2006b). Ces nouvelles connaissances largement diffusées délimitent les valeurs à adopter par les parents comme référence à leur action éducative (Lemieux, 2002; Neyrand, 2002). Mais elles sont nombreuses, souvent changeantes, parfois contradictoires entre elles et psychologisantes, voire même décontextualisées et dénaturées (Neyrand, 2002). La diffusion massive des savoirs est faite de telle façon que «la logique de démonstration de l'énoncé [...] disparaît au bénéfice de la seule légitimité du discours de l'expert» (Neyrand, 2008 : 19).

Les parents en viennent à oublier de se fier à leur propre jugement et à la transmission inter générationnelle du savoir-faire. Ils mettent leur compétence parentale en doute. Dufresne dit que notre société entretient le culte de l'expertise. L'expert est partout, dans nos vies et en chacun de nous, il prend en charge l'individu qui tend à éprouver un sentiment

d'impuissance. (Dufresne, 1999). Il y aurait donc défamiliarisation de certaines tâches associées aux soins des enfants par les experts, aidés des médias et de l'État, au nom d'une responsabilité collective et d'une morale sociale (Méda, 2005). De plus, les médias deviennent la caisse de résonance des savoirs en propageant toute ces informations.

La santé publique a permis une meilleure connaissance et une approche préventive de la périnatalité et de l'enfance; l'éducation familiale a bénéficié de ce savoir. Mais la Santé publique et le MSSS du Québec sous l'égide de l'État instaurent également toute une gamme de programmes et de services pour les familles vulnérables définissant ainsi ce qu'est un bon parent. Car l'État cherche à maximiser son investissement économique et social pour la société future en diminuant les facteurs de risque des familles et des enfants. Rend-elle les parents coupables, incompétents, obligés? Les parents développent-ils une dépendance aux services offerts n'ayant que peu ou aucunes autres options? Des parents parlent même de dépossession de leurs habiletés et capacités (Rhéaume, 2005). Ces types d'intervention et les programmes «instituent autant qu'elles reflètent de nouvelles normes de vie familiale et de comportement de travail [...] devenant la norme de référence de [...] cette nouvelle économie de bien-être de l'État» (Groulx, 2007 : 265 et 273). Ainsi les parents font face à des influences normatives, mentor de leur parentalité.

1.2.9 Les défis de la parentalité

C'est ainsi que s'installent les modes d'emplois pour les parents qui s'ajustent aux connaissances d'experts et à leurs substituts. Mais ils acceptent le partage des responsabilités parentales sans s'opposer à la participation à un ordre général plus large et plus grand qu'eux et leur famille (Neyrand, 2003). Car le besoin crée l'adhésion. Ils doivent s'adapter aux changements qu'ils construisent et qui se présentent : les impératifs de l'économique, la nécessité du travail et la conciliation avec leur famille, la mouvance sociale, les discours d'experts, les programmes d'aide. Enfin, ils doivent s'adapter aux changements de valeurs. Les parents ont un défi de taille : continuer d'être parents dans un mélange confus de statuts,

de rôles, de liens et d'influences. L'expérience parentale reste complexe. Mais il faut reconnaître qu'elle est un investissement majeur trop souvent banalisé. C'est une contribution unique qui sert à la compréhension de l'évolution de la société et de tous les acteurs sociaux, enfants, parents, famille (Lemay, 2001).

D'ailleurs, de tous les défis relevés par les parents, celui de la gestion du temps demeure un sujet très actuel et très concret. Car si l'investissement auprès de l'enfant est important, pour l'élever, il faut du temps. Les parents sont aux prises avec une contrainte majeure touchant la société toute entière : les temps sociaux.

1.3 Les temps sociaux

1.3.1 La famille en mal de temps

La notion des temps sociaux a émergé depuis quelques décennies dans l'univers de la réflexion sociale et, compte tenu de la mouvance familiale, devient un élément-clé des impacts relationnels au sein même de la famille. Alors qu'on enjoint les parents à offrir le meilleur à leurs enfants, l'évidence d'un conflit est bien réelle.

Parents today are encouraged to believe they have a special responsibility to ensure that every child grows happy, strong, confident, articulate, literate and skilled in every possible respect. However, there is a potential problem here for contemporary families. It is a problem that produces internal conflicts over the allocation of time (Cheal, 2002: 107).

Ce qui est décrit comme les temps sociaux sont les temps travail, famille et personnel, tels que définis par Tremblay et Pronovost (Tremblay, 2005; Pronovost, 1997, 2007). La famille vit au rythme de ces temps et comme les parents en manquent, ils deviennent facteur de stress. Pronovost, d'après l'appellation canadienne «time crunch» le nomme «le stress temporel» (2007). Il est le deuxième facteur de difficultés familiales après les questions

financières (Cheal, 2002; Rhéaume, 2005; Pronovost, 2007). Les études s'entendent pour dire qu'il représente le défi le plus important pour les parents, se situant entre 55 et 63 p. 100 respectivement comme stresseur des travailleurs en 1998 et en 2005 (Pronovost, 2007). C'est le nombre des activités et des décisions à prendre en plus de la conciliation des horaires chargés qui semblent poser problème (Lemieux, 2002).

De plus, l'étude canadienne confirme que dans les stratégies d'adaptation des parents, celui de diminuer le temps alloué à la famille, est dominant : «first line of defence against high levels of work-life conflict is to put work first to meet work demands at the expense of family and/or personal life» (Duxbury and Higgins, 2003a : 16). Le rapport poursuit en ajoutant la conséquence négative des nombreuses responsabilités sur le sentiment de réussite parentale:

Role overload has a negative impacts on families [...] with high levels of work-life conflict were less satisfied with their family life and their ability to parent, were less likely to feel that their families are well (i.e. report lower family adaptation), were less likely to feel that their families were stable and worked together, and were more likely to be concerned about the well-being of their family (Ibid., p. 20).

On peut y voir que les parents sont attentifs et conscients aux priorités familiales. Alors qu'il y a moins d'enfants, le souhait de leur consacrer du temps est clair, ne serait-ce que par le stress qui fait foi de cette importance. Mais ce souhait est source de tensions dans l'équilibre des temps. Selon l'étude de la FQOCF, il y a unanimité chez les parents sur des éléments positifs de leur vie familiale c'est-à-dire lorsqu'il y a capacité de suivre l'évolution de leurs enfants et partager du temps ensemble, en famille. «Ce qui suppose, en toute cohérence, que les parents disposent d'un minimum de temps libre pour profiter de ces moments forts de la vie familiale» (Rhéaume, 2005 : 107). Pour réaliser son rôle de parent il faut du temps. Les enfants n'attendront pas pour franchir les étapes d'apprentissages de la vie comme manger, marcher, parler, etc. Méda parle de la rigidification de l'emploi du temps. Les exigences reliées à ce qu'est un enfant et ce que sont ses besoins, soit les rythmes biologiques, ne correspondent pas toujours aux rythmes des institutions, des services de garde et de l'école, du travail et des parents (Méda, 2005). Ils ne sont pas des machines qu'on peut

mettre en mode 'temps de qualité' selon l'horaire des parents (Rhéaume, 2005). Difficile donc à concilier des rythmes différents et de répondre aux besoins des enfants.

Alors qu'en 1990, on assistait à une remontée du temps consacré aux enfants, il a diminué depuis. Et après une stabilisation, le temps travail dont celui pour les déplacements a augmenté. Les tendances changent, surtout pour les parents actifs. Le facteur premier est la hausse récente du temps travail où les responsabilités reliées à l'emploi s'alourdissent. «Ainsi 40 p. 100 des répondants en 2005 s'inquiétaient de ne pas consacrer assez de temps à leur famille, contre 33 p. 100 en 1992» (Pronovost, 2007 : 12). L'équilibre entre activités professionnelles et soins aux enfants s'est brisé, «pères et mères consacrent une heure de moins par semaine à leurs enfants» selon l'Enquête sur l'emploi du temps de 2005 (Ibid., p. 26).

1.4 L'enfance et l'enfant

1.4.1 Le regard sur l'enfant, reflet des mutations sociales

Ceci étant dit, après avoir décrit la famille actuelle dans toute sa complexité et toute sa diversité que peut-on dire de l'enfant et de l'enfance? Car pour aborder la dernière question qui concerne la parentalité des mères, il faut bien saisir qui est l'enfant. Ils sont indissociables.

Mais comme il y a moins de recherche directe auprès des enfants, on privilégie les données secondaires pour saisir leur réalité (Hamelin-Brabant, 2006a). À titre d'exemple, l'analyse des prescriptions normatives auprès des éducateurs — à l'école ou en services de garde, mais aussi auprès des parents. Neyrand fait état des positions et des pratiques parentales, parallélistes des savoirs produits en sciences humaines (2003). L'utilisation des termes habiletés et compétences parentales ayant remplacé le terme investissement, l'enfant est moins visé par l'analyse que le parent, qui lui, est scruté à la loupe et conseillé.

Est-ce que l'enfant peut composer avec les attentes d'autonomie et de réussite, avec les nouveaux types de liens, avec les stresseurs reliés au temps? Tandis qu'on retrouve des formes diverses de structures familiales, il appert que la stabilité affective soit plus importante que le type de famille. L'importance c'est le lien d'attachement et la continuité de ce lien (Lemieux, 2002). Alors, comment perçoit-on l'enfant dans la littérature actuelle?

1.4.2 L'enfant noyau relationnel

Un premier constat est l'évolution du lien relationnel décrit précédemment. Comme c'est l'enfant qui sert de pilier à la famille parce que «l'idéal d'inconditionnalité a été transféré du conjugal vers le parental», ce changement a valeur de responsabilité (Théry dans Neyrand, 2004: 32). Le recentrement des parents autour de l'enfant dans sa fonction relationnelle se fait en tant que projection affective du parent. L'enfant devient ainsi le noyau relationnel, le pôle et le support affectif de la famille qui cimente la relation affective parentale (Corbeil et Descarries, 2003; de Singly, 2000; Neyrand, 2003). Si l'enfant est le lien affectif unissant le couple et donc la famille, il pourrait être facilement argumenté que ce rôle imposé n'est pas le sien. Le modèle de l'organisation familiale centrée sur l'enfant pour des raisons reliées à l'accomplissement de soi, mais où l'enfant est oublié, suscite un questionnement (Roussel, 2001). Lorsque surviennent des changements dans la structure familiale, telle la séparation et la recomposition du couple, ce rôle unificateur du lien conjugal et familial est trop souvent exacerbé et ne correspond pas à l'enfant. On pourrait même avancer que la responsabilité qui lui est conférée est à la mesure d'une déresponsabilisation des parents et de la société individualiste, et même de désolidarisation (Roussel, 2001).

1.4.3 L'enfant autonome. L'enfant performant

Dans nos sociétés, le statut de l'enfant semble imprécis. Reconnu comme sujet de droits et, parallèlement à l'idée qu'il est une personne, un sujet social à part entière, un acteur des processus sociaux ayant des droits et des responsabilités, on fait la promotion de son autonomie et de son autodétermination (Hamelin-Brabant, 2006a; Lemieux, 2002; Neyrand, 2000). Depuis 1950 donc, «l'importance des premières années dans le développement de l'autonomie de l'enfant imprègne les discours : un enfant autonome et débrouillard est un individu armé pour la vie» (Hamelin-Brabant, 2006b : 294).

Au niveau familial, la relation parent enfant peut être liée à ces changements et aux valeurs sociales telles l'individualisme et le quant-à-soi, l'autonomie et la performance. L'enfant est soumis aux choix de ses parents, tant au niveau amoureux, professionnel que social. L'autonomie, même celle affective, parfois exigée des tout-petits répondrait-elle au besoin des parents qui travaillent tous les deux à l'extérieur? La famille étant un arrangement entre des intérêts affectifs, économiques et sociaux, où on «accumule des biens, des relations, du prestige, [...] elle doit constituer son propre capital et investir dans l'avenir avec l'éducation des enfants, qui devront, à leur tour, accumuler leur capital» (Dubet et Martuccelli, 1998 : 160). Ce peut être un investissement parental lié à la poursuite de l'idéal de la réussite sociale. Investissement, qui, à cause d'une culpabilité d'absence parentale telle que décrite plus tôt, peut se faire par une compensation matérielle (Allain, 2004).

Si l'enfant représente un investissement lié à l'importance de la réussite socioéconomique, il peut s'agir du reflet d'une certaine organisation de vie des familles. Ce modèle émerge également des institutions scolaires, des garderies et de la santé publique, transmis par un discours uniforme qui est médiatisé.

Neyrand dégage cinq regards divers portés par des experts sur l'enfant depuis trente ans: l'enfant-sujet, l'enfant performant, l'enfant à risque, l'enfant consommateur et l'enfant miroir. Ils ont tous en commun sa valorisation, le fait qu'il est un 'bien' de plus en plus rare

(Neyrand, 2003, 2002). Il y a transition dans les savoirs sur l'enfant: on passerait de «l'enfant sujet» à «l'enfant performant» au sens compétitif du terme (Gavarini, 2004b; Lemieux, 2002). L'enfant devient le miroir de sa société, «un enjeu de compétition et de réussite sociale» (Dubet et Martuccelli, 1998: 160). Des enfants «précoces, sans cesse plus poussées vers l'excellence et la compétitivité [...] (qui) subissent la pression de la société à être performants dès le plus jeune âge» (Gavarini, 2004a: 61). Des enfants devenus un projet afin d'en faire un sujet performant (Rhéaume, 2005). Enfin, on parle même de la production d'un ouvrage, le parent vivant par procuration les réussites de son enfant, c'est l'enfant-ceuvre, l'élargissement de soi parental affiché, modèle symbolique de l'individualisme et du quant-à-soi (Kaufmann, 2001).

Ce portrait est peu flatteur pour tous les individus responsables des enfants. Triste attente, triste regard, triste lecture! L'enfant pourtant promu petit prince de la famille, celui trop et mal investi parfois, serait «la victime la plus exposée dans le tumulte actuel» (Roussel, 2001 : 20). Neyrand met de l'avant la représentation dans une «image plurielle de l'enfant, vulnérable et tout-puissant à la fois» (Neyrand, 2002 : 7). Gilles Julien, pédiatre social, ajoutera qu'en plus d'une société transformée, la pauvreté totale de l'enfant, i.e., familiale, communautaire, sociétale et personnelle peut créer le vide, soit l'impuissance et la carence. L'enfant est soumis à l'évolution de sa société (Julien, 2005). Selon Dufresne, il est le plus faible chaînon qui paie le plus cher la note des tendances actuelles (Dufresne, 2003 :18). Heureusement, parfois quelques voix s'élèvent exprimant le besoin d'un changement : «Il faudrait presque utiliser un agenda pour régler la journée de nos enfants [...] Nous programmons tellement nos enfants avec leur tonne d'activités structurées et nos agendas [...] Laissons l'enfance aux enfants, ils deviendront adultes bien assez vites!» (Samson et Grémeaux, 2009). Laissons aussi nos enfants s'ennuyer et jouer librement, c'est une supervitamine pour leur développement (Ferland, 2005).

Si on considère que les exigences sont grandes pour l'enfant et qu'autour de lui tout est muable, ses besoins de bases ne le sont pas. Les besoins et le développement de l'enfant demeurent les mêmes.

On peut s'interroger si l'évolution familiale et sociale ainsi que leurs tendances correspondent ou sont à l'encontre des besoins des enfants. Il est facile de convenir qu'ils sont dès leur conception et à la naissance des êtres vulnérables, en état de totale dépendance face à leurs parents et à la société qui les accueille (Lemay, 2001). Nous savons que certains parents deviennent incapables de vivre une expérience heureuse à cause de maladies mentales, de la toxicomanie, de la violence conjugale, ou des déficits cognitifs (Chamberland, Léveillé et Trocmé, 2007). La pauvreté extrême, l'isolement social sont des difficultés parentales existantes. Mais ce n'est pas le sujet de cette recherche. Nous partons du fait qu'ils ont les capacités d'être des parents et qu'ils peuvent vivre une expérience satisfaisante.

Alors, les enfants d'aujourd'hui sont-ils si différents de ceux d'hier et d'avant-hier? Les besoins demeurent les mêmes. Ils suivent la marche de leur développement déjà naturellement programmé (Rhéaume, 2005). Pour analyser la situation, il faut reprendre des écrits qui sont devenus des classiques sur l'enfance.

On peut donc se référer à la théorie de la pyramide des besoins telle que décrite par Maslow (1943). Cette théorie du psychologue humaniste touche de très près le travail social par l'analyse fondamentale des besoins de tout être humain; incontournable dans une évaluation du fonctionnement social, indispensable dans une analyse sociologique du social. On y retrouve cinq niveaux. Les deux premiers sont de l'ordre de la survie : besoins physiologiques et de sécurité. Le troisième, l'amour et l'appartenance sont du ressort de la croissance socio affective. C'est par l'environnement social et les liens de proximité que l'enfant développera un Moi fort. Et qu'il continuera à se construire. Car l'enfant naît avec le potentiel de s'attacher mais ce potentiel doit être activé par les personnes qui l'entourent. Les études sur l'attachement demeurent importantes et il est fort probable qu'elles soient toujours pertinentes.

C'est vers les années 1960 que Bowlby décrit l'attachement pour désigner le lien particulier unissant l'enfant à la figure maternelle (1988). Car «faire naître l'enfant n'est pas suffisant. Il faut aussi le mettre au monde» (Cyrulnik, 2001 : 56). Cette mise au monde va s'effectuer dès les premiers moments de la vie au moment des premières 'rencontres' avec la mère ou toute autre figure d'attachement. L'attachement est une interaction de toutes les personnes impliquées dans l'interaction avec le bébé et le petit enfant. La théorie de l'attachement stipule que toute privation d'environnement affectif arrête le développement des êtres vivants qui ont besoin d'attachement pour s'épanouir. À ce premier lien doit suivre la réponse à ses autres besoins développementaux qui sont l'estime de soi, le pouvoir et la réalisation de soi (Chamberland, Léveillé et Trocmé, 2007).

Cette base sécurisante joue un grand rôle dans le devenir de l'enfant. Des études récentes semblent indiquer qu'il existe une période critique se situant entre 10 et 18 mois et un peu plus et qui met en relation les réponses émotionnelles avec des zones supérieures du cerveau, permettant ainsi la possibilité de combiner pensée et projets de langage avec les sentiments. Formation qui est perdue si non stimulée. On perd ce qu'on n'utilise pas (Rygaard, 2005). Selon Steinhauer, un enfant qui n'aurait pas développé avant deux ans sa capacité d'attachement conservera de graves séquelles, tant sur le plan social que cognitif (1996). La période critique semble donc se situer entre la grossesse et 2 ans, moment privilégié pour créer un lien sécurisant. Sans faire de lien cause à effet entre la fréquentation de la garderie et l'attachement, nous voulons tout de même noter qu'en 2005, 51.5 p. cent des enfants de deux ans et moins étaient en milieu de garde à l'extérieur de leur foyer familial et ce, à raison de cinq jours par semaine (Québec, MFACF. Tableau 2.8 : chap. II-11). Pour que tout substitut parental devienne un objet ou un espace transitionnel, selon Winnicott, le lien d'attachement doit être établi auparavant (1991).

Cette théorie est-elle toujours nécessaire en ce XXIe siècle? En réponse à l'individualisme et à l'autonomie forcée précocement chez l'enfant, et loin d'en constituer un

obstacle, l'attachement de l'enfant à ses parents et à ses proches est au contraire la condition de bien-être global. Mais ces liens ne retiennent-ils pas l'individu, l'empêchant de s'ouvrir au monde et d'affirmer son individualité? Pas pour l'enfant. Ce lien va plutôt lui permettre d'utiliser les autres pour ensuite prendre son propre envol, s'aider du connu pour s'ouvrir à l'inconnu, s'appuyer sur le passé pour embrasser l'avenir. Écrit en 1950, donc selon les connaissances du moment, Erickson explique l'importance du lien de l'enfant, avec sa mère :

La solution du conflit entre la confiance et la méfiance est la première tâche des soins maternels [...] que la qualité de confiance tirée de la première expérience infantile ne semble pas dépendre de la quantité de nourriture donnée ni du nombre de manifestation d'amour, mais plutôt de la qualité de la relation avec la mère (Erickson, 1982 : 170-171).

Ainsi, sans aller plus loin dans la description de l'enfant actuel, nous retiendrons la base essentielle: la création du lien d'attachement sécurisant fait d'amour, d'attention, de confiance et de stabilité. Même si cette notion a fait l'objet de critiques parce que, entre autres, elle servirait de fondement en matière de protection de la jeunesse qui y aurait recours de façon abusive, nous croyons que le fait d'être lié affectivement à son parent est primordial (Tessier, 2006). Il est la prémisse à une vie individuée et relationnelle saine. Et il faut y ajouter la disponibilité pour répondre à son éducation. Car si les premières années de vie sont cruciales pour son développement, le maintien de ce lien semble à nouveau créer l'unanimité chez les chercheurs. «Le lien de longue durée demeure fondamental et l'engagement instrumental au quotidien du parent envers l'enfant prend une place plus déterminante que jamais» (Belleau, 2004 : 1). Tout un défi pour l'enfant en devenir et tout un programme pour la mère!

1.4.6 Des enfants malades de relations

Enfin, pour résumer la teneur des impacts actuels sur l'enfant et éventuels sur l'adolescent, voilà une critique sur leur destinée:

Il est grand temps [...] d'informer les parents sur les énormes dangers qui guettent leurs enfants si ceux-ci ne font que continuellement les pousser à la performance, à la rigidité des horaires et surtout à l'absence de temps de repos, de jeux spontanés, de contacts intimes et chaleureux. Nous sommes en train de former, d'éduquer et d'instruire des jeunes qui seront des supers cerveaux mais qui n'auront pas d'âme ni de cœur. Cette douleur est d'ailleurs fortement ressentie par de trop nombreux adolescents qui, malheureusement, commettent des tentatives de suicide ou se suicident carrément (Lamontagne, 1997 : 31)

Nos enfants se sentent seuls, ils sont stressés, ils développent des problèmes anxieux. L'individualisme, l'autonomie affective précoce, la performance ne sont pas pour le petit enfant. Leur agitation et leur besoin constant de stimulation, leur détresse sont un reflet des modes de vie familiaux et des valeurs sociales. Dans le Journal of Child Psychology and Psychiatry d'août 2009, on rapporte qu'«à 5 ans un petit québécois sur sept montre des symptômes de dépression ou d'anxiété» et que quinze p. cent d'enfants d'âge préscolaire souffriraient de hauts niveaux atypiques d'anxiété et de dépression au Québec (Côté et al, 2009). Ainsi, l'organisation de la vie ne semble pas faite pour eux. «Au bout du compte, on ne réfléchit guère aux termes de conditions de formation d'une expérience enfantine [...] elle ne leur donne guère le temps et les conditions pour grandir» (Dubet, 2008 : 33). Les facteurs qui ont modifié le monde des enfants sont nombreux et variés, mais les causes sont issues d'un «mouvement plus large, où la transformation du système de relations familiales joue un rôle [...] directement déterminant» (Roussel, 2001 : 15-16). Il peut expliquer le désarroi des enfants. Selon lui, l'enfance impossible ou l'enfance oubliée est une «conséquence directe de la 'famille incertaine', mais aussi une conséquence directe d'une société devenue elle aussi 'incertaine'» (Roussel, 2001 : 16). Il faudrait plutôt que «l'éthique sociale envers les enfants relève d'une société juste, préoccupée par la condition de vie et le bonheur des siens, (qu') elle relève d'une collectivité engagée dans la recherche d'un développement global» (Julien, 2005 : 16). Il le faudrait. Mais la réalité semble toute autre. La société est parfois en déroute face à cet objectif essentiel.

Il faut donc aborder plus précisément les conséquences sur la parentalité des mères. Car elle demeure le principal parent impliqué auprès des enfants. Et elle est le sujet de notre démarche.

1.5 L'expérience parentale des mères

1.5.1 Le travail, la famille et le temps : tension pour les mères

Le taux d'activité des mères québécoises était de 73 p. cent en 2003 pour celles ayant des enfants de moins de trois ans et de 77 p. cent pour celles ayant des enfants de trois à six ans (Tremblay, 2005). Selon l'ISQ, la grande majorité des femmes adoptent le modèle famille et carrière : de 1976 à 2008, le pourcentage des Québécoises sur le marché du travail et mères d'un enfant de 12 ans et moins a plus que doublé, passant de 35,9 p. cent à 80,7 p. cent (ISQ, 2009). Son rôle professionnel est maintenant clairement identifié. Alors qu'elles travaillent plus qu'auparavant ou à des emplois précaires, elles s'occupent aussi moins des enfants. En général, elles disent être en manque de temps. Celles de 18 à 64 ans qui sont actives indiquent le manque de temps à 50 p. cent. Celles actives avec des enfants de 0 à 4 ans, à 66 p. cent. Pas surprenant alors qu'en 2005, 66 p. cent d'entre elles se déclarent parmi les gens les plus stressés et qu'elles remportent la palme au palmarès du stress relié au temps (Pronovost, 2007).

Il faut noter que pour la mère, les véritables défis de la conciliation famille travail débutent donc lorsque son congé de maternité est terminé (Bigras et al, 2009). «En théorie, la conciliation travail-famille est une priorité. Mais dans la réalité, les femmes courent comme des folles pour y arriver. Ce n'est pas parce que les mesures existent que tout est parfait» nous dit la directrice du Service de la condition féminine à la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (Gingras dans Faradji, 2009 : 19). Ajoutons que de nombreuses mères déploreraient être obligées de retourner sur le marché du travail après leur congé de maternité (CFE, 2007; Rhéaume, 2005; Corbeil et Descarries, 2003). Leur souhait serait de prendre davantage de temps avec leurs jeunes enfants, sans pour autant cesser de travailler (Rhéaume, 2005). Ce conflit est grand parce qu'elles ressentent le besoin d'être présentes alors qu'elles ne le peuvent pas toujours.

Le conflit de la conciliation travail et famille est donc toujours d'actualité (Corbeil, 2003; Méda, 2005; Tremblay, 2005; Pronovost, 1997, 2007; Cheal, 2002; Duxbury and Higgins, 2003a, 2003b). Et les mères en souffrent particulièrement. Elles sont en mal de temps. Les conséquences sont donc ressenties chez les mères. Les récentes études et statistiques en font foi. L'étude canadienne rapporte qu'en général, les employés qui ont des responsabilités diverses (famille et travail) vivent plus de tensions qui y sont reliées. «Employees who have child and/or elder care responsibilities report higher levels of work—life conflict than those without such responsibilities, regardless of how work—life conflict is assessed» (Duxbury and Higgins, 2003b : xiii). Si le temps à concilier est synonyme de stress, que les exigences liées au travail se sont accrues, la pression est très actuelle.

Women continue to be responsible for most childcare and caregiving [...] present day mothers and fathers are extremely aware of the importance of early childhood years [...] However, there is a potential problem for contemporary families [...] that produces internal conflicts over the allocation of time, and external conflicts with employers over inflexible work schedules (Cheal, 2002: 107).

1.5.2 Tensions dans la qualité du lien

Si les attentes à l'égard la mère pour l'enfant se sont maintenues, elles ressentent cette pression. Ne serait-ce que par le discours du politique et de la science. Elles vivent souvent de la culpabilité parce qu'elles travaillent. À preuve, ce livre paru en 2008 : Not guilty. My Guide to Working Hard, Raising Kids and Laughing Through the Chaos (Travis, 2008). Elles n'arrivent pas à répondre à un idéal d'harmonisation et de synchronisation des temps. Mais elles désirent être de bonnes mères et elles cherchent à bien assumer leur rôle parental. Ceci ne fait qu'augmenter leur sentiment d'incompétence dans leur qualité parentale mais aussi leur sentiment de culpabilité dans la disponibilité à l'enfant alors qu'elles désirent et doivent s'accomplir professionnellement ailleurs également. Ici aussi elles doivent souvent faire des compromis.

Et si la qualité liée à l'attention qu'elles souhaitent accorder à leurs enfants fait défaut et que la 'densité' n'y est pas, ce qu'il reste pourrait être insuffisant (Pronovost, 2007). Les mères ressentent cette tension. Il dira aussi qu'il faut être champion de la rationalité pour accepter l'argument du temps de qualité plutôt que du temps en quantité dans la disponibilité aux enfants (Pronovost, 2007). Car «pour parvenir à dégager ce temps de qualité, il faut quantitativement un minimum de temps» (Rhéaume, 2005 : 107).

On peut se demander si leur culpabilité est liée au fait que la conciliation est toujours perçue comme un problème strictement individuel et féminin (Descarries dans CSF, La Gazette des femmes, 2009; Tremblay, 2005; Méda, 2005; Pronovost dans CFE, 2004). Méda ajoute qu'il s'agit d'une «question dédaignée, légèrement méprisée et à laquelle il est extrêmement difficile de donner le statut de question de société, parce que [...] elle reste considérée comme une question de femmes» (Méda, 2005 : 13).

1.5.3 Le partage des responsabilités parentales

Les femmes maintiennent que leur arrivée sur le marché du travail a créé un réel déséquilibre dans la division des tâches domestiques, fardeau qui leur incombe souvent. Quand l'enfant paraît, «l'illusion de l'égalité disparaît. Les femmes se réassignent elles-mêmes dans le domestique et, conséquemment, ont du mal à concilier carrière et bébés» (Descarries dans CSF, *La Gazette des femmes*, 2009 : 23). Elles étaient et sont toujours principalement responsables du travail domestique, relié aux enfants et au logement, à 61 p. cent (Pronovost, 2007). Il y a quinze ans déjà, c'était plutôt la femme qui jouait le rôle de la gestion du temps familial : «elle gère le temps des repas et des repos, celui de la toilette et du sommeil des enfants, elle planifie les travaux scolaires et les supervise, elle est souvent au centre de la coordination du rythme des activités de l'ensemble des membres de la famille» (Pronovost, 1997 : 313). L'organisation du temps familial est en grande partie du ressort de la femme. Ajoutons ce que l'étude canadienne de 2003 constate :

The data reviewed in this study are unequivocal - women are more likely to report high levels of role overload than men [...] it was noted that women are more likely than men to have primary responsibility for child care and home chores. Women also spend more time per week than men in non-work activities such as child care, elder care and home chores. In other words, the gender difference in role overload appears to be due to the fact that working women perform [...] a "second shift" (Duxbury and Higgins, 2003a: 12).

Plus récemment, voici ce qu'une des études de Pronovost a à nouveau confirmé:

Toutefois, si les écarts entre les pères et les mères tendaient vraiment à diminuer entre 1986 et 1998, la situation s'est retournée depuis. Le temps que les pères consacraient aux tâches domestiques et aux enfants avait augmenté d'environ deux heures, mais il a régressé récemment pour revenir à ce qu'il était en 1986. Ainsi, en 2005, les mères consacrent toujours presque neuf heures de moins par semaine que les pères au travail rémunéré, mais presque sept de plus aux tâches domestiques. Elles s'occupent aussi davantage des enfants et leur temps de loisir reste inférieur (Pronovost, 2007 : 6).

Enfin, en 2007, les inégalités entre les hommes et les femmes, même si elles se sont atténuées, perdurent. La présence grandissante des femmes sur le marché du travail a entraîné une petite amélioration dans le partage du temps familial et parental avec les hommes. «C'est donc en étant plus présentes sur le marché du travail que les femmes ont paradoxalement obtenu des gains en termes de temps libres et de responsabilités familiales» (Ibid., p. 29). Mais cela s'est fait souvent au prix d'efforts, de stress et de compromis sur leur vie personnelle et familiale. Il est confirmé ici : «These findings support the research literature in the area which suggests that the role of working mother is qualitatively different from the role of working father and that these differences are having a negative impact on the mental health of working mothers» (Duxbury and Higgins, 2003a : 60). La preuve semble être faite. La mère vit donc une parcellisation plus accentuée des temps familial et travail mais aussi une tension «dans l'écartèlement de l'expérience féminine entre une volonté de participation et d'égalité et un souci identitaire» (Dubet et Martuccelli, 1998 : 206). Identité de conjointe, identité de mère, identité de travailleuse.

Ainsi, les mères sont soumises aux contraintes des temps sociaux reliés à la synchronisation travail-famille. Après cinquante années de transformations, elles composent avec plusieurs rôles, responsabilités et expériences différentes, toutes importantes pour elles. Les mères sont constamment en adaptation dans leur expérience parentale parce qu'elles veulent maintenir un lien de qualité avec leur enfant. «Conflicting responsibilities arising from multiple roles, and competing demands for time, have tended to become a bigger factor in mothers' lives than they were in the past» (Cheal, 2002 : 99). Et si le stress est présent et la difficulté de conciliation indicative du souci de l'enfant, la pression est également forte entre ses désirs et la normalisation sociale.

1.5.4 Pression normative d'être une mère parfaite

Comme il faut réussir à être parent, éviter les écueils des incompétences parentales et du jugement d'après les programmes de gestion des facteurs de risques et les discours d'experts, il doit y avoir une forte pression pour y arriver. Mener à bien l'éducation des enfants est maintenant une affaire publique où le regard critique de chacun se pose sur le parent. Il semble y avoir tendance à responsabiliser les mères pour leurs choix et les conséquences de ces choix, mais en oubliant l'interdépendance des structures et de l'individu. «Many of our public health initiatives target mothers' choices, as though these were morally and causally self-contained units of influence [...] and moral accountability» (Kukla, 2006 : 158-159). Encore, faut-il replacer ces choix dans leur contexte social: «maternal choices themselves and their effect are presumed to be isolatable from the larger social and material context in which they are situated» (Ibid., p.158). Cette rhétorique de la responsabilité très personnelle est présente dans le discours sur les choix parentaux de la mère.

Our focus on how mothers perform at signal moments is part of a larger cultural sensibility: in North America and Britain, at least, public ethical discourse tends to focus heavily on personal responsibility and will-power as it is displayed [...] we tend to employ a conceptual repertoire - made up of notions such as character, will-power, choice and responsibility - that inherently isolates individuals as ethical agents and occludes such contextual determinants (Kukla, 2008: 83).

Des normes sociales se sont en quelque sorte imposées, «que cela soit souhaitable ou non [...] en accroissant les activités et les exigences relatives à l'éducation de chaque enfant» (Tremblay, 2005 : 2). Les mères doivent être en mesure de s'ajuster et répondre à ces normes. Il y a des fonctions de la maternité entourant la naissance, par exemple, qui servent d'évaluation de ses capacités parentales :

Maternal activities [...] serve as cultural tests during which women's maternal *bona* fides are measured. In each case, medical institutions, the media, and mothers themselves collude in assessing how mothers perform during heavily, normatively-regulated signal moments (Kukla, 2008: 81).

La maternité est souvent perçue comme un état, parfois une contrainte dont les femmes doivent se détacher pour se libérer par un emploi à temps plein. Cette liberté crée tout de même le sentiment de ne pas être à la bonne place au bon moment. «Cette bonne place n'étant pas nécessairement au travail, pendant que l'enfant est à la garderie» (Mathieu, CSF, La Gazette des femmes, 2009 : 23). C'est un malaise qui se traduit donc par la culpabilité, sentiment qui se manifeste de plus en plus, selon les mères que la *Gazette des femmes* a rencontrées.

D'une part, elles racontent ne pas se sentir de 'bonnes mères' en laissant la responsabilité de leurs enfants à d'autres, mais à l'inverse, lorsqu'elles sont à la maison, les dossiers qui s'empilent sur leur bureau continuent à leur trotter dans la tête. Finalement, on se sent toujours un peu coupable» (Ibid., p. 23).

Elles auraient besoin de sentir l'approbation plus que la désapprobation. Elles aimeraient des programmes adaptés à la réalité de l'enfant, et ce, malgré qu'elles apprécient les meilleures conditions qu'offrent les différents congés payés. Elles voudraient qu'on leur reconnaisse des compétences et qu'elles puissent accéder à la transmission du savoir-faire traditionnel. Plusieurs parents se plaignent du manque de valorisation du rôle de parent, du manque de reconnaissance :

Tant de la part de l'État que de la société en général, en particulier envers ceux qui font le choix de s'investir personnellement, au détriment de leur carrière professionnelle, dans le développement de leurs enfants. [...] exacerbé [...] par l'émergence de connaissances spécialisées. [...] L'ingérence de ces spécialistes a eu pour effet d'accroître la complexité de la tâche des parents et leur faire paraître plus difficile la réussite de l'éducation de leurs enfants [...] également une rupture de l'entraide et de la transmission des savoirs entre les générations [...] condamnant le savoir-faire traditionnel des mères (Rhéaume, 2005 : 107).

Le regard posé sur les mères se fait entre autres dans leur capacité de réponse à l'enfant. C'est la parentalité telle que définie précédemment sur les transformations familiales: l'exercice des droits et devoirs des parents et la mise en pratique, concrète et quotidienne, de tâches dans le domaine des soins à l'enfant, de sa protection et de son éducation. «Être parent exige, de tout adulte, qu'il s'adapte continuellement aux besoins de son enfant, et ce, en fonction de son niveau de développement» (Chamberland, Léveillé et Trocmé, 2007: xxvi). Il y a la dimension fondamentale de la relation parent enfant, soit l'affiliation, l'attachement et la socialisation (Neyrand, 2003). Face à ce constat, les mères devraient être suffisamment présentes dans la vie de leur enfant pour créer le lien d'attachement et l'accompagner dans leur vie. Alors, comment exercer concrètement et quotidiennement leur rôle parental? Car malgré le fait qu'elles travaillent, elles doivent aussi être de bonnes mères. Une mère présente. Pression de réussite des deux identités. Est-ce compatible? Peuvent-elles réussir cette double identité et ces deux rôles et avoir une vie qui leur est personnelle?

Cela signifie deux choses: accepter que tout être humain a le droit et le devoir travailler et accepter que les femmes n'ont pas plus de légitimité que les hommes à prendre en charge la plus grande part des soins aux enfant et aux tâches domestiques. Deuxièmement, acceptons nous que les autres activités que le travail, les soins aux enfants, les activités publiques et sociales, les loisirs, les tâches domestiques, ont une certaine valeur pour la société et nécessitent du temps et qu'il faut donc permettre leur articulation, leur conciliation pour chacun, hommes et femmes (garantir) que chacun [...] a droit à un temps parental de qualité, nécessaire à l'enfant (Méda, 2005: 23)

On pourrait croire que par des politiques des temps sociaux comprenant plus de mesures adaptées et appropriées, l'organisation de vie travail-famille serait facilitée pour les

mères (Pronovost, 1997, 2007; Tremblay, 2005; CFE, 2004; CFE, 2005). Il faudrait qu'elle le soit. Mais la réalité est autre pour elles. Elles doivent synchroniser travail et famille, tout en harmonisant valeurs parentales et influences des valeurs associées à leur société.

Mais c'est aussi la confrontation entre l'idéal et la réalité, entre normalisation et désir. Les jeunes mères se sentent tiraillées. Elles «en ont plein les bras et gros sur le coeur, déchirées entre les valeurs égalitaires qu'on leur a inculquées et la réalité, beaucoup plus émotive, de la maternité» (CSF, La Gazette des femmes, 2009 : 23). Il y a la pression reliée aux attentes sociales de la bonne mère qui travaille. Enfin, on pourrait dire que c'est l'incompatibilité entre deux parcours opposés. Pour illustrer ce conflit, regardons un exemple de pression sociale pour concilier famille et travail qui est considérée comme un exemple d'efficience réussie.

1.5.5 La parentalité et la pression de réussite, exemple d'excès

L'idée d'«intensive mothering» reflète la tension entre l'organisation de vie et les choix que voudraient faire les mères. C'est le sacrifice ultime afin d'offrir tout leur temps et énergie et un investissement financier important à l'éducation de l'enfant, malgré une activité professionnelle et les exigences reliées au travail. Cette tendance provient de la croyance que le développement de la petite enfance est un moment absolument crucial et déterminant. On la décrit comme une idéologie internationale adoptée principalement par les femmes des États-Unis et du Japon où la culture dominante endosse l'importance de l'effort et de la réussite. Malheureusement, aucune autre alternative n'est offerte à ces mères et elles se voient contraintes par la nouvelle coutume et la pression sociale.

Japanese ideology of intensive mothering constrains mothers to devote themselves tirelessly to the well-being of young children from the foetal stage onwards. This ideology has been so successful in shaping expectations of Japanese mothers' behaviour, that is has had the effect of making young women reluctant to get children and have children (Cheal, 2002: 105)

Cet exemple n'est guère une perspective intéressante pour les mères pas plus que pour l'avenir de la société. Elles se voient ainsi forcées d'être performantes et totalement disponibles à leur famille et à leur travail. Elles sont attachées à leur identité professionnelle et au revenu généré mais, lorsque les conditions préalables – revenu insuffisant, garderie inaccessible, horaire inconciliable – n'y sont pas, elles pourraient décaler le moment de concevoir et même refuser d'avoir un enfant. On peut le voir comme une forme ultime de renoncement (Méda, 2005).

C'est aussi une option lourde de sens qu'on retrouve dans deux pays d'influence mondiale. Au Québec, les alternatives peuvent être la mise de côté temporaire du plan de carrière ou la réduction du temps de travail en acceptant des emplois de moindre intérêt, surtout quand le moment d'avoir un deuxième et même un troisième enfant arrive. L'«intensive mothering» est indicateur de l'évolution des croyances face à la parentalité des mères. Évolution ou régression? Alors qu'elles avaient hérité d'une double domination publique (travail) et privée (famille) qui autrefois l'annulait comme sujet, cette tendance indique la trop grande responsabilité sociale qui leur est conférée dans leur parentalité.

1.5.6 Les mères porteuses du renouvellement humain

La réalité expérientielle des femmes qui sont mères a donc changé. Et ce, selon sa capacité de subvenir à leurs propres besoins financiers mais aussi d'après une responsabilité de pourvoyeuse de leur famille. Pourtant la perception est souvent encore celle qui est décrite selon leur parentalité, selon leur identité dite maternelle. Vue comme celles qui favorisent la relation avec leurs semblables, elles seraient davantage dans un monde relationnel (Dubet, 1998). Parfois l'idée persiste du seul fait de leur unicité physiologique; elles seules donnent la vie.

On peut aussi tenir compte d'un événement que les femmes vivent avec beaucoup plus d'intensité que les hommes, la naissance d'un bébé. Elles sont face à un petit être dans une situation de dépendance, de dénuement, de danger pratiquement sans égal. Il est entre leurs mains. Elles font l'expérience à la fois de leur toute-puissance si elles décidaient de le détruire, et de leur faiblesse quand elles luttent pour sa survie. [...] il existe une distinction fondamentale des rôles que la nature leur réserve dans le processus de la procréation, distinction amplifiée par les structures sociales qui ont plus ou moins attribué certaines fonctions à chaque sexe (Jacquard, 2005 : 75-76).

Cet état des choses ne changera pas. Les mères continueront d'être celles qui portent et mettent l'enfant au monde, celles qui seront physiquement et psychiquement liées dès l'annonce de la grossesse. «We grant that, given [...] the natural facts of reproduction, mothers really do have special duties as caretakers of their children's health» (Kukla, 2006 : 158). Rôle à assumer et contribution singulière à la continuité et au renouvellement de la société (Kukla, 2006; Méda, 2005). «We take mothers to be responsible for ensuring not just the health or their families, but the health of the next generation of citizens» (Kukla, 2006: 158). On dit ici qu'elles portent le social et son renouvellement de façon très concrète et réelle.

D'ailleurs, elles portent également les valeurs de leur société et les contradictions sur le fait ou non d'avoir un ou plusieurs enfants, la responsabilité de leur éducation ainsi que la qualité d'être ou non de bonnes mères. Pourtant, presque en opposition aux valeurs familiales exprimées par la société québécoise, «au regard des embûches qui parsèment la vie de parent, certains pourraient penser que le fait de vouloir mettre un enfant au monde est une preuve d'inconscience» (Rhéaume, 2005 : 110). Le geste peut même être perçu comme du courage. On dira même que le monde est trop pourri pour qu'on y fasse des enfants et que «cette idée que l'on désire un enfant, c'est peut-être un leurre, puisqu'on n'est pas toujours conscient de nos motivations profondes» (Hachey, 2009 : 2). Si être mère est synonyme d'inconscience et de courage, qu'est-ce que ces propos indiquent sur l'opinion de l'expérience et la responsabilité des mères ?

Leur présence bien installée sur le marché du travail et donc l'utilisation des CPE, leur implication première dans les tâches domestiques, tous les autres facteurs de pression reliés

aux transformations familiales et à l'idéologie économique déjà explicités sont définitivement des défis. C'est le défi quotidien d'être une bonne mère, une mère parfaite.

1.5.7 Être mère, un défi social

Le défi est grand pour les mères qui vivent une multiplicité d'expériences. Et ce, dans un contexte social où le quotidien est marqué par les valeurs de consommation, d'individualisme, d'autonomie et de performance. Où les liens familiaux sont toujours empreints de mouvance. Où les relations et interactions humaines fluctuent entre le quant-à-soi et la recherche de l'autre. Où «l'individu, qui s'autoproduit désormais par ses extériorisations, sait de moins en moins qui il est vraiment» (Kaufmann, 2001 : 269). Où les mères essaient de conjuguer le soi, la famille et le travail. Où le temps qui gère la vie n'est jamais suffisant pour tout accomplir.

Au travers des changements sociaux, des représentations de la parentalité et des exigences du monde du travail, selon ses aspirations et ses capacités, les mères désirent réussir carrière et famille. Elles désirent assumer et doivent concilier statut de mère et de femme émancipée. C'est l'éternelle opposition entre raison et émotions. «On doit apprendre à vivre avec le sentiment d'ambivalence qui, finalement, oppose la tête et le coeur», conclut Vézina (CSF, La Gazette des femmes, 2009 : 23).

Nous y ajouterons que le souci de comprendre et de faire sens de leur expérience parentale est implicite, disons même, prégnante.

Les désirs et intentions sont un idéal. Les mères vivent donc de grands défis. Le lien, microsocial et macrosocial et sa valeur qualitative semblent être le pivot central du développement global de l'enfant. La différence entre l'expérience parentale, sa réalité, et l'idéal crée une tension. Dans la construction de la relation avec l'enfant, en connaissance des leurs besoins, que font-elles pour pouvoir y répondre?

Si la notion de rôle est remplacée par celle des expériences «dans la mesure où les acteurs sont contraints de gérer des rationalités et des logiques différentes» selon Dubet, pour les mères, cette expérience peut être un défi quotidien (Dubet, 1998 : 14). Elles sont possiblement en constante tension entre l'historialité et l'actualisation, entre un rôle donné, ancien et nouveau, devant réconcilier normalisation et un idéal parental. Cela dit, comme personne, une mère n'est pas «le seul produit de son époque; elle en est plutôt l'expression originale» (Deslauriers, 1991 : 16). Si tel est le cas, il serait intéressant d'aller vérifier cette tension sociale et son expression chez les mères québécoises.

Leur expérience parentale est donc traversée par l'évolution sociale et les exigences du double rôle. Celui de travailleuse par l'économique et celui auprès de l'enfant par sa parentalité. Et de ces exigences, il y a la responsabilité principale face à tout ce qui entoure l'enfant qui lui incombe en grande partie. Et pour que la famille existe, il y a l'enfant, petit être en construction, disponible à être aimé, à devenir un membre de la société, acteur éventuel dans la construction du social. «Encore ici, le sort des enfants est le plus grand test de vérité et d'humanité de notre société, de toute société, et aussi de nos attitudes les plus profondes face à la vie, face à l'avenir» (Dufresne, 2003 : 14). L'investissement auprès de l'enfant est important. Les mères le ressentent quotidiennement. Elles l'actualisent par leurs gestes et le manifestent par leur culpabilité. Elles connaissent l'importance de l'enfant.

Dans ce chapitre, nous avons présenté un portrait de la situation des mères qui travaillent dans le contexte social et économique actuel et en regard au passé. La littérature récente nous a permis d'établir que leur expérience parentale est traversée par des contraintes. Pour mettre en relation le premier et le deuxième chapitre qui suit et afin d'analyser la situation des mères, nous avons choisi le cadre théorique selon l'auteur François Dubet. Sa théorie sur l'expérience sociale de l'acteur nous semblait intéressante car Dubet replace l'individu dans une historicité, un contexte culturel, telle l'expérience parentale des mères qui travaillent.

CHAPITRE II

LE CADRE THÉORIQUE

Dans le chapitre II, nous avons regardé l'état de la situation et l'influence de l'idéologie économique, des transformations familiales, du facteur temps et de la réalité des enfants et des mères. Dans le chapitre qui suit, nous présenterons le cadre théorique qui structurera l'analyse. En effet, nous parlerons de l'acteur dans sa société, dans trois logiques d'action, selon François Dubet. Nous débuterons par les trois logiques de l'expérience de l'acteur, soit l'acteur social, l'acteur stratégique et l'acteur réflexif. Le travail de l'acteur est traversé par ces trois logiques qui sont inter reliées et interdépendantes. Nous ferons donc le lien avec la famille ainsi qu'avec le renouvellement du social, la normativité et le besoin de cohésion sociale des mères. Ceci nous amènera au sujet de notre recherche, soit l'épreuve sociale des mères. De plus, nous questionnerons le processus des représentations qui forment l'image des expériences sociales. Enfin, nous terminerons avec la question générale de recherche.

Comment décrire alors l'expérience de la parentalité des mères ou plutôt, sous quel angle d'analyse devions-nous saisir cette expérience? À première vue, deux pôles théoriques intéressants présentaient une analyse pertinente de l'être social. Celle d'une réalité individuelle, créative, autonome mais également interactive et celle de l'individu tributaire de la société, assujetti à l'État et ses structures qui le dominent et le dirigent. Les individus sont-ils fabriqués par le système ou les individus construisent-ils le système? «Cette alternance de coups de bâtons tordus d'un côté, les structures seules, puis de l'autre, l'individu seul, a pour effet néfaste de ne pas saisir l'essentiel: l'interaction entre les deux» (Mesure et Savidan, 2006: 1136). L'analyse déterministe et unidimensionnelle d'un système englobant l'individu, à la rigueur pessimiste, du fonctionnalisme et du structuralisme nous semblait trop limitative quoique nous sommes forcées d'admettre qu'il existe un système créant des structures et

installant un mode de production du social. L'individu serait inséré dans une culture, une histoire sociale, selon Touraine (1984). Et s'il y a histoire il y a aussi culture. «La pensée du sujet ne peut faire l'impasse sur les diverses formes de conditionnements, les formes d'assujettissements [...] par ailleurs, le sujet ne peut être pensé sans être référé au contexte historique qui le détermine» (Mesure et Savidan, 2006 : 1135). À l'opposé, la lecture théorique constructiviste plus récente sur la réflexivité de l'individu dans ses interactions mais aussi dans le langage ainsi produit nous apparaissait elle aussi incomplète et trop locale, donnant tout le pouvoir de la construction du social à l'individu. Par contre, le constructivisme et l'interactionnisme favorisent une liberté d'action, la construction interactive des choix possibles.

C'est précisément cette répugnance ou ce refus d'accepter l'image de l'homme pantin manipulé par la main invisible de la structure sociale qui alimente l'opposition volontariste à la méthode structuraliste ou déterministe [...] la plupart d'entre nous voulons croire au libre-arbitre des individus, à l'autonomie de l'action, bref à l'importance morale du choix» (Berger, 1989 : 184).

Fallait-il choisir? La vision offerte par François Dubet, sociologue français, qui replace l'individu ou l'acteur dans une expérience sociale qui n'est «ni totalement contrainte ni totalement libre» répondait le mieux à notre propre lecture de l'individu, soit les mères. Ce parent, un acteur social selon Dubet, vit dans un monde hétérogène l'obligeant à se saisir de lui-même dans une société qui ne peut plus garantir un système organisé qui «n'a ni unité, ni cohérence (et) l'expérience sociale est une manière de construire le monde social et de se construire soi-même» (Dubet, 1994 : 57). Car, dans un monde emporté par des conflits et des changements ininterrompus, «l'individu apparaît comme un principe de continuité assurant la stabilité de la vie sociale et sa reproduction» (Dubet, 2005 : 4). Cette société comprend d'autant plus, selon lui, des institutions maintenant affaiblies, effritées, n'arrivant plus à créer une norme plus générale. Selon Dubet, la société ne peut plus être identifiée à l'État et l'individu ne peut, lui non plus, être identifié totalement à la société. C'est la sortie de ce qu'il appelle l'emboîtement de l'acteur dans le système parce que la société est incertaine et qu'il y a flottement, une plasticité dans le principe même de ce système à l'acteur (Dubet, 2005). Ayant étudié entre autres l'institution scolaire, il affirme qu'il y a crise des institutions

qui génèrent des valeurs, institutions qui sont tout de même des dispositifs symboliques permettant la socialisation et la subjectivation des individus (Dubet, 2008). La complexité émane de la globalisation ou de ce qu'il appelle la 'modernité tardive' (Dubet, 2005). C'est, selon lui

l'extension continue du capitalisme et du marché sans que celui-ci semble être aux mains d'un État national [...], développement conjoint d'une culture de masse cosmopolite et des affirmations identitaires, développement du principe de l'égalité démocratique, affaiblissement des souverainetés politiques, déclin des formes institutionnelles de la socialisation (Dubet, 2005 : 5).

2.1 L'acteur social

Alors qu'il analyse et décrit la société actuelle, l'auteur reconnaît à la sociologie classique l'idée de l'intériorisation naturelle et culturelle enchâssée dans le statut, les conditions sociales, les règles, les normes, les valeurs sociales institutionnalisées, les codes de conduite, les rôles, les goûts, les tendances etc. Car l'individu désirant faire partie de sa culture et désirant rester unifié par l'attitude collective, cherchera la cohésion par une adhésion et une ressemblance à sa société (Simmel). Soit il acquiert les valeurs sociales normatives de sa société et les fait siennes soit il se marginalise. Le système est toujours présent, même si les pistes sont brouillées. Il est conçu comme l'aboutissement de la rationalité, tels que le capitalisme, la bureaucratie et la technique (Dubet, 2005).

Il présente cette conception dans la première de trois logiques d'action, la logique d'intégration. C'est l'individu social où l'acteur se définit par ses appartenances et son statut où il les maintient ou les renforce, les défend même pour protéger sa personnalité de base (Dubet, 1994); il est porté par une «psychologie de l'identité» (Dubet, 2005 : 8). En premier lieu, l'homme doit posséder un Moi dans son interaction avec le social. Le Je n'existe pas sans le Moi et le Je implique l'interaction avec la collectivité. C'est donc l'identité donnée et acquise, c'est le Moi dans le Nous face à l'Autre différent, le 'Eux' (Dubet, 1994).

L'individu n'adapte-t-il pas sa réaction dans l'interaction et à sa connaissance de la réaction de sa communauté, comme l'a décrit Mead? «The organization of social responses, then, makes it possible for the individual to call out in himself [...] the response of the community as a whole» (Mead, 1972: 267). Si, par exemple, dans sa société, l'individualisme est prédominant, l'individu n'aura-t-il pas une réponse sociale individualiste? C'est la résonance sociale de l'interaction: «all social meanings would each be similarly reflected in their respective individual consciousnesses [...] the meanings of any one individual's acts or gestures [...] would be the same for any other individual» (Ibid., p. 310). C'est l'intégration du social par l'individu. Mead a dit que l'idéal social humain ou le but ultime du progrès social se crée par l'intégration réciproque de la conscience individuelle en reflet à la conscience sociale de sa communauté. C'est l'harmonie sociale idéale de l'individu avec lui-même et l'individu avec sa société. Taylor reconnaît le Moi à l'intérieur de ce qui entoure l'individu, la résonance subjective ainsi que «la recherche de sources morales extérieures au sujet qui pourraient trouver un écho en lui ou en elle, la perception d'un ordre qui est lié de façon inséparable à une vision personnelle» (Taylor, 2000 : 636). La morale individuelle se construit en résonance à l'autre et à partir de la pression à suivre les engagements moraux ou non. Ainsi de l'idéal individuel, transpercé par celui de sa société. Taylor exprime bien ce que peut être une pensée morale : «À côté de [...] notre sens du respect d'autrui ainsi que de nos devoirs envers lui, et nos conceptions de ce qui définit la plénitude de nos vies – existe [...] la dignité [...] le respect d'attitude, (ce) qui fait qu'on pense du bien de quelqu'un» (Ibid., p. 30). Ainsi de l'interdépendance de sens à sa vie, sens qui sera possible pour l'individu par sa participation à sa société. Ainsi en est-il de la réponse des mères qui cherchent à être en harmonie avec l'ordre moral et social.

Alors, avec l'histoire sociale et la transmission familiale déjà présentes chez l'individu dès la naissance s'ajoutent le statut, le sexe, la nationalité, la culture ethnique etc., c'est la première nature. Ensuite l'intégration de la socialisation culturelle par toutes les institutions créant cet héritage vaste qui s'ancre et crée le personnage ou l'individu social (Dubet, 1994, 1998, 2009). Intégration d'un héritage qui revêt une forme singulière et proprement individuelle mais aussi un être demeurant tout de même socialement déterminé (Dubet, 2009). Difficile donc de se défaire de son histoire. Touraine disait qu'il ne faut pas oublier la

pensée de l'histoire, entre autre de ce qu'est un acteur lui aussi historique, «libre et responsable de sa vie personnelle comme de la vie collective» (Touraine, 1993 : 23).

Les mères intègrent l'historialité et elles font siennes les attentes d'autrui et des institutions en les intériorisant. Ceci afin de se construire une identité, créant peut-être un sentiment de sécurité par une certaine conformité et une assise sociale pour les guider dans leur expérience. Selon Dubet, ce principe seul ne peut la guider dans leur expérience de mères car elles sont acteurs multiples. Par contre, il redonne de la vigueur à la force de l'intégration en disant :

Aucun de nous [...] n'échappe à cette forme d'identification à travers une filiation, un nom, le fantasme d'une tradition familiale, l'attachement à quelques valeurs si profondément enfouies qu'elles sont une «seconde nature» [...] (qui) reste aux franges de la conscience (Dubet, 1994 : 113).

En conséquence, quelle est la tension entre le statut proposé et adopté, donc selon les valeurs transmises et celle de l'émergence de l'individu au-delà d'un personnage imposé? Car, malgré le déclin des institutions précédemment décrit, celles-ci continuent de produire et dicter des normes sur le comportement parental tout comme le fait l'idéologie économique (Dubet, 2008). Ainsi, la Santé publique, les différents ministères soit le MSSS, le MÉLS, le MCCCF et de la Justice, en plus des discours d'experts créent la norme instituée au Québec.

Toutefois, parce que la société n'est plus un système organisé et cohérent, l'individu social émerge comme individu et ce, malgré «l'engendrement déterministe par la socialisation» (Dubet, 2005 : 7). Car «aucun rôle n'est total et aucune personnalité n'y est parfaitement adéquate [...] dans des sociétés modernes où les individus ne cessent de sauter d'un rôle vers un autre» (Ibid., p. 3). C'est l'acteur multiple précité. C'est possiblement la réalité des mères : le dédoublement de leur identité crée une incomplétude, peut-être même un sentiment d'incongruité venant d'une dissonance sociale. Et quand l'individu doit luimême produire une cohérence, il règle des problèmes d'identité et de cohérence (Ibid., p. 7). Nous verrons si les mères réussissent à le faire.

2.2 L'acteur stratégique

Donc, cette logique d'action qu'est l'intégration ne suffit pas. Le préalable fondateur des rôles intégrés et des règles maintenues donne place et ouvre la porte à l'individu rationnel. Si la mise en œuvre des normes et des valeurs où les «bonnes raisons qu'il se donne sont liées à des contextes cognitifs, à des ressources socialement définies», la socialisation permet aussi la transformation du système en un ordre plus subjectif (Ibid., p. 8). Car les contraintes d'adaptation sont importantes pour l'individu et lui confère un statut de machine cognitive individualiste (Ibid., p. 8). L'individu est porté par une logique d'optimisation de ses intérêts (Dubet, 1994, 2008). Ce même acteur peut devenir un joueur dans un jeu social, l'atome autonome et connaissant d'une société ou d'un système. C'est donc un individu rationnel agissant comme un stratège dans un contexte social défini en termes de concurrence et de ressources» (Dubet, 2005 : 7). C'est la logique de stratégie.

Comme Touraine (1984), Dubet ne peut réduire l'acteur social au déterminisme économique quel qu'il soit et il place l'individu dans des échanges concurrentiels stratégiques (Ibid., p. 7). Ceux-ci demeurent par contre toujours des interactions purement sociales. L'usage de stratégies sert à atteindre ses objectifs, pour répondre à ses intérêts, ses aspirations, pour faire des gains. L'acteur agit donc dans un marché qui ne se limite pas à l'économique mais aussi au politique, au social. Dubet utilise le terme pouvoir parce que cette logique renvoie à

la capacité d'influencer le comportement d'autrui ou de se protéger de cette influence» [...] Tout peut alors être conçu en termes de marché et de jeux : les échanges politiques, les échanges économiques, les échanges amoureux, les échanges de signes et de «distinctions» qui président à la consommation» (Dubet, 1998 : 58).

Nous retenons cette logique d'action chez les mères dans leurs interactions stratégiques plus microsociales où la raison de ses actions est en fonction d'une réponse à ses intérêts, soit individuels, parentaux, conjugaux ou familiaux. Comment s'actualisera cette logique concrètement dans l'expérience parentale ? Est-ce que par exemple, le besoin de réalisation

individualisé de soi ou, peut-être à l'opposé, le besoin d'être entièrement impliquée auprès de leur enfant fera d'elles des êtres en stratégie de survie dans leur vie quotidienne? Un être de concurrence, dans un échange interactif constant pour ses intérêts avec leur conjoint, leur employeur, l'école, la garderie? Pour prendre la place et le rôle qu'elles veulent jouer, de quelles stratégies et avec quelles ressources joueront-t-elles? Alors, se verront-t-elles impliquées dans un jeu social compétitif pour obtenir et réaliser leurs objectifs parentaux et pour répondre à leurs propres besoins d'«être»? Mais pour ce faire, elles devront avoir une capacité critique face aux choix qu'elles font.

2.3 L'acteur réflexif

C'est ainsi que, en interdépendance avec l'acteur social et l'acteur rationnel, l'auteur propose l'individu éthique. Il est indispensable à la «définition de tout individu puisqu'il n'y aurait pas, a priori, de réflexivité possible chez un acteur enfermé dans une seule logique d'action» (Dubet, 2005 : 11). C'est celui qui doit avoir une distance à soi et à l'Autre, une réflexivité critique et même analytique pour devenir un sujet. On peut dire que la mondialisation, l'éclatement des frontières permet «d'universalité des valeurs modernes (et) introduit une distance réflexive et une autonomie entre l'individu et l'acteur social» (Ibid., p. 3). C'est la logique de subjectivation. Ici, il devient sujet, il se distancie, il se pose en critique du social même s'il est fortement encadré et contrôlé par les forces socioéconomiques et sa propre intériorisation. Comme l'individu n'est pas complet, il n'est ni adéquat totalement dans ses rôles sociaux (l'individu social) ni dans ses intérêts (l'individu stratégique) dira Dubet. (2009). Il prétend donc qu'il n'est pas entièrement socialisé, non réductible au Tout du système, laissant ainsi place à la capacité d'action autonome et créatrice. Ainsi, pour se construire, il doit y avoir un détachement, un recul et même une rupture entre le système et l'individu. Il s'y arrache pour se produire lui-même et comme l'a démontré Mead, pour se voir et être reconnu mais en tant qu'individu sujet (1972). La rupture vient des épreuves et des confrontations. «Face à des épreuves, des déplacements, l'individu est renvoyé à luimême pour trouver sens de son expérience» (de Gaulejac, 2009 : 130). C'est par ailleurs dans sa capacité d'individu rationnel où il utilise des stratégies que l'acteur peut avoir une distance

à soi et à l'autre, ce recul lui permettant «de produire du sens, de construire son monde dans une distance et une tension continues avec la société» (Dubet, 2005 : 8). Le sens a, selon Taylor un lien indéniable dans l'existence même de l'homme. «Le problème du sens de la vie est inévitable, soit parce que nous appréhendons de le perdre, soit parce que donner un sens à nos vies est l'objet d'une quête» (Taylor, 2000 : 34). Et c'est dans cette quête qu'il pourra alors affirmer son existence et construire sa réalité en tant qu'acteur. C'est le travail de l'acteur qui se constitue comme sujet «en empruntant aux divers registres de l'action dans lequel il est enserré» (Dubet, 2005 : 11).

2.4 La famille

Selon Dubet et Martuccelli, la famille est l'exemple parfait de l'interdépendance des trois logiques : ce sont des expériences construites ensemble par des individus qui combinent passions et intérêts (Dubet et Martuccelli, 1998). Les rôles sexuels différenciés et les tâches domestiques quotidiennes telles qu'elles sont vécues dans la société québécoise impliquent la logique de l'intégration et assurément celle de la stratégie. Les alliances, la compétition pour obtenir sa part dans l'organisation, les biens partagés, implique la logique stratégique. Le choix du couple de se constituer conjugalement et de fonder ou recomposer une famille peut être à la fois l'intégration, la stratégie et de la subjectivation. C'est donc l'intersubjectivité, «on est solidaires parce que l'autre est indispensable à son propre accomplissement» (Dubet, 1998 : 159). Michel Lemay répond à cette vision et ajoute, avec sa lunette pédopsychiatrique, la complexité et le contexte de la famille actuelle et de l'enfant :

Une telle famille est un lieu de réaménagements continuels où chacun aide l'autre à se bâtir tout en se construisant lui-même. Dans ce champ interactionnel, tout ce qui est pensé, tout ce qui est dit, fait ou non réalisé imprègne chaque protagoniste en le rendant acteur de son devenir. Il n'y a pas de recette magique pour édifier une famille. [...] Tantôt les attentes s'harmonisent, tantôt elles s'affrontent et c'est par une oscillation entre les phases d'équilibre et de déséquilibre qu'une addition de parcourss, à la fois semblables et différentes pour chacun, laisse sa marque et donne le sentiment inébranlable d'être une communauté de vie unique. Ce groupe, lui-même inscrit dans un système élargi, vacille parfois ou se disloque. Cette fissure ou cette fracture atteint durement les protagonistes et, en premier lieu, les enfants (Lemay, 2001 : 203).

Devant ces réaménagements familiaux et sociaux, les mères demeurent souvent le parent pivot. Elles doivent conséquemment interagir dans les trois logiques.

La famille est donc un lieu microsocial d'expériences multiples où les interactions des acteurs construisent constamment leur réalité et celle leur société. Elle est le socle de la société et continue de nourrir la réflexion des sciences humaines et d'alimenter la pratique du travail social. Elle est intéressante du point de vue de l'expérience sociale selon Dubet.

2.5 Le renouvellement du social, la normativité et le besoin de cohésion

Selon l'auteur, la société est un travail en évolution et tout est histoire renouvelée. C'est un récit sans cesse appelé à être réétudié et redéfini (Dubet, 2009). Celle de l'individu créant la société l'est logiquement aussi. C'est ainsi que le renouvellement d'expériences, de valeurs et de normes crée le changement et l'évolution du social; c'est le travail des sociétés. C'est le travail du besoin de cohésion sociale par l'individu. Car par son expérience sociale il permet de développer et de faire émerger de nouvelles tendances à l'image des anciennes. Il en joue stratégiquement pour 'être' et en fait une critique et pour y trouver son sens propre. On peut comprendre que l'évolution, par son renouvellement, provoque inévitablement une tension. C'est le cycle des trois logiques qui se reproduit.

Et pour reprendre cette idée de l'épreuve sociale spécifique aux mères, Dubet a formulé que «toute activité sociale est une activité normative» dans la mesure où elle accorde une valeur aux choses et aux conduites et que les individus «ne cessent de les combiner et de construire ainsi une activité normative strictement individuelle» (Dubet, 2005 : 11). Les mères composent donc constamment avec ce renouvellement. Elles cherchent une cohérence, elles cherchent à faire sens des activités normatives. Il y a une vérité perspicace dans ce propos. Dubet renoue avec la sociologie classique où l'individu s'efforce de penser et de rendre sa société vivable. Une société qui se renouvelle par des stratégies réinventées alors que l'action de départ, qu'elle soit du haut (les structures et institutions) ou du bas (la cohésion sociale par l'individu) est normative (Dubet, 2009). Devant l'impact de ces activités directives, il sera intéressant de voir comment les mères s'y retrouvent. Reprenons par exemple l'organisation des CPE où, pendant un congé de maternité, un enfant doit y être présent afin de garantir sa place, même lorsque sa mère est à la maison. Comment les mères vivent-elles cette organisation ?

2.6 L'épreuve sociale des mères

Selon la Sociologie de l'expérience de Dubet, la société repose sur le fait que tout est dans l'action de l'individu face au social. En intégrant un système de normes et de valeurs – la logique d'intégration, en y jouant selon son autonomie de façon stratégique – la logique de stratégie et en s'en distançant pour se constituer – la logique de subjectivation, l'individu est acteur social et devient sujet. Il doit composer avec ces trois logiques interdépendantes en les combinant, les articulant, en participant des trois, parce que de toute façon, la société n'est pas Une. (Dubet, 1994, 1998, 2009). C'est l'histoire commune et répétée de l'acteur social. Ce faisant, cette expérience sociale crée la tension des trois logiques entre elles.

Nous pensons que, pour les mères qui se retrouvent elles aussi aux prises avec l'inévitable «épreuve sociale constante», se crée une tension. (Dubet, 2005). Cette épreuve pourrait être la tension entre ce qu'elles connaissent d'expérience pour répondre aux besoins

de leur enfant et ce qu'elles ont intégré des modèles traditionnels et des discours d'experts. Ce peut être face à ce que la société leur offre pour être présentes auprès de l'enfant. L'épreuve pourrait également être entre l'évolution de leurs identités professionnelles et parentales et la complexité d'un rôle multiplié: mère, conjointe, ménagère, travailleuse, active socialement, bénévolement, aidante naturelle de sa famille élargie, etc. Ce serait alors la tension de la conciliation de rôles multipliés. De plus, toute leur expérience est influencée par les représentations médiatiques où les messages parfois contradictoires, incongrus et stigmatisants sont une source répétée de pression et de stress. Ce pourrait être les moyens utilisés pour gérer le précieux temps exigés par tous ses rôles. Quelles seront alors les stratégies qu'elles utiliseront selon l'individualisme précité pour s'accomplir elles-mêmes, voire se réinventer et pour vivre l'expérience de leur parentalité? Bref, quelle sera leur capacité de distance et de critique afin de faire sens de leur parentalité face à des incohérences sociales? Enfin, y trouvent-t-elles une réponse satisfaisante pour elles afin de faire sens de leur parentalité?

Auprès des mères, nous voulons saisir, selon la théorie de Dubet, comment elles gèrent leur expérience et comment elles arrivent à la rendre cohérente et significative. Vincent de Gaulejac affirme qu'il y a multitude de sujets minuscules et singuliers qui, parce qu'ils ne peuvent ordonner le monde, cherchent à construire le sens de leur propre existence. Il citera Martuccelli en disant qu'«ils font l'expérience de leur incapacité à ordonner le monde, tout en étant convaincus de l'impossibilité d'accepter le monde tel qu'il est» (de Gaulejac, 2009 : 131).

2.7 Les représentations

Ce qui nous aimerions également questionner est la possible distance entre l'expérience des mères et la représentation de leur parentalité. Car, tout en maintenant l'idée centrale de l'acteur qui s'efforce de construire son expérience et d'articuler les logiques d'actions pour lui-même, Dubet explique qu'il y a des processus centraux liant entre elles les actions, ou l'expérience individuelle et la société : les processus de représentation. Si la

politique et les mouvements sociaux font partie de ces représentations que les sociétés produisent d'elles-mêmes, les médias organisent des processus de formation de la société (Dubet, 2009). Efficaces mécanismes du travail de la société afin que l'individu se sente proche de l'Autre, pour créer du commun. Images d'expériences sociales projetées par les individus et reprises par les médias, miroir sur lequel se projettent des subjectivités et des expériences. Images dans lesquelles les «individus se reconnaissent ou ne se reconnaissent pas, ils adhèrent ou s'indignent, ils se livrent ou se ferment» (Dubet, 2009 : 311). Il y a de ces processus liés à l'expérience des mères. Mais y a-t-il cohérence ou incohérence pour elles dans ces représentations de leur parentalité? S'il y a tension créée, quels sont leurs «jeux» sociaux, leurs stratégies? Quelle sera leur réflexivité face à une certaine conception de leur image et de leur rôle parental?

Ce sont les mères qui y répondront. De toute façon, les parents sont, en tant qu'acteurs et aux dires de Dubet, «la seule 'réalité empirique' de cette vie sociale, ce sont eux qui agissent, eux que l'on interroge, eux auxquels on s'adresse, eux dont on suit les traces quand on fait un travail scientifique» (Dubet, 2005 : 1). Telle cette recherche. La conscience que les mères ont du monde et d'elles-mêmes «est le matériau essentiel dont dispose le sociologue de l'action» (Dubet 1994 : 98). Elles nous diront comment elles vivent leur expérience parentale. Elles nous diront si leur expérience actuelle est une épreuve sociale.

2.8 La question générale de la recherche

Nous pouvons soumettre à l'étude ce qui émerge de la revue de la littérature et de la problématique à l'étude. La parentalité des mères est au cœur de notre démarche. En conséquence, compte tenu de la conciliation famille travail, de leur grande responsabilité auprès de l'enfant et du temps qu'il faut pour créer et maintenir le lien avec lui; compte tenu des influences encore marquées de la structure économique et de son partenaire, les médias et enfin, compte tenu des structures institutionnelles de l'État, la question de recherche est : est-ce que les mères arrivent à rendre leur parentalité cohérente? Auprès des mères, donc, nous

voulons saisir comment elles vivent leur expérience et comment elles arrivent à la rendre cohérente et significative. Nous voulons savoir si cette expérience est mise sous tension dans une épreuve sociale, au sens qu'en fait François Dubet. Car, selon la Sociologie de l'expérience les «épreuves de l'individu ne sont pas uniquement un problème culturel, elles sont un problème social» (Dubet, 1994 : 174). Plus précisément, que la tension entre l'intégration, la stratégie et la subjectivation où les mères vivent un grand stress devient un épuisement social, où elles sont tiraillées entre les besoins de l'enfant, leurs propres aspirations et les nécessités de la vie actuelle.

Le chapitre II, le cadre théorique a ainsi donné le contexte sur lequel s'appuiera notre analyse des témoignages des mères. Selon la théorie de l'expérience sociale de Dubet, nous avons décrit comment la parentalité des mères est mise à l'épreuve sociale. Dans le chapitre III qui suit, nous exposerons les éléments de la méthodologie qui encadrera cette recherche du point vue empirique.

CHAPITRE III

LA MÉTHODOLOGIE

Alors qu'au chapitre II, nous avons tenté, par le cadre théorique de cette recherche, de situer l'expérience parentale des mères, dans celui qui suit nous exposerons le cadre méthodologique. Nous présenterons donc dans ce chapitre comment s'est fait cette recherche qualitative, par une contextualisation individuelle mais aussi globale de l'acteur, tel que présenté au chapitre de la problématique, par une lecture compréhensive d'un phénomène et par une analyse inductive mais également déductive. Nous expliquerons par la suite comment s'est déroulée la recherche, par les critères de sélection et la population à l'étude, les modalités de recrutement, les considérations éthiques et de confidentialité et la méthode de collecte de données. Nous accorderons une importance à la méthode d'analyse qualitative des données en mode écriture en détaillant les étapes pour terminer avec les limites de l'étude.

3.1 L'approche méthodologique

En donnant la parole aux mères et par l'attention à leur vécu, une réalité sous-estimée de leur expérience pourrait émerger. La recherche devient alors une nécessité dans les nouvelles pratiques auprès des familles. Et si la recherche permet d'élaborer une idée et d'être sensible aux situations qui changent et qui sont nouvelles, l'analyse qui en découle offre de décortiquer les données pour faire émerger certains processus et relations entre des facteurs mal identifiés. À cet effet, Paillé et Mucchielli parlent de la particularité de l'analyse qualitative. «Il y a quelque chose de mystérieux dans la rencontre d'une sensibilité (celle du chercheur) et d'une expérience (celle d'un participant à la recherche) [...] qui sollicite l'esprit curieux, le cœur sensible et la conscience attentive» (Paillé et Mucchielli, 2003 : 24).

D'ailleurs, cette sensibilité peut favoriser le renouvellement des pratiques en travail social, selon Groulx, pour

révéler des phénomènes nouveaux ou inédits, ou pour approfondir les conséquences cachées ou indésirables de changements sociaux, tient sans doute aux possibilités offertes pour le travail social, d'explorer des secteurs 'où apparaissent de nouvelles problématiques' qui exigeront de nouvelles interventions (1993)

Ceci rejoint à nouveau la pertinence de toute notre démarche. C'est ce que Groulx nomme l'enlightment, soit un rôle d'éclaireur de la recherche qualitative en contribuant indirectement à la discussion des situations sociales (Groulx, 1997 : 69).

3.1.1 L'acteur sujet de son expérience

Comme l'étude des problèmes sociaux constitue un volet important des recherches en travail social, elle se doit de «considérer les populations groupes ou clientèles comme sujets de leur expérience» (Groulx, 1993). C'est tout à fait en lien avec l'approche théorique de notre recherche, l'expérience de l'acteur, le sujet au centre de la démarche. Comme l'acteur est au centre de cette recherche qualitative, l'analyse ne peut être homogène. Son fondement est une lecture compréhensive du comportement humain ayant plusieurs réalités, donc hétérogène (Paillé et Mucchielli, 2003; Deslauriers, 1991).

3.1.2 La contextualisation de la recherche qualitative

De plus, toute réalité à l'étude est une réalité qui n'a de sens que pour une situation particulière dans un contexte particulier. Elle vise donc à resocialiser les variables sociales c'est-à-dire à recontextualiser les actions et les problèmes. Ainsi, parallèlement au chercheur qui observe, fait une lecture et analyse, pour faire sens de leur parentalité, les mères contextualisent leur situation. C'est possiblement par la perception de ce qui est significatif

dans leur expérience qu'émerge leur réflexivité, face à ce que leur offre leur société. Il faut donc aller confronter leur perception. Car le sens naît toujours de la confrontation d'un phénomène remarqué à un contexte dans lequel il prend place. Rien ne signifie rien seul. «Que ce soit pour l'acteur ou le chercheur, aucun phénomène ne peut exister 'en lui-même' dans le vide environnemental» (Paillé et Mucchielli, 2003 : 11). Il faut une histoire, un contexte. Ainsi les mères mises à l'épreuve sociale dans les trois logiques d'action selon Dubet ne le sont que parce qu'il y a autour d'elles des pères, des enfants, d'autres mères, leur famille d'origine, leur travail, les services et programmes institués par l'État. C'est par leur conscience que les mères peuvent donner une signification véritable à leur réalité. Giorgi explique que la conscience des mères est «le moyen d'accès à tout ce qui se donne dans l'expérience» (Giorgi, 1997 : 345). Et pour que cette conscience soit, il faut que le sujet lui donne un sens par sa relation avec l'objet, soit par le système «'soi-monde-autrui' intégrés» (Ibid., p. 345). Il faut donc un contexte de lecture.

Attentive à la pluralité de constructions de sens, la démarche qualitative oblige plutôt à acquérir une perception davantage holistique des problèmes et des enjeux et à procéder à un 'recadrage socio anthropologique' afin de tenir compte du contexte socioculturel de chaque situation problème et de comprendre la spécificité des processus en jeu (Groulx, 1997 : 56).

3.1.3 Le contexte : une réalité globale et une réalité individuelle

D'ailleurs, si l'individu, ici les mères, se construit à partir de sa réalité toute individuelle, il se construit aussi à partir de sa réalité sociale plus globale. C'est ce que Mucchielli nomme la 'reliance' par le processus d'association et de conjonction des réalités (2005). C'est le rapport téléologique de la connaissance humaine que nous rattachons ici à l'aspect théorique de la méthodologie. Ne regarder que l'ensemble ne permet pas une compréhension complète et juste d'une situation sociale. Car c'est la circularité du sens des expériences macros et micros qui permet de comprendre le cadre de l'action. Et c'est lorsqu'on regarde la parcours individuelle que peut apparaître le phénomène issu de transformations plus grandes. C'est tout à fait la lecture que la recherche qualitative permet,

soit «l'accent mis [...] sur tout le social proche, c'est-à-dire tous les lieux et les moments où le rapport social prend forme dans sa concrétude [...] et enfin, l'acteur et ses stratégies» (Soulet, 1987:14). Et c'est ainsi qu'il faut regarder la situation actuelle des mères, autant dans leur unicité individuelle, par une lecture de la cohérence qu'elles donnent à leur parentalité que dans la globalité du social existant. Le contexte, les conditions, la structure sociale qui les entourent ont leur importance. Sinon, dira Deslauriers, «nous court-circuitons l'explication» (Deslauriers, 1991: 17). Ainsi nous appliquerons à l'analyse de cette recherche qualitative la perspective du cadre théorique retenu: celle de contextualisation de l'acteur qui évolue dans son monde unique et personnel mais aussi dans la structure de son monde global et social.

3.1.4 La lecture compréhensive d'un phénomène

Ainsi peut être appréhendée la lecture du social en sciences humaines: par la recherche des significations. Pour atteindre le sens il faut essayer de comprendre le contexte présent. L'objet d'étude est toujours l'expérience humaine réelle qui vise «à reconstituer le monde des significations de l'action et des pensées pour les acteurs considérés. C'est l'explicitation des significations des expressions dans ce monde des acteurs qui constitue la 'compréhension'» (Mucchielli, 2005 : 30). Ainsi l'approche compréhensive est l'étude des significations qui émergent de l'expérience des acteurs dans un monde et une réalité qui leur est propre. À nouveau ici, la question de sens donné par les mères à leur expérience parentale, dans le contexte actuel. Évidemment alors, l'analyse se fera par la recherche qualitative dans une perspective phénoménologique et contextualisante. Quoique, à cet effet, selon la construction de la problématique et du cadre théorique et à la lumière de notre expérience professionnelle, nous devons ajouter celui de l'induction.

3.1.5 L'induction et la déduction

Nous reconnaissons la part subjective et exploratoire d'une analyse où la créativité et la personnalité du chercheur peuvent jouer un rôle important. Notre lecture comportera donc une part plus intuitive et personnelle du milieu étudié (Poupart *et al*, 1997). Par contre, même si le courant qualitatif souligne «l'indétermination du savoir et son interprétabilité» nous reconnaissons aussi la limite et l'exclusivité du caractère inductif (Anadòn et Guillemette, 2007 : 26). Parce que «toute démarche de compréhension implique des moments de déduction logique» (Ibid., p. 26). La démarche du chercheur, par les processus, les moyens et les stratégies qu'il utilise pour construire la connaissance repose tout de même sur un constat, une réalité empirique objective et matérielle (Anadòn et Guillemette, 2007). Il est ici inféré que la limite de l'aspect inductif est liée au fait que le chercheur «ne peut pas faire abstraction de ses 'préjugés' et de sa perspective théorique [...] sous lequel il appréhende les phénomènes à l'étude (Ibid., p. 33). Car le chercheur lui-même est influencé et son analyse ne peut jamais être un construit pur venant de l'acteur étudié.

Tout comme la problématique et le cadre théorique expliquent l'apport de l'influence structurelle autant qu'individuelle et l'interaction des deux, la stratégie méthodologique de la recherche s'appuie sur l'induction et la déduction. «Dans les recherches de type qualitatif, on observe une certaine circularité ou récursivité qui compose nécessairement avec des moments de déduction» (Ibid., p. 33). On parle alors d'«intuitions à valider dans les données empiriques plutôt que d'hypothèses à vérifier» (Ibid., p. 33).

Enfin, c'est une recherche qui se veut une comparaison continue entre l'état des connaissances, les construits théoriques et les données qui seront ajoutées par les acteurs à l'étude. Acteurs qui sont les sujets choisis pour représenter la population des mères québécoises.

3.2 Les sujets et les modalités des rencontres

3.2.1 La population à l'étude et les critères de sélection

En lien avec la problématique et le cadre théorique et surtout avec la question à l'étude, nous avons fait appel à une population échantillonnée. La population cible est d'emblée les mères québécoises. Afin d'être en lien avec le sujet de la recherche sujet et afin de permettre une représentativité des variables étudiées, certains critères d'inclusion sont délimités.

Nous avons rencontré des cas typiques, orientés et homogènes de femmes qui sont mères depuis au moins deux ans et qui travaillent. Afin d'obtenir une meilleure démarche réflexive, nous voulions des professionnelles qui pouvaient s'exprimer facilement en creusant leur pensée expérientielle, des sujets qui étaient donc capables d'approfondir les questions présentées.

L'homogénéité permet l'émergence des concepts favorisant tout l'approfondissement. Nous avons rencontré quatre mères. Cette limite d'échantillonnage que nous nous sommes imposée comporte une explication logique. Comme nous cherchions à faire émerger la capacité réflexive, nous avons choisi de procéder à deux entrevues avec chacune d'elles. De plus, la variété de statut marital cherchait une représentativité de la population québécoise, soit en union libre, marié, recomposé ou en monoparentalité, avec un lien biologique ou d'adoption. Nous avons fait appel à des mères d'âges variant entre 25 et 45 ans pour faire ressortir le contexte lié à notre problématique, soit les influences de l'économique et du social sur la parentalité de la mère actuelle. Pour les fins de cette recherche et pour des raisons d'économie de temps et d'argent, l'échantillon qui est tiré de la population de mères a été sélectionné dans la région des Basses-Laurentides.

3.2.2 Les modalités de recrutement

Compte tenu du faible échantillonnage et des particularités des mères recherchées, nous avons utilisé le type d'échantillonnage 'boule de neige', par réseau ou 'à chaîne'. Celuici a comme objectif d'identifier de «bons cas grâce à des personnes qui connaissent d'autres personnes qui connaissent des cas riches en information» (Miles et Huberman, 2005).

Comme il s'agit d'un mode de recrutement par réseau ou à chaîne, nous avons dû examiner les considérations éthiques en ce qui a trait à l'implication de personnes au recrutement que nous connaissions déjà. Dans la démarche, trois collègues de travail d'un autre département distinct du nôtre et d'une directrice adjointe d'école secondaire ont été approchées. Ces personnes nous ont soumis leurs premières impressions quant à des participantes identifiées. Les sujets potentiels pouvaient soit être des personnes du réseau de travail, personnel ou autre (loisir, association) des recruteuses mais sans aucun lien hiérarchique ou rapport d'autorité (par ex. cliente ou ex-cliente connue ou employée ou subalterne). Dans le cas plus particulier de la directrice adjointe, la personne qu'elle a recrutée n'était pas directement sous son autorité ou sa direction, mais une personne travaillant dans le milieu scolaire.

De plus, ces sujets recrutés ne pouvaient avoir de liens avec nous, soit professionnels ou personnels, afin d'éviter les conflits de confidentialité et d'intérêt et pour favoriser le respect de leur vie privée. Enfin, tous les sujets recrutés ne pouvaient être d'anciennes ou d'éventuelles clientes liées à notre emploi au CSSS d'Argenteuil qui sont les services psychosociaux de première ligne pour les familles dont l'enfant vit avec une déficience intellectuelle, un trouble envahissant du développement ou une déficience physique.

Nous avons fait la démarche d'information sur le besoin de recrutement de participantes auprès de ces personnes recruteuses avec une information générale sur notre projet de maîtrise. La consigne était donc qu'il s'agit d'une recherche portant sur la parentalité des mères québécoises. Nous leur avons remis le document qui est en annexe

«Critères de sélection pour le recrutement des participantes» exposant les critères d'inclusion déjà mentionnés. Une fois cette approche directe terminée, la recruteuse a recueilli les coordonnées de la mère et nous les a remises par la suite. Enfin, un appel téléphonique a été fait à la mère identifiée pour échanger plus précisément sur la démarche et les considérations temporelles, organisationnelles et éthiques et pour vérifier si elle désirait poursuivre. Nous avons offert une première rencontre afin de préparer le terrain relationnel et amorcer un lien de confiance avec le sujet. Nous nous sommes assurée de l'entière approbation de la démarche et du confort émotif auprès de chacune des quatre mères, et ce, tout au long du processus. Nous avons également été disponibles pour répondre à toutes leurs questions concernant la démarche.

Enfin, il a été spécifié à la recruteuse et à la participante qu'une fois son assentiment verbal reçu, aucune information sur sa participation à la recherche ou toute autre information reliée aux données recueillies ne seraient transmise à la recruteuse.

Au niveau des moyens pour obtenir le consentement des sujets, chaque participante a été informée du processus à chaque étape. Le premier consentement a été celui accordé verbalement à la recruteuse qui l'a identifiée et recrutée et qui avait recueilli ses coordonnées. La première rencontre a permis à la participante de mieux connaître la démarche globale dans un face à face. La lettre de présentation présentant les objectifs de la recherche lui a alors été remise. Elle pouvait alors poser les questions sur la recherche en général et sur les modalités des deux entrevues. Nous avons pris le temps d'expliquer toutes les conditions reliées aux entrevues, telles la durée, l'organisation de son temps pour les entrevues sans les enfants, le soutien de l'enregistreuse numérique, la confidentialité des données recueillies et l'anonymat de sa participation et enfin la diffusion des résultats. L'information quant au droit de se retirer à tout moment pendant le processus sans aucun préjudice ou conséquence négative pour elle lui a également été expliqué. À la fin de cette première rencontre, nous avons offert à chaque participante un premier rendez-vous pour la première entrevue, à leur domicile ou un autre lieu à leur choix. Lors de cette première entrevue, la lettre de consentement a été signée.

3.2.3 Les considérations éthiques et de confidentialité

Il était implicite pour nous, parallèlement à nos valeurs d'intervention et d'accompagnement, qu'il ne s'agissait en aucun cas de culpabiliser ou de responsabiliser des mères dans leurs habitudes parentales. Sans toutefois dévoiler le sujet de notre recherche ou influencer les réponses, nous avons fait part de notre intention de les rencontrer pour les entendre parler d'elles en tant que mères québécoises qui travaillent cherchant ainsi à savoir comment elles vivent cette situation. Ainsi, afin de favoriser une expression libre de leur expérience individuelle, nous avons préféré ne pas exposer l'objectif de recherche de sens dans les tensions possibles vécues en tant que mères qui travaillent. Il y avait peu d'inconvénients à cette non-divulgation d'information et cette décision ne portait pas préjudice aux sujets rencontrés.

De plus, afin de réduire tout inconvénient présent ou éventuel, et ce pour toutes les participantes, une liste de ressources d'aide (lignes téléphoniques et organismes communautaires et publics) et des dépliants d'organismes offrant des services spécifiques dans la région des Laurentides ont été mises à la disposition de chacune. Elles pouvaient donc s'y référer s'il y avait un inconfort émotionnel ressenti pendant ou après les entrevues.

Différentes procédures ont été mises en place afin d'assurer l'anonymat et la confidentialité des participantes et des données pendant le traitement et lors de la diffusion. Chaque participante a été identifiée à l'aide d'un autre prénom tout comme l'ont été leurs enfants et leurs conjoints, rendant impossible toute identification ultérieure. Les données nominatives, les enregistrements et les analyses ont été gardées en notre seule possession pour fins d'identification et d'éventuelles relances et conservés à notre domicile dans notre classeur personnel et sur une clé USB.

3.3 La méthode de collecte de données

Afin d'entendre les mères sur leurs perceptions, nous avons procédé à deux entrevues. Elles ont été menées dans une pièce calme et en retrait, soit à leur domicile (2), soit dans un bureau après les heures de travail (2), selon leur convenance. Le domicile selon nous, pouvait permettre une mise en contexte facilitant l'élaboration de réponses. Par contre, deux mères ont préféré un lieu où elles pouvaient être tranquilles, où les enfants ne seraient pas présents.

Les données socio démographiques des mères ont été transcrites pour fins d'identification. Une enregistreuse numérique a été utilisée pour recueillir leur témoignage.

L'entrevue a été semi directive permettant d'aborder de façon assez souple les thèmes que nous désirions explorer avec nos participantes. Ce type d'entretien favorise l'expression libre de la participante tout en laissant la possibilité «à d'autres réponses que celles que le chercheur aurait pu explicitement prévoir» (Quivy, 2006 : 167). Ceci, afin d'être cohérente avec l'objectif du sujet de recherche et d'amener la mère vers une réflexion de plus en plus approfondie de sa parentalité. Ainsi, «une compréhension riche du phénomène à l'étude sera construite conjointement avec l'interviewé». (Savoie-Zaic, 2006). Nous avons parfois dû recentrer les témoignages sur les objectifs afin de recueillir le maximum d'éléments d'information et de réflexion cherchés. Nous savions que les sujets du rôle parental, du travail et des enfants représentent chez tout parent un intérêt illimité pouvant déclencher de longs échanges.

Nous avons donc utilisé une grille d'entrevue contenant des questions ouvertes. La grille était préalablement construite. La préparation des questions a permis de générer des réponses centrées sur les objectifs de la recherche. «Highly focused questions that elicit genuine and relevant responses [...] to make the best use of that time [...] the interviewer must know what issues are important» (Patton, 1990).

Pendant l'entrevue, la séquence des questions était un *a priori* important. La première question visait à accueillir la participante et à établir un climat convivial et détendu mais aussi pour amorcer la suite des questions. La confiance, par l'utilisation des conventions sociales et l'empathie ont été des facteurs essentiels pour ce type d'entretien (Poupart *et al*, 1997; Paillé et Mucchielli, 2003). Les questions du premier entretien étaient au nombre de cinq, les premières étant des questions plus générales sur leur situation de vie parentale, leur horaire quotidien, l'utilisation de la garderie, «questions about noncontroversial present behaviors, activities and experiences [...] asking straightforward descriptions» (Patton, 1990). Puis, nous avons abordé la transmission des valeurs et le facteur temporel relié à leur double rôle. Ceci représentait le début d'une réflexion plus profonde sur leur parentalité. Enfin, les trois dernières questions de la deuxième entrevue abordaient les défis, les choix, les désirs, la notion de la «mère parfaite» et le sens de leur parentalité. Nous avons terminé par une question sur des commentaires ou ajouts que les mères aimeraient faire. Les questions de cette partie devaient favoriser l'émergence de leur opinion critique surtout celle du sens de leur parentalité, selon les trois logiques de l'action de Dubet.

Voici un résumé des neuf questions.

Première entrevue:

- Parlez-moi de votre famille et de son histoire et de votre travail.
- Quel est votre horaire quotidien? Parlez- moi de la conciliation famille-travail.
- Avez-vous utilisé les services de garde ?
- Qu'est-ce qui a été transmis de votre famille d'origine ?
- Parlez-moi du facteur temps et de votre double rôle de mère et de travailleuse.

Deuxième entrevue:

- Que souhaitez-vous pour vos enfants?
- Que pensez-vous de l'expression mère parfaite»?
- Est-ce que ce que vous vivez comme parent fait sens pour vous ?
- Avez-vous des commentaires à ajouter ?

À la fin du premier entretien, le rendez-vous pour le deuxième a été planifié avec les participantes. Deux semaines plus tard, nous leur avons acheminé un résumé de ce premier entretien. Le sujet à l'étude méritait de donner espace et temps afin d'avoir une rétroaction lors du deuxième entretien. Ce processus a permis de mieux faire émerger l'expérience des mères. Lamoureux a bien cerné l'importance d'accorder un droit de parole citoyenne, mais elle a aussi fait part de la réappropriation de cette expérience. Nous avons donc pensé que le temps de recul pouvait permettre un petit moment de distance, un espace de recul permettant la réflexivité.

Mais, comment relier à la citoyenneté ce processus qui implique la possibilité pour les personnes et les groupes de se sentir reconnus et valorisés, de se situer dans un temps fait de continuité et de rupture d'une histoire significative et dans un espace où il y a de la place pour soi, ses projets et ceux des autres ? À notre avis, la citoyenneté - espace de débat et de décision afin de déterminer, pour un temps, les règles du vivre-ensemble - suppose des personnes libres et autonomes en mesure d'avoir accès à ces espaces, d'y prendre la parole et d'y agir. Sans processus de réappropriation de l'expérience, de possibilité de contrôle sur les orientations de sa vie et celles de sa collectivité, comment répondre à la souffrance sociale et contourner la logique des appareils et des marchés? (Lamoureux, 2001 : 13).

Ce temps, donc, a harmonisé le déroulement du processus et a permis, pour nous, et pour elles, d'être encore imprégnées du contenu de la première. Au niveau de l'analyse, nous avons pensé qu'il était plus facile de traiter ainsi l'information. De plus, le but recherché de la démarche était d'être conséquente et de faire ressortir la cohérence que donnent les mères à leur parentalité alors qu'elles travaillent.

Après la remise du résumé et trois à quatre semaines après la première entrevue, nous avons poursuivi avec la deuxième entrevue. Le retour sur le contenu du premier entretien avec les mères a réactualisé le contenu, a favorisé une révision et a amorcé leur réflexion. «Once some experience has been described, it is appropriate to ask about interpretations, opinions and feelings [...] likely to be more accurate and meaningful [...] Thus a context is established [...] in relation to experiences» (Patton, 1990).

Il faut préciser ici la séquence des huit entrevues. Chaque participante a été rencontrée de façon consécutive, selon les trois séquences : une première entrevue, le résumé et une deuxième entrevue. Nous avons donc procédé aux deux entrevues avec un sujet à la fois. Enfin, nous avons également prévu remettre à chacune des participantes un résumé de notre analyse finale. Nous croyons sincèrement que leur généreuse participation mérite cette courtoisie indiquant notre appréciation.

3.4 La méthode d'analyse des données

Si la cueillette de données comporte une partie importante de la recherche, nous la considérons comme «un processus inévitablement sélectif» (Miles et Huberman, 2005). Ce qui en découle, soit l'analyse, comporte la partie méthodique et consciencieuse compte tenu de la multiplicité de l'information offerte. Elle représente toute la démarche antérieure de la recherche pour découvrir les liens à travers les données accumulées (Deslauriers, 1991; Paillé et Mucchielli, 2003). De type compréhensif donc, notre démarche est une condensation des données avec une analyse thématique en mode écriture. De ce fait, la lecture, l'écriture, la description et la relecture seraient déjà une analyse (Deslauriers, 1991; Paillé et Mucchielli, 2003).

Paillé et Mucchielli parlent des trois opérations dans le travail de transposition pour le mode écriture, soit l'appropriation, la déconstruction et la construction. Miles et Huberman, également, la décrivent comme une analyse en trois étapes distinctes : l'appropriation sélective, la déconstruction analytique et la reconstruction du matériau où le texte constitue le sens et où il permet une proposition de compréhension de phénomènes (2003). Nous avons suivi ces étapes. Il y a donc dans notre travail d'analyse l'étape de l'appropriation, puis celle de la transposition du matériau par classement thématique, par rubriques, par fiches-synthèses et enfin par parcours de vie schématisées, soit la déconstruction, et finalement, l'étape trois, la reconstruction par l'analyse finale de chaque mère selon le cadre théorique et la problématique pour obtenir une compréhension du sujet à l'étude.

Nous avons tout d'abord procédé à une réécoute du narratif des mères, à quatre reprises. C'est l'appropriation des données. Ce moyen technique nous convenait en ce qu'il a l'avantage «du contact physique avec le corpus [...] de la flexibilité du support [...] et cognitivement aidant» (Paillé et Mucchielli, 2003 : 126). C'est ici que nous avons fait une condensation des données par la synthèse directe du matériel en mode écriture. (Miles et Huberman, 2003). Les dernières écoutes ont permis de procéder vers la deuxième étape : la déconstruction. Car l'analyse débute dès que les données commencent à constituer le corpus de recherche et dans toutes les phases d'un projet de type qualitatif (Paillé et Mucchielli, 2003; Miles et Huberman, 2003). Le support-papier constitue d'ailleurs le moyen utilisé tout au long de l'analyse que ce soit pour l'annotation des thèmes, des rubriques, des fiches-synthèse ou des parcours de vie schématisées.

Il s'agissait donc, au fur et à mesure de l'écoute de repérer tous les thèmes pertinents. Selon ces auteurs, un thème est défini comme un «ensemble de mots permettant de cerner ce qui est abordé dans l'extrait du corpus correspondant tout en fournissant des indications sur la teneur des propos» (Paillé et Mucchielli, 2003 : 133). Il fallait les regrouper selon leur importance, relever les récurrences pour les organiser et les trier, les fusionner et les hiérarchiser, laisser émerger de nouveaux thèmes et pour faire des liens (Deslauriers, 1991; Paillé et Mucchielli, 2003). Chaque thème devait offrir «une information précise, voire précieuse selon sa place et son importance dans l'analyse d'ensemble» (Paillé et Mucchielli, 2003 : 143).

Il y a donc eu plus de deux cent thèmes recueillis, ce qui a permis la déconstruction analytique progressive en synthétisant, en resserrant graduellement et en retournant aux sources de l'interrogation première du sujet de la recherche. Globalement, l'analyse thématique est la transposition du matériau en un «certain nombre de thèmes représentatifs du contenu analysé et ce, en rapport avec l'orientation de la recherche (la problématique)» (Ibid., p. 124). Car le cadre théorique, tout comme la problématique devient «une carte provisoire du territoire avec des repères interprétatifs» éventuels (Mucchielli, 2005 : 29). Nous croyons que cette méthode favorise une meilleure connaissance du matériau à analyser. Néanmoins, nous

savions que la récurrence d'un thème n'est pas garante de son importance, le nombre ne faisant pas foi de son statut. Il fallait plutôt rester vigilante face à ce qui est nouveau et différent, mais toujours en fonction des objectifs de l'étude.

Nous avons ensuite fait un classement thématique, selon Miles et Huberman, que nous avons regroupé en rubriques. Elles étaient finalement proches des questions de l'entrevue.

Voici la liste des rubriques qui ont servis à la construction des fiches-synthèses :

- 1. Histoire familiale Enfance
- 2. Histoire familiale Adulte
 - Vie conjugale
 - Vie familiale
- 3. Histoire de travail
- 4. Conciliation travail-famille
- 5. Partage des responsabilités parentales
- Face aux enfants
- Face aux tâches ménagères
- 6. Conciliation des responsabilités parentales
- 7. Congés parentaux
- 8. Services de garde
- 9. Horaire quotidien

- 10. Valeurs transmises
- 11. Activités personnelles
- 12. Pression sociale
 - Sur les enfants
 - Sur la mère
- 13. Image de soi en lien avec la parentalité
- 14. Défis de la parentalité
 - Présence auprès des enfants
 - Souhaits
 - Défis parentaux personnels
 - Modèles parentaux
- 15. Image de la mère en lien avec la parentalité
- 16. Sens de la parentalité

Ces rubriques ont ensuite été examinées de plus près pour retrouver les données pertinentes «où certaines informations, considérées comme plus significatives, sont retenues pour elles-mêmes» parce qu'il s'agit de mots qui serviront à l'interprétation et à la théorisation (Paillé et Mucchielli, 2003 : 126). Les rubriques ont été appuyées des témoignages des mères qui y étaient reliés. Il faut aborder le caractère inférentiel de l'analyse. Car la correspondance avec le réel pour un rapport étroit avec les éléments de témoignages et les thèmes utilisés doit être le plus fidèle possible. Cette inférence se doit de refléter le sens du témoignage et il faut alors «posséder suffisamment d'indices permettant de générer un thème valide» (Ibid., p. 138). Nous en avons tenu compte. Toutefois, dans cette déconstruction du matériau, il faut être créative, déductive et intuitive car «on ne peut pas se contenter des mots du sujet» (Giorgi, 1997 : 357). Ce serait ainsi par la sensibilité théorique

et expérientielle du chercheur que la démarche subjective se fait, selon le cadre de recherche et l'objectif de l'étude (Paillé et Mucchielli, 2003). Cette subjectivité rejoint le propos d'Anadòn et Guillemette sur la démarche de compréhension qui implique des moments de déduction où la créativité et la personnalité du chercheur jouent un rôle dans l'analyse (2007).

Nous avons continué la déconstruction par des grilles d'analyse comparatives entre chaque mère afin de faire ressortir les similitudes, les différences et les particularités de chacune. Puis nous avons créé des fiches-synthèses afin de présenter le contenu du matériau sous l'angle de l'épreuve sociale des mères, selon les trois logiques d'action de Dubet ainsi que selon la présentation de la problématique qui faisait état de la situation socio-économique passée et actuelle des mères, de la famille et de l'enfant. Car la fiche-synthèse d'entretien permet de «fixer des impressions et réflexions, (de) rassembler les données dans «l'ordinateur humain» - le cerveau du chercheur terrain - et les rend disponible pour une réflexion et une analyse ultérieures» (Miles et Huberman, 2003: 108). Il s'agissait de reprendre le matériau, toujours en mode écriture, pour analyser les témoignages et la situation de chaque sujet, reconstitués individuellement à partir des thèmes émergents. Les fiches-synthèses ont constitué le début de la dernière étape de recontextualisation, soit la construction des expériences de chaque mère mais aussi celles de l'ensemble de leurs histoires de vie parentale. Le processus représentait un processus transitoire de déconstruction et de reconstruction et la fiche un historique sous la forme autobiographique des parcours de vie familiales et de travail des sujets. Les fiches ont été transcrites de façon textuelle, toujours avec des références directes aux témoignages des sujets.

Par la suite, afin de présenter un texte concis et plus facile à aborder, il y a eu la réécriture de ces fiches-synthèses en schémas pour donner les parcours de vie schématisés. Il y a encore eu à cette étape une synthétisation du matériau. Cette forme peut ressembler à la matrice à groupements conceptuels thématiques de Miles et Huberman, en cela qu'elle «ordonne le format à l'aide de concepts ou de variables [...] de façon à générer du sens plus facilement» (Ibid., p. 231). Nous y avons maintenu les références au verbatim des mères pour une meilleure compréhension du sujet présenté et pour rendre la lecture plus dynamique.

Et, finalement, la toute dernière phase de l'étape de construction a été celle de l'analyse selon le cadre théorique. À nouveau, il s'agissait de faire émerger la question de l'épreuve sociale de chaque sujet. Car l'écriture analytique amène à une formulation de la pensée bien ancrée à l'aide de constats pour des balises descriptives mais aussi pour la consolidation théorique (Paillé et Mucchielli, 2003 : 129)

3.5 Les limites de l'étude

Nous sommes conscientes que les résultats d'analyse d'une petite recherche ne peuvent s'avérer concluantes telle une recherche exhaustive comportant un échantillonnage plus grand. Le faible échantillonnage dû aux exigences et à la démarche d'un mémoire de maîtrise ne peut donc tenir les résultats pour des données probantes.

En choisissant de faire parler nos sujets sur leur expérience de mères qui travaillent, nous savions qu'elles seraient capables d'avoir une opinion et de réfléchir à leur situation. En faisant appel à des professionnelles, ce choix nous apparaissait au départ non représentatif de toutes les mères québécoises qui vivent possiblement la même situation et qui voudraient en parler. Mais nous avions besoin de sujets qui pouvaient s'exprimer facilement et qui étaient capables d'approfondir les questions présentées.

De plus, nous comprenons qu'il y avait un aspect subjectif à ces questions, ce dont nous avons parlé précédemment par l'induction et la déduction. Certaines risquaient d'inférer des réponses recherchées tels les défis des mères dans leur double identité parentale et professionnelle. Par exemple, la notion de la «mère parfaite» induisait implicitement un jugement et même l'impact des influences jumelées des médias et de l'idéologie économique sur leurs choix de vie. Les questions préétablies pouvaient par contre laisser libre cours à leurs témoignages sans intervenir.

Ce dernier chapitre a situé l'approche méthodologique utilisée, soit celle d'une recherche qualitative et contextualisante avec une lecture compréhensive d'un phénomène. La méthode de collecte des données ainsi que la méthode d'analyse des données que nous avons choisies ont permis de saisir les témoignages des sujets à l'étude. La présentation des quatre mères sera donc le prochain chapitre : quatre mères en deux temps.

CHAPITRE IV

QUATRE MÈRES EN DEUX TEMPS

4.1 Parole à quatre mères

Dans la prochaine section, nous présenterons nos sujets : des mères québécoises. Chacune des mères sera abordée individuellement. Ce sera donc quatre mères en deux temps.

Le premier temps, le parcours de vie, sera sous forme de schéma, traçant ainsi les éléments majeurs de leur vie de parent. Les différentes rubriques seront réparties sur quatre pages et comporteront les éléments suivants: l'histoire familiale d'origine, l'histoire familiale adulte, puis l'histoire de travail avec les congés parentaux et les services de garde, ensuite l'horaire quotidien, la conciliation des responsabilités parentales et la conciliation travail-famille. Enfin, il y aura l'image de soi parentale, les défis parentaux et le sens de la parentalité. Nous terminerons par les mots de la fin qui ont conclu la dernière entrevue.

Le deuxième temps comportera une analyse descriptive selon le cadre théorique de Dubet.

Suivra une discussion sur les résultats de cette recherche où l'analyse globale fera ressortir l'épreuve sociale d'être mère. Finalement, après avoir présenté et analysé le propos de ces quatre mères, nous complèterons toute la discussion avec la conclusion.

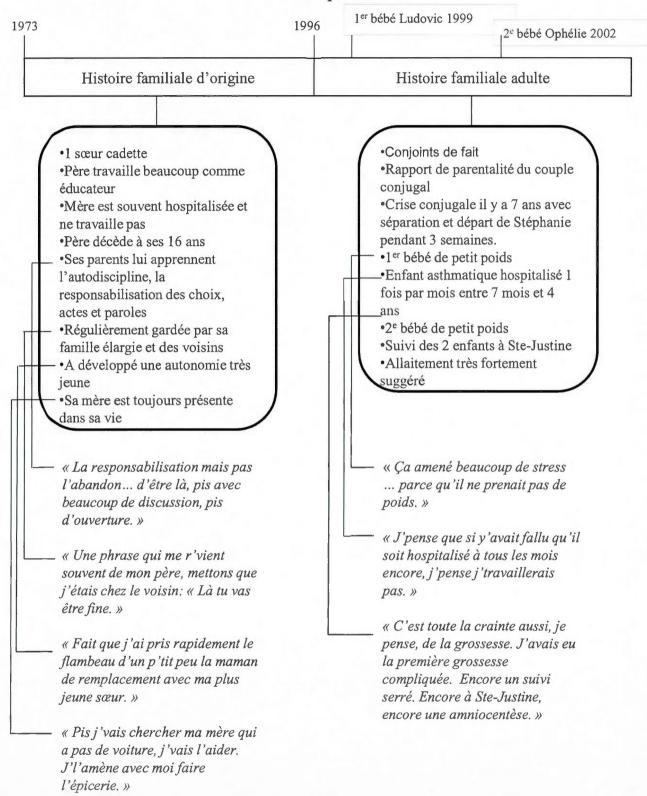
Voyons donc ce que les mères ont à nous dire. Voici la rencontre avec les quatre sujets : Stéphanie, Kim, Marie et Geneviève. Nous commencerons tel l'ordre chronologique réel des entrevues. Stéphanie a été le premier sujet rencontré.

4.2 Parcours de vie parentale schématisée - Stéphanie

Stéphanie est née en juillet 1973. Elle a 38 ans. Elle est la mère de deux enfants, Ludovic, un garçon de 12 ans né en mars 1999 et Ophélie, une fille de 9 ans née en janvier 2002. Stéphanie est technicienne en éducation spécialisée en milieu scolaire secondaire.

Nous l'avons interviewée deux fois à notre bureau du CSSS après les heures de travail.

Parcours de vie parentale schématisée Stéphanie



c'tait l'fun parce que t'as pas besoin d'es faire déjeuner le matin. Pis même à la limite tsé, y pouvaient arriver en pyjama, j'envoyais le linge. Si y étaient fatigués avant que je m'en aille, y se couchaient pis a leur faisait à déjeuner pi des soirs où, 'Heu maman, j'sais pas trop à quelle heure j'vais arriver là.' C'était

aussi les soupers »

Histoire de travail Congés parentaux Services de garde •1999 – 1er bébé : •Technique en •Recours à sa mère pour garder congé de 8 mois éducation spécialisée en son 1er bébé pendant 18 mois •2002 – 2e bébé: 1993 •Recommandation du médecin: congé d'un an •1er travail en CRDI/DP la garderie pour développer le auprès d'enfants langage de Ludovic handicapés, de 25 •Difficulté à trouver un service heures jusqu'à 39 abordable, disponible et « C'était pas le congé heures par semaine adéquat parental d'un an là. •1er bébé : elle travaille •Utilisation des 2 modes: CPE J'ai pris le maximum 32 heures par semaine et sa mère. Appréciation de sa que je pouvais prendre. •2º bébé: 35 heures par Ça, ça été difficile. » semaine ·Services de garde en milieu ·Poste actuel dans une scolaire actuel pour sa fille école secondaire, 35 seulement. Son fils préfère être heures par semaine à la maison, tranquille, pour ses comme éducatrice devoirs •Épuisement professionnel en 2009. Congé d'un an « J'ai eu une recommandation du •Retour au même poste médecin puisque mon fils avait avec le même horaire supposément un grave retard de langage. » « La tâche au travail « 25\$/jour. Un p'tit peu rough dans était très très lourde! le budget. Tandis que l'autre place (long silence) J'ai été était subventionnée. Je questionnais un an arrêtée. un peu le milieu familial, ça Complètement là! » m'inquiétait ... Y'avait toujours la gastro dans c'te maison-là. » « Ma mère a repris le flambeau des deux. C'tait correct pour elle. Ça

Parcours de vie parentale schématisée Stéphanie

Horaire quotidien

Conciliation des responsabilités parentales

Conciliation travail-famille

- •Levée à 06:15
- •Course dans la préparation du départ pour l'école
- •Conduit les enfants à l'école pour sauver du temps
- •Déjeune au travail
- •Voudrait quitter à 16:30 mais n'y arrive que rarement
- •Va chercher sa fille au service de garde-école
- •Veut être présente pour les devoirs et leçons à la maison
- •Horaire serré pour les devoirs, le souper, le bain et le coucher
- •À 19:30, les 2 enfants sont au lit
- •Épuisée à 20:30

« Là j'ai un 15 minutes couchée, j'ai la paix (chuchoté). J'ai le temps de me réveiller. »

«Là, y va s'passer plein d'affaires en même temps. Je vais faire le souper pendant que le bain coule. Le souper yé prêt, on va souper pis y vont prendre le bain après, mais y faut que le bain soit coulé sinon y me manque du temps. C'est comme ça! »

« J'tellement fatiguée que j'm'écrase devant la télé pis j'ai pu d'énergie pour rien faire. Ça ressemble pas mal à ça. (silence) Pis queq'fois, je vais lire aussi. » - •Le père travaille
beaucoup pour de
longues journées

•Elle a l'entière
responsabilité des enfants
et des tâches ménagères
•Implication très récente
des enfants aux activités
loisirs du père
•Les enfants doivent

 Les enfants doivent assumer des tâches ménagères

«Quand c'est pas qui travaille, y travaille pour son père... ben il pourrait déplacer son horaire par exemple.»

_« Le papa a jamais donné la bouteille, de toute façon y'était pas tellement là. »

« Ça fait que là y'était un peu plus présent. Y'watchait plus la game aller... plus impliqué mais pas nécessairement en action. »

« Ben sûr qu'y m'aident. Y débarrassent chacun leurs assiettes, la table. Chacun leur tour. » - Fortes exigences
reliées à l'allaitement
pendant 2 ans de son 1er
bébé, aux
hospitalisations et à son
retour au travail
- Elle ne se sent pas
toujours disponible pour
ses enfants
- Lourdeur de la
conciliation a influencé
la décision de ne pas
avoir un 3e enfant
- Le facteur temps est
difficile

« Fait que j'avais le travail, l'enfant à l'hôpital pis la maison... Fait que j'ai été longtemps à gérer ces 3 choses-là. »

"« J'travaillais avec des enfants handicapés au primaire et à la garderie de l'école à la semaine longue. J'tais un peu tannée. J'voulais être avec mes enfants mais j'étais fatiguée. »

_« Moi, j'voulais une grosse famille. Non! Après 2, non ça marche pas, non! »

« L'horaire c' tait fou. Fallait que je parte au plus tard de la maison à 06:30 pour être capable de mener les enfants à la garderie pis arriver à l'heure à mon travail. Ça marchait pas. S'lever à 5 heures le matin, ça comme pas de sens là. »

Image de soi parentale

Défis parentaux

Sens de sa parentalité

- •Sens de la responsabilité avec une importance accordée à l'excellence
- •A longtemps répondu à l'image d'être bonne et capable de tout faire Envisage son avenir professionnel avec certitude et désir de changement

•Elle veut reprendre ses

études

- « Ouin, être une bonne femme, une bonne éducatrice, une bonne mère de famille, une bonne conjointe, une bonne... être bonne partout! »
- « Pour ce qui est du travail, ça me questionne pas trop. »

•Effort pour maintenir une routine constante avec ses enfants
•Fait face à la
- négociation avec ses préadolescents
•Craintes face à l'hyper sexualisation de sa fille
•Sensible aux critiques jugeantes dans son choix de ne pas restreindre ses enfants

« Difficile parce que j'me rendais ben compte que si j'avais une routine avec eux autres, c'tait plus facile, mais moi, mon besoin à moi, allait en contradiction avec ça. Ah j'devenais dépassée, c'tait pas long. »

« J't'dirais que c'est plus tout le -côté négociation qui s'installe chez les jeunes en vieillissant. Dans le fond, si t'as pas déjà préétabli des choses, t'es constamment en négociation. »

« Ça me fait peur. Jusqu'où est prête à aller? Qu'est-ce qu'elle va avoir l'air? Elle a juste 7 ans! Qu'est-ce que ça va être à 12-13 ans? Ça, c'est pas quelque chose auquel je m'attendais! »

« Pourquoi j'me laisse tant prendre au jeu... Au parc, les enfants parlent un peu plus fort que les autres, y jouent un peu plus que les autres. Ben c'est sûr que j'me dis : « Ouin, qu'est ce qu'y pensent les autres de moi, de mes enfants ? » →Relie son travail à son rôle de mère et celui de mère au travail •Apprécie son type d'emploi qui donne une cohérence à sa parentalité •Le travail répond à ses besoins d'une vie sociale •Récompensée de ses efforts soutenus dans son rôle parental par le comportement et l'autonomie de ses enfants

-« J'vais chercher des outils pour quand mes enfants vont être ados. »

« J'pense que c'est la vie sociale que j'retrouvais au travail. Ça égalait une vie sociale. C'est là que j'avais une vie sociale. »

« C'que fais là, ça va être payant plus tard. Mais j'suis pas certaine si j'avais pas installé des routines y'avaient été capables de les faire. Fait que ça leur permet de développer leur autonomie. Pis là j'te dirais que oui, j'commence à récolter, ils s'organisent un peu tous seuls. Pis y sont de bons enfants. »

Mots de la fin

Stéphanie a exprimé sa surprise de voir l'emprise de l'opinion de sa belle-famille sur sa vie et surtout comme mère et elle devra mieux s'affirmer dans ses valeurs et convictions.

Elle a été marquée par l'importance de la transmission des valeurs familiales par ses parents tout en avouant que cette question lui paraissait plus difficile.

Stéphanie a aussi réalisé qu'elle ne répond que très peu à ses besoins personnels et qu'elle s'est oubliée à cause de son double rôle. Elle désire alors retrouver un meilleur équilibre dans sa vie.

Enfin, elle nous explique que la démarche demeurera une réflexion pour elle sur sa vie en général, un éclairage. Elle croit que les deux entrevues lui permettront de poursuivre les remises en question déjà amorcées alors qu'elle ressentait déjà en elle des malaises face à certaines incohérences de sa vie.

Présentation de l'analyse

Stéphanie nous a montré combien la conciliation est difficile pour elle. Maintenant, nous pourrons voir comment l'histoire qu'elle nous a présentée devient un défi, lors de l'allaitement, à cause de l'inégalité du partage des tâches, de l'aliénation par le temps, de l'assignation de la mère parfaite et par la tension entre l'idéal et la réalité. Par le biais de l'expérience sociale selon Dubet, nous analyserons son expérience sociale de mère.

4.3 Analyse du parcours de Stéphanie

4.3.1 L'allaitement et la pression sociale

L'expérience parentale de Stéphanie, contrairement aux trois autres mères, a été marquée par le défi additionnel de bébés à risque. Celle de sa première expérience d'allaitement a été conditionnée par les recommandations médicales en réponse aux difficultés de santé physique de son garçon. L'allaitement et la nécessité de bien répondre aux besoins de son enfant ont été éprouvants pour elle. «Ça, ça m'a beaucoup beaucoup stressée. Tellement, je me souviens que j'allais à toutes les semaines faire peser le bébé pis quand il ne prenait pas une once, je pleurais pendant deux jours.» De plus, face à la pression médicale, alors qu'on lui recommandait fortement d'allaiter jusqu'à 18 mois, son refus de continuer audelà de la durée prescrite a été difficile.

«Pis y m'ont fortement suggéré d'allaiter le plus longtemps possible. Quand j'ai annoncé que j'tais tannée d'allaiter: 'J'pense j'ai fait ma part là'. Ben, j'me suis fait dire par mon médecin: 'Ah, ça serait le fun si tu continuais jusqu'à 2 ans, il te reste juste 6 mois.' J'ai dit: 'Non! Pis j'peux-tu faire autre chose que d'avoir l'impression de me sentir comme une vache à lait, là!'»

Pour permettre à son fils le maximum des bienfaits du lait maternel, elle allaitait le matin, le soir et la nuit, et vers la fin, elle était retournée au travail.

Pour confirmer cette prescription, le médecin l'a à nouveau incitée à allaiter le plus longtemps possible lors de l'allaitement de sa fille, malgré toute la fatigue ressentie. Mais elle a vu qu'on la respecterait mieux cette fois. «Elle aussi a eu un problème de trop petit poids! Sauf que c'te fois là y m'ont pas achalé!» On peut parler d'assignation, soit celle de la mère qui doit se dévouer pour ses enfants. C'est une identité qui est devenue alors oppressante pour Stéphanie, ce que Dubet dit être «l'excès de l'intégration assignant des individus à des identités» (Dubet, 2009 : 221). Elle a obtempéré par «conviction morale» car, malgré les exigences de l'allaitement et l'assignation de cette mère dévouée elle considère que son choix

était le bon, elle-même y voyait les bienfaits et elle recommencerait (Ibid., p. 186). «Pis j'pense que si c'était à refaire, je referais la même affaire. Même si c'est très demandant.»

À l'opposé, Stéphanie a relevé un autre défi avec l'allaitement, défi qui l'a marquée comme jeune mère face à ses choix, donc face à ses convictions personnelles. Il s'agit du jugement et des reproches venant de sa belle-famille. Ainsi, par la famille de son conjoint, élément de socialisation influent pour elle, elle a vécu une contrainte normative inverse, une autre source de pression. «Ce qui m'a fait vivre de la culpabilité, c'est que ma belle famille n'acceptait pas l'allaitement du tout. Y'avait un rejet de la part de la belle-famille. Ça, ça été difficile.» Pour sa fille, la même réaction s'est reproduite.

L'allaitement a donc revêtu deux aspects différents. Il y a l'obligation de répondre à la prescription médicale qui revêt un caractère social, voire politique, par les «appareils» ou programmes en santé publique, ainsi que l'assujettissement au jugement de l'autre, relation sociale plus contigüe. Puis il y a le besoin de se sentir l'acteur de ses choix, un enjeu de liberté. Il est intéressant de constater dans cette situation de vie le «Moi» stratège qui tire malgré tout les ficelles d'un «Moi» intégré dans un acte réflexif. (Ibid., p.187). On voit ici l'épreuve de l'individu dans les trois logiques d'action. Tout comme nous pouvons la retrouver dans le défi à relever des responsabilités parentales.

4.3.2 Le partage des responsabilités

Une autre des contraintes particulières très présente chez Stéphanie a été, comme il l'est pour Marie et Geneviève, la difficulté de partage des tâches parentales avec le père. «Y travaille tout le temps, tout le temps, fait qu'y s'est très peu impliqué en très bas âge avec les enfants.» Elle le voit comme une gestion de tâches qu'elle accomplissait seule. «Fait que c'est ça, gère tout ça... Oui, gérer même si le chum m'aidait aussi un p'tit peu là. Parce que, c'est difficile l'amener à m'aider! » On comprend que le mot gestion comporte la notion de

marché et de concurrence face à une activité microsociale, celle du couple parental. Il est alors un noyau de vie conçu «comme un ensemble de contraintes et d'opportunités» (Ibid., p. 178).

Alors, pour trouver un équilibre dans sa propre vie, toujours dans ce marché conjugal, et pour réagir à ce qui devenait un obstacle à son action de sujet, elle a incité son conjoint à s'impliquer à la vie familiale. «Ça se fait de plus en plus. Je lui ai imposé des choses... ouin, un gros mot ça... donné des choses à mon chum. Il le fait, pis j'dis pas un mot. Ça m'aide. J'ai enlevé des choses qui m'revenaient pas, parce que j'en avais trop. Ça, ça fait du sens.» Par la stratégie, Stéphanie sent qu'elle retrouve son identité de personne qui l'amènera au «Je» de l'expérience intérieure. Elle exprime que sa vie de mère aurait pu être différente avec un conjoint impliqué parentalement. Elle a trouvé le défi d'être parent encore plus grand que prévu, surtout en lien avec cette absence du père dans la vie familiale. «J'aurais aimé ça. Ça, il l'avait pas.» Stéphanie avait espoir que sa vie de mère et familiale serait facile et agréable. Lors de la deuxième entrevue, elle exprime sa déception. «Moi j'aurais aimé ça que mes enfants, que ce soit facile et simple, qu'on dise jamais un mot plus haut que l'autre, que papa soit présent pis qu'y donne les bains avec moi.» Peut-on dire que cette situation conjugale fait ressortir le fait de s'éprouver comme sujet face à un obstacle l'empêchant de réaliser un désir? Car les acteurs disent plus difficilement ce qui les fait être des sujets. Mais «ils ne cessent de dire ce qui les en empêche» (Ibid., p. 196).

Dans ce désir de trouver un équilibre dans sa vie parentale, Stéphanie reconnaît également que le partage des tâches ménagères est un défi quotidien. Ainsi, elle poursuit de la même manière en disant être celle qui s'occupe des tâches domestiques, comme M. travaille plusieurs heures à l'extérieur de la maison. «Lui y travaille heu, 20 heures sur 24.» Malgré cette responsabilité, elle dit avoir voulu prioriser ses enfants. «Moi j'aime mieux jouer avec mes enfants, écouter ma fille lire un livre que passer une demi-heure à laver mon plancher!» Nous sentons qu'elle a agi comme acteur réflexif qui, par sa subjectivation, répond à ses valeurs.

Elle dit avoir pris des moyens draconiens dans ce marché parental pour que son conjoint participe un peu. «J'ai ben poussé longtemps jusqu'à ce que je ne fasse plus son lavage. Bon ben j'ai dit : 'Là t'as rien compris! Fait que ton lavage, j'le fais pas!' Fait qu'y fait son lavage.» Aujourd'hui encore, lorsqu'elle revient du travail, la tâche est lourde et lui demande des efforts alors qu'elle est déjà fatiguée de sa journée. «J'sus fatiguée. J'ai le lavage, le ménage, l'épicerie. Parce que mon chum, yé pas là à l'heure du souper, ou y'arrive tard, ou y'arrive pis j'suis en train de déposer les assiettes sur la table.» Stéphanie reconnaît que sa décision de quitter le domicile familial pendant trois semaines laissant toutes les responsabilités à son conjoint a un peu changé leur relation face aux tâches domestiques. On voit clairement l'acteur rationnel en elle dans ce choix. Dans son cas, l'acteur stratégique et critique s'est nettement manifesté dans un système d'alliance mais aussi d'opposition.

«Comme moi j'suis partie ben lui y'était pris avec les enfants à maison, y'était pris avec le ménage, le bois de chauffage à rentrer. Y fallait qu'y paye tous les comptes. Y m'a dit : 'J'sais pas comment tu fais!' Ben j'ai dit : 'C'est parce que ça fait 7 ans que j'te l'dis, aide un peu parce que moi j'y arrive pu.' Là y s'est mis à en faire un peu plus... Y'a place à amélioration encore mais ça va quand même mieux.»

Son action individuelle pour répondre à ses besoins a créé une tension entre la socialisation et la subjectivation. Elle a agi de façon stratégique pour soulager cette tension. Car la logique d'action stratégique revêt un caractère individuel où ce «Moi» intégré joue avec ses ressources, et les met en scène pour atteindre certains objectifs (Ibid., p. 187).

Enfin, Stéphanie dit que cette situation, la difficulté de conciliation entre le travail à l'extérieur et les tâches ménagères, est généralisée chez ses amies.

«Je regarde mes amies de filles, ben, c't'encore eux autres qui font à manger, le ménage pis ces choses-là... Je regarde dans mon entourage en général, c'est comme ça que ça se passe là. C'est pas juste chez nous là. J'suis pas une exception avec mon chum... C't'encore comme ça.»

C'est l'intégration du modèle traditionnel qu'elle constate. C'est le reflet de ce que la mère, acteur critique, comprend. Mais c'est aussi le constat de devoir développer des stratégies en fonction de ses intérêts et transformer ces règles du jeu afin d'en améliorer la qualité (Ibid., p. 190).

Contrairement aux trois autres mères, Stéphanie admet réagir à la présence de son conjoint dans sa vie quotidienne. Elle a de la difficulté à lâcher prise, ce qui lui permettrait d'aller vers une subjectivation. Elle a dû faire des concessions et apprivoiser le partage des responsabilités parentales. «Ben des fois il me tape sur les nerfs! J'suis pas habituée. Moi, mon chum yé jamais là.» Ainsi, un autre moyen de modifier les règles d'un marché qui ne lui convenait pas a été l'utilisation de la négociation même si elle est difficile et lui exige une capacité d'adaptation. «Ben là il faut que je négocie. C'est pas évident, pas évident.» C'est donc dans un jeu rationnel calculé mais difficile et dans une mise en scène avantageuse pour elle que Stéphanie a agi.

De plus, elle a utilisé l'humour comme moyen stratégique, pour optimiser ses intérêts et pour amener du changement dans le partage de leurs responsabilités. Elle y a vu une façon non confrontante, une qualité rationnelle et acceptable dans un jeu qui réussit bien avec son conjoint, c'est la stratégie gagnante. «Pis j'dealais beaucoup mon sens de l'humour et ça a beaucoup aidé aussi. Alors je développe mon sens de l'humour avec la créativité.»

4.3.3 Incohérence pour la mère qui travaille

Par contre, Stéphanie dénonce les paradoxes vécus par les mères qui travaillent, que ce soit par la prise en compte de leurs responsabilités parentales dont les congés offerts et l'organisation des services de garde. Alors que, précédemment, elle se présentait avec une facture plutôt expérientielle, elle nous donne ici un point de vue critique des politiques sociales.

La pression sociale face aux mères vécue dans le milieu du travail est une situation où elle sent qu'on lui laisse peu de pouvoir. Tout comme pour Geneviève, que nous verrons ultérieurement, Stéphanie croit que ce milieu ne prend pas en considération ou très peu le fait des responsabilités parentales des mères lorsqu'elles travaillent. Ainsi, pour son employeur du système éducatif, elle dit qu'on s'attend d'elle d'être consciencieuse et très disponible, comme travailleuse. Mais en même temps, comme exprimé précédemment face aux tâches parentales et ménagères, la mère porte les responsabilités face à ses enfants. Au plan sociétal, Stéphanie y voit une incohérence. C'est comme si le modèle traditionnel de la mère à la maison était toujours prédominant. En exemple, en ce qui a trait à l'école, elle explique qu'on ne fait appel qu'à elle lorsque l'enfant est malade, elle est alors considérée comme l'unique parent. «Quand l'enfant est malade, instinctivement on fait appel à la mère. C'est la mère qui prend soin de... Même si elle travaille. Aux rencontres de bulletins, c'est souvent la mère qu'y est là!» Ce sont les normes qui règlent des conduites qui deviennent la normalité. C'est à nouveau l'intégration qui conditionne l'identité, qui devient pesante et qui crée une tension difficile à concilier pour la mère. C'est une attente, une domination que décrit Stéphanie et au sens qu'en donne Dubet. «La domination sociale est ce qu'ils désignent eux-mêmes comme une domination en évoquant les forces, les obstacles, les relations sociales, les conditions de vie qui leur interdisent de maîtriser leur expérience sociale, qui les empêchent d'être autonomes» (Ibid., p. 213).

Elle nous parle donc du paradoxe de l'attente double. Elle en fait une critique sociale. Cette attente crée une pression face au travail et du même coup face aux responsabilités parentales. Lors de la deuxième entrevue, Stéphanie remarque que cette pression vécue seulement par la mère est trop grande. Elle note que le père ne le vit pas également face aux enfants. «On donne ces responsabilités à la mère. Pourquoi plus la mère que le père? Non, y'a quelque chose qui fonctionne pas. On met encore beaucoup beaucoup de responsabilités à la mère. Non, ça a pas de sens!» Celle-ci devient une épreuve de l'expérience sociale de la mère, surtout du fait de ne ressentir aucun pouvoir face aux assignations sociales mais aussi face aux structures de l'organisation du travail.

Ainsi, dans l'offre des politiques sociales pour favoriser la conciliation travail-famille des mères, Stéphanie considère que les congés parentaux sont inadéquats. Le congé de maternité offert il y a onze ans n'était alors pas suffisant et même incohérent avec la prescription médicale qu'elle avait reçue. Pour son fils, huit mois ont été trop courts, surtout à cause de l'allaitement prolongé.

«J'étais incapable de me tirer du lait. Fait que ça, ça été très très très difficile au niveau du travail. J'avais des montées de lait pis ça devenait souffrant au travail... fallait que j'allaite la nuit, que je le réveille pour lui donner à boire pour qu'y prenne du poids. Ça aussi ça fait un manque de sommeil. Ça, ça été dur.»

Malgré l'appréciation d'un congé d'une année complète pour sa fille, elle considère qu'elle ne peut satisfaire son désir d'être plus disponible aux besoins de ses enfants et de bien exercer son rôle parental. Ce qui lui fait vivre un stress.

Stéphanie connaît l'option qu'elle choisirait pour alléger toutes ses responsabilités et son horaire. Il serait de bénéficier de la semaine de travail de quatre jours. Actuellement, les ententes au travail ne le permettent pas, ce qu'elle déplore. «Et je dirais que, personnellement, y manque une journée dans ma fin de semaine. Tout le temps. Me semble que si je travaillais 4 jours, ça simplifierait ben gros. C'est vraiment une journée de moins de travail dans la semaine, parce que j'suis fatiguée, tsé.» De plus, elle croit qu'il devrait y avoir une augmentation du nombre de congés dit de «responsabilités parentales». Mais pour elle, les coûts économiques sont trop élevés. «Pour Ophélie, ça pas été possible, l'horaire de travail le permettait pas. Pis si j'diminuais mes heures, j'perdais mes permanences, j'perdais mes avantages sociaux!» À nouveau, ce sont des conditions de vie qui lui interdisent de maîtriser son expérience parentale. Stéphanie a donc encore peu de pouvoir ici sauf celui qui lui déplaît, mentir, afin d'utiliser les jours de congés personnels pour les besoins de santé des enfants. «Pis 7 jours c'est pas suffisant. Il faut que j'mente à mon employeur, que j'y dise que j'suis malade quand, dans l'fond c'est pas moi!»

L'acteur en quête d'autonomie aimerait être capable de choisir et d'utiliser son jugement. Stéphanie voudrait voir un peu plus de latitude et de compréhension sur la situation des mères. Elle nous présente une posture réflexive forte. «T'as droit à 2 jours de responsabilité parentale! Mais moi, (fâchée) quand mes enfants sont malades j'aime mieux rester à la maison avec eux autres!» Ceci rejoint le paradoxe de la pression vécue dans les deux rôles. Et nous voyons ici, de façon marquée, l'acteur en quête d'autonomie sociale. C'est donc la subjectivation, soit une distance face à une offre qu'elle juge insuffisante et où il y a encore des améliorations à apporter. Ainsi, tel que défini par Stéphanie, il s'agit de mécanismes sociaux qui deviennent une domination des exigences dans l'organisation du travail. «Quand on se place du point de vue de l'acteur et de leurs épreuves, c'est la seule position possible, conduisant à assumer les dimensions critiques de l'expérience sociale» (Ibid., p. 213).

De plus, dans l'offre d'accommodements faite aux mères, Stéphanie trouve qu'il n'y a pas d'expédient dans l'organisation des garderies face à l'horaire de travail des parents.

«C'qui m'a vraiment fâchée moi, j'travaille pas l'été (lève le ton)... Moi j'les voulais à la maison. C't'ait hors de question! J'payais mais j'les envoyais pas. Ben, fallait quand même que je les envoie une à 2 journées par semaine. Mais j'tais obligée. J'aurais pu m'en occuper et avoir du fun avec eux autres!»

Elle comprend que c'est une question administrative mais elle dénonce cette façon de faire. «C'est comme ça, c'est comme ça! Pis point!» Il semble que ce soit un sous-système organisé, peu flexible, au même titre que d'autres «appareils», au sens qu'en donne Dubet, qui est vécu par Stéphanie comme une domination. Le manque de conciliation lié aux conditions de travail de la mère semble imposer des manières d'agir qui ne sont conformes qu'à la rationalité des politiques du système (Ibid., p. 243). Malgré l'amélioration du service au fil des ans et son appréciation positive, Stéphanie dit que les garderies ne tiennent pas toujours compte des particularités et des besoins des parents et des enfants. Ainsi, dans son organisation quotidienne de conciliation travail-famille, Stéphanie rapporte le fait

d'incohérences dans son double rôle. Elle le nomme comme un stress, celui-ci constamment exacerbé par le facteur temps.

4.3.4 Le stress du temps

Ce qui est particulièrement difficile pour Stéphanie c'est d'être toujours pressée par le temps. Elle parle de la course effrénée contre la montre en lien avec toutes les tâches à accomplir. Lorsqu'elle décrit son horaire quotidien, elle démontre que l'organisation de vie travail-famille, son choix, la contraint. «C'est épouvantable. Épouvantable! Le mot yé gros là, mais oui.» Elle note qu'elle en est stressée, tout comme le sont ses enfants et que, finalement, il n'y en a pas assez de temps pour soi. «Y'en n'a pas de temps. Y'a pas de temps pour rien faire!» Ce temps qui manque et sa fatigue affectent la qualité de sa relation avec ses enfants, ce qu'elle déplore. Elle exprime la tristesse des conséquences sur sa disponibilité pour eux.

«Je m'sens toujours pressée dans le temps. Heum, j'arrive à maison, j'suis fatiguée. J'ai couru toute la journée (silence). Pis des fois ben, des fois, les coins sont pas assez ronds... (silence) au niveau des, des attitudes mettons que j'ai avec mes enfants, j'me fâche pour rien. Prendre le temps d'écouter l'histoire à ma fille... Elle va tu la finir son histoire parce que faudrait que j'mette la brassée au séchage, faudrait que je passe la balayeuse!»

Elle déplore même sa capacité limitée d'accorder le temps aux devoirs et aux leçons scolaires, alors que ceci est une priorité pour elle. «J'sus fatiguée... j'arrive le soir, j'ai moins de temps pour faire les devoirs avec mes enfants...» On comprend, face au facteur temps, toute son incapacité à se concevoir comme auteur de sa propre action. Entre le travail et la famille, c'est le stress et la fatigue, dit Dubet, qui se développent comme les symptômes les plus manifestes de l'aliénation (Ibid., p. 236).

Et si le temps est un facteur de stress pour elle, il l'est aussi pour ses enfants. «Enwoye grouille là, lève-toi, viens déjeuner, viens manger, brosse tes dents, brosse tes cheveux. Vite

vite vite, fais-ça vite! Vite vite on va être en retard!» Même lors de l'inscription volontaire à une activité sportive en soirée, elle a trouvé l'horaire trop exigeant. «C'était épouvantable comme horaire. J'arrivais à la maison, fallait que j'les pousse, les dépêcher à la garderie, là fallait souper, fallait toujours que je m'organise. On manquait de temps pour arriver au cours.» Ses enfants vivent les conséquences de ses choix. Et elle vit les conséquences sur sa propre organisation familiale et ce, malgré ses préférences.

En tant qu'individu, elle a également ressenti qu'elle n'a pas beaucoup de place pour ses besoins à elle. Le temps pour soi afin de s'assumer et d'être épanouie, donc de se réaliser est aussi une obligation actuelle, «un absolu et un impératif» dit Dubet (Ibid., p. 234). Depuis l'arrivée des enfants, sa vie sociale s'est limitée au travail et avec la famille les weekends. «Mon social a beaucoup beaucoup changé. Et a beaucoup beaucoup diminué aussi.» Elle dit avoir fini par s'oublier avec le rythme de vie au quotidien.

«À un moment donné, quand les enfants étaient plus jeunes, ça été de dire : 'Ben là, j'tu queq'chose d'autre qu'une mère de famille moi là? J'peux-tu être autre chose qu'une éducatrice pis une mère? J'peux-tu sortir, aller danser avec mes chums de filles le vendredi soir? Aller souper avec ma mère sans penser à qu'est-ce qui fait le p'tit? Ça, ça a pesé lourd.»

On peut parler d'une aliénation par le temps, un temps constamment comprimé à cause du double rôle. Il continue d'influencer sa vie. Elle dit avoir dû s'y obliger. «Comment j'ai fait? Je l'sais pas comment j'ai fait pour passer au travers! Quand j'ai les 2 pieds dedans moi j'avance. J'avais pas le choix.» Selon Dubet renoncer à l'impératif d'être l'auteur unique de ses performances, c'est «renoncer à se percevoir comme un sujet, c'est d'accepter d'être la simple victime des forces sociales (...) et du destin» (Ibid., p. 236).

Ainsi, ce désir d'être d'un sujet authentique et existant autrement qu'en tant que mère a fait surgir un moyen simple et adapté à ses réelles capacités d'agir (Dubet, 2009). Après le souper et le coucher des enfants, elle se permet un temps pour elle. Elle est ici l'acteur stratégique qui maximise son organisation dans sa petite sphère familiale.

«Maman se change en gros monstre épouvantable et là elle veut avoir la paix. Fait qu'à 7h30, les enfants sont obligés d'aller dans leur chambre. J'm'organise pour pu avoir à penser qu'il y a de la vaisselle à faire, ces affaires-là, faut que ça soit fini. À 8h30, c'est couché, dodo. Ce qui fait que ça me permet d'avoir du temps libre.»

Ceci lui permet de donner une petite place à la femme, afin de répondre au sens qu'elle veut donner à sa vie.

4.3.5 La bonne mère et la mère parfaite : tension pour la mère

Nous pensons que les pressions normatives conjuguées au poids de développer des stratégies, ainsi que l'effort pour devenir soi sont des tensions évidentes chez Stéphanie. C'est l'épreuve sociale constante pour être une mère bonne et parfaite, surtout lorsqu'elle est soutenue par la pression du modèle. Comme la question qui lui a été posée lors de la deuxième entrevue concernait la bonne mère, Stéphanie a pu faire une distinction entre la bonne mère et la mère parfaite. Nous verrons ici la bonne mère pour ensuite poursuivre avec l'expression de la mère parfaite.

Stéphanie explique que, selon la projection qu'en fait la société, une bonne mère est liée aux enfants. Même si elle travaille, elle est active et impliquée auprès d'eux. Elle s'occupe de tout. «C'est l'image la maman 'fait tout' et qui dit non à pas grand-chose. Tu peux arriver chez elle à n'importe quelle heure, c'est pas grave, ça dérange jamais, elle est toujours disponible.» Elle est aussi représentée par des enfants bien élevés. Responsable de leur développement, on évalue ses capacités selon le comportement de l'enfant. S'il a des difficultés, la responsabilité incombe à la mère. «Les bons coups c'est pas à cause de la mère on dirait, mais dès qu'y a quelque chose de pas correct, c'est la faute de la mère, la mère était absente, la mère était castrante...» C'est la socialisation qui est prescriptive. «Si les enfants sont sages, parlent pas forts, font pas rien, la mère a été bonne. Tu peux pas juger de la mère en regardant un enfant!» Elle le vit tout de même comme un jugement face à ses habiletés parentales. Malgré la personnalisation réflexive qu'en fait Stéphanie, il y a une

pression sociale à la bonne mère de réussir sa parentalité. C'est l'assignation. Elle se remettra alors en question. «J'le sens pas tout le temps, mais des fois ça m'arrive.»

Enfin, comme acteur réflexif Stéphanie tente de se détacher, même minimalement et avec effort, d'une assignation, pour la personnaliser. Selon elle, le terme de la bonne mère est tout de même plus subjectif. Dans son rôle d'éducatrice, selon ses valeurs avec ses propres enfants, elle essaie d'offrir ce qu'elle peut. «J'suis une bonne mère à ma manière avec mes propres enfants dans mon contexte. C'est plus de faire le maximum avec ce que t'es capable de faire, avec c'que t'as, c'que t'es.»

Mais selon Stéphanie, la mère parfaite est celle qui doit répondre à l'image véhiculée dans une intériorisation de tout ce qui est représentée par cette image.

«La mère parfaite c'est ce qui est plus véhiculé dans la société. Il y a des critères auxquels il faut répondre. J'peux être une bonne mère à ma manière mais j'pourrais quand même chercher à correspondre à la pression, ça c'est plus la mère parfaite. Faut toutes qu'elles fassent comme il faut tout le temps, partout.»

L'expression de la mère parfaite est une assignation d'identité. C'est l'assignation de conduites et de mots qui renvoie immédiatement à une typologie, ce que Dubet nomme être la «race de leurs auteurs» (Ibid., p. 223). C'est une expression qui correspond donc à des critères sociaux déterminés. Celui de la bonne ménagère; celui de l'apparence parfaite : «Il faut qu'elle soit toujours bien peignée, bien habillée»; celui de l'allaitement; celui de bien nourrir ses enfants.

La pression des normes a donc été ressentie face aux tâches ménagères. «Pis de pas correspondre à, tsé, tu regardes la télé, y'ont donc une maison clean partout, y ont pas une graine de poussière.» Malgré la tension face à l'intégration des normes, elle a choisi de prioriser ses enfants, comme acteur stratégique et réflexif. «J'voulais pas avoir l'air d'une femme qui s'occupe pas de la maison. Mais j'aime mieux jouer avec mes enfants, écouter ma fille lire un livre que passer une demi-heure à laver mon plancher!»

Elle nomme aussi l'influence de certaines modes de la mère parfaite. Il y a la mode de l'allaitement. «J'ai été marraine d'allaitement pis j'ai eu une maman qui pleurait : j'veux allaiter, mais j'ai mal aux seins, j'aime pas ça, j'ai peur d'allaiter! 'Ben, donnes-y une bouteille, cocotte, t'es rendue anxieuse parce que faut que t'allaites!' A vivait une pression sociale. C'est une mode...» Ayant été grandement affectée par les prescriptions de l'allaitement, Stéphanie dit avoir ressenti la pression normative. Elle est maintenant capable de prendre du recul et s'en distancer.

«Dans les images qu'on voit, une mère parfaite ça allaite. Quand mon gars était bébé, j'allaitais, y prenait pas de poids, j'avais donc peur que le monde dise que j'étais pas une bonne mère... je l'ressentais beaucoup la pression de la mère parfaite. Mais là, j'ai de l'expérience, je vois pu les choses de la même manière.»

En plus, Stéphanie ressent la contrainte de la mère parfaite au niveau de la nourriture, comme c'est le cas pour les trois autres mères. Elle décrit la mode des petits pots faits maison. Elle explique avoir été zélée face à la préparation d'aliments pour bébés. Malgré l'effort demandé, elle croit que c'était bon de le faire pour la santé de ses enfants.

«J'tais dans l'optique des mamans que, faut toutes qu'elles fassent comme il faut tout le temps partout. J'pense c't'un trip de mode qui passait à tv pis, j'étais accrochée à c'te trip là là. J'étais un p'tit peu marteau là. J'faisais tous les p'tits pots, fait que je me mettais de la surcharge. C'tait correct aussi, mais... ça faisait ben de la job!»

Elle associe alimentation et compétence parentale de la mère, c'est ce que Geneviève appelle le «caring», comme nous le verrons plus tard. Par nécessité, elle dit devoir relâcher sur la qualité de l'alimentation offerte à ses enfants. Elle utilise le mot «tricher», synonyme de tromper, falsifier. C'est la mère socialisée qui défit la norme, qui enfreint la règle. «Mais là on triche des fois. Ben oui, des fois quand y'a une lasagne congelée, yé capable de la mettre dans le fourneau, pis j'arrive pis elle est prête.»

L'épreuve sociale de la mère parfaite est d'autant plus consciente chez Stéphanie lorsqu'elle pense au mode de vie de sa mère. Le modèle parental traditionnel toujours

véhiculé ajoute une pression à la mère actuelle. Stéphanie peut apprécier la possibilité de choisir et la liberté d'agir qu'ont les femmes aujourd'hui de travailler. Mais lors de la deuxième rencontre, elle note que sa mère a été choyée d'être à la maison et d'avoir du temps. «J'sus chanceuse parce que j'aurais pu le faire mais j'ai fait d'autres choix là. Mais j'pense que y'a comme un stress que eux autres avaient peut-être pas au niveau de l'horaire.»

Par contre ce maintien de l'image de la mère parfaite avec l'ancien modèle parental représente un stress. C'est la pression de l'assignation. Et elle est en mesure de comparer les deux modèles, comme le fera Geneviève. Lors de son arrêt de travail, elle a pu se rendre compte de la différence. «J'tais à maison, pis mondou qu'c'tait donc simple! Tout était comme plus relaxe. Parce que moins de contraintes d'horaires.» Stéphanie doit alors concilier la pression des choix possibles. Il faut y voir le besoin de se produire elle-même et trouver du sens à son expérience de mère (Dubet, 2005).

Malgré la distance et sa subjectivation nettement exprimée à maintes reprises, elle vit un tiraillement. Car Stéphanie demeure un individu fortement social. «Tsé, de pas correspondre à... Tu regardes la télé, on veut toujours correspondre à l'image qu'on nous montre. Mais dans le fond c'est pas réaliste... Dites-moi les, j'veux les savoir les trucs!» C'est ce que Dubet dit de la tension de l'acteur face à la domination normative dans un effort constant pour devenir sujet. «Le malheur ne vient pas de ce que l'intégration nous lâche, mais de ce qu'elle nous lâche jamais» (Dubet, 2005 : 221).

Comme pour la conciliation travail-famille, le non-partage des responsabilités et le facteur temps, l'assignation de la mère parfaite ont fait vivre à Stéphanie un déchirement constant entre ses deux rôles. C'est ainsi qu'elle a vécu une tension duelle.

4.3.6 La tension de l'expérience duelle de mère et de travailleuse

À nouveau, nous voyons combien la réalité de la conciliation travail et famille s'est avérée une pression constante. Pression qui, comme pour les autres mères, a causé un tel conflit interne qu'elle a vécu un épuisement professionnel. La différence entre l'idéal et la réalité s'est finalement manifesté par la désillusion.

Comme Stéphanie accorde de l'importance à la famille, le désir d'avoir un troisième enfant, était présent. Tout comme l'expliquera Geneviève, ce projet s'est avéré impossible. Son analyse critique lui a fait réaliser que sa vie de mère au travail ne le permettait pas.

«Pis j'me suis rendue compte que c'est ben beau avoir des enfants mais c'est un choix à faire. Heu... est-ce que j'ai plein d'enfants pis j'reste à la maison pour les élever ou est-ce que j'ai moins d'enfants pis j'travaille?»

Elle aurait eu à sacrifier un temps de qualité. On comprend que c'est ce qu'elle espérait avec seulement deux enfants, ce qui n'a pas été le cas. «J'pensais, j'ai plus de temps de qualité avec eux autres, c'est ce que j'pensais avoir! Qu'en réalité c'est pas tout à fait ça!» C'est le choc de la différence qui amène l'acteur à se redéfinir et aussi à redéfinir ses objectifs.

Ainsi, lors de la deuxième entrevue, Stéphanie dit avoir constamment souhaité être plus présente auprès de ses enfants lorsqu'ils étaient d'âge préscolaire. Mais elle désirait également travailler. Puis elle a pensé qu'elle pourrait opter pour une année de congé lors de leur entrée à la première année. «J'm'étais dit j'vais travailler, j'vais prendre la première année qu'y sont à l'école, j'vais rester à la maison. C'est ça que j'voulais.» Mais elle ne l'a pas fait. Le tiraillement était présent. «J'aurais pu prendre un congé sans traitement. Je l'sais pas pourquoi j'l'ai pas fait. Mais j'aurais aimé le faire.» Elle envisageait donc des congés pour être plus présente et a finalement pu se rendre disponible pendant l'été. «Là où j'peux maintenir mon souhait, c'est que l'été, moi j'travaille pas.» Cette tension duelle entre famille

et travail a été vécue comme un déchirement. Car son travail était important également et elle désirait s'y accomplir. «Dans l'idéal, c'que j'voulais c'était d'être à la maison avec les enfants le plus possible, mais j'voulais pas non plus mettre de côté mon désir de travailler.» De plus, Stéphanie a vécu le tourment du choix entre un emploi rêvé et sa parentalité lorsque sa fille est née. La grossesse est arrivée à un moment inopportun.

«C'tait le timing quand c'était arrivé. J'tombais dans une nouvelle classe, pis j'voulais vraiment c'te classe là. Ouin, j't'enceinte, j'peux pas travailler avec des enfants en fauteuils roulants. Ben là, si je veux un bébé, faut que je mette de côté le travail, faut que j'accepte. Je veux un bébé mais je veux avoir ce travail là aussi!»

À nouveau, le désir se confrontait à la réalité l'amenant, comme acteur stratège, à faire face à ses déceptions, regarder ses aspirations et reconstruire un sens par des choix rationnalisés. Et lorsque l'individu ressent fortement la tension des assignations, il peut se développer un conflit interne. «En tout cas moi comme mère, j'ai vécu beaucoup de culpabilité.» C'est à nouveau la tension entre l'idéal et la réalité. Par exemple, la culpabilité ressentie face à sa disponibilité temporelle et qualitative pour ses deux enfants est devenu un facteur de stress récurrent pour Stéphanie. Son travail exigeant affecte sa disposition auprès de ses enfants. Elle le sait et le ressent.

«Si j'ai eu une mauvaise journée... j'sais ben que ça leur appartient pas ça. C'est vraiment relié au travail que je fais. J'trouve ça difficile.» «Si j'ai eu une mauvaise journée... j'sais ben que ça leur appartient pas ça. C'est vraiment relié au travail que je fais. J'trouve ça difficile, ben difficile.»

C'est la même situation nommée par les autres mères, à des degrés différents. Comme Stéphanie, elles ont exprimé avoir eu un peu de pouvoir comme acteur socialisé pour s'en saisir et pour définir des règles de jeu différentes. Kim, comme nous le verrons, a débattu et obtenu un horaire plus convenable pour ses filles et pour ainsi se sentir moins coupable. Le sentiment de culpabilité qui habitait incessamment Stéphanie a causé une grande fatigue après dix années d'un rythme effréné.

«Mais ça, j'trouvais ça vraiment difficile. Ben l'horaire, c'tait fou. Il y avait vraiment un épuisement professionnel et aussi un épuisement physique dus aux heures un peu impossibles que j'm'étais mis parce que je voulais passer du temps avec mes enfants. Non, ça faisait pas de sens, encore moins à ce moment-là.»

Lors de la deuxième entrevue, elle explique qu'avant son épuisement professionnel il n'y avait plus de sens au fait d'être une mère qui travaille. Elle n'arrivait pas à répondre à ses propres objectifs parentaux et n'était plus en mesure de répondre à la pression d'une programmation. Programmation sociale reliée au double rôle mais aussi à son propre assujettissement aux normes. Et la culpabilité lui enlevait du pouvoir comme sujet. Ainsi, lorsque les contraintes ont été trop fortes, que cette culpabilité est devenue oppressante et que ses stratégies ne fonctionnaient plus, Stéphanie a été forcée d'arrêter de travailler. «Pis ça, ça duré longtemps. Pis ben, l'année passée j'me suis tapée un burn-out.»

Puisque Stéphanie a vécu des conflits en tant qu'actrice sociale dans son expérience de parent et de travailleuse, elle dit que c'est un casse-tête où les morceaux ne s'emboîtent pas. «Ben, j'pensais pas du tout que c'était ça. Non. Pas du tout, pas du tout! J'pensais pas que c'était pour se marier les 2 ensembles beaucoup plus facilement (silence). Y'a vraiment encore des ajustements à faire.» Si Stéphanie sent qu'elle n'a pas réussi, elle ressent également ne pas être pas à la hauteur de ses propres ambitions (Dubet, 2009). Nous pouvons voir que la socialisation amène une réaction qui, elle, crée l'effort stratégique afin de répondre à ses besoins.

4.3.7 La nécessité d'agir

Stéphanie a donc développé ses stratégies face à l'incohérence vécue. L'image projetée et idéalisée, la difficile conciliation travail-famille, les «normes qui encadrent (...) les conduites», l'ont forcée à se redéfinir (Dubet, 2009 : 181). Mais en tant qu'actrice sociale réflexif, cette crise a été perçue par Stéphanie comme un moment où elle a pu reprendre son souffle et faire des remises en question importantes dans sa vie de mère et de travailleuse.

«Parce que le burn-out m'a forcé à prendre un temps d'arrêt. C'est quoi que je vis moi, qu'est-ce que je veux?» La perte de repères a servi à retrouver une logique individuelle à sa vie. «L'image de la bonne mère que j'avais a comme beaucoup changé... C'est pour ça que j'ai dit que l'image de la mère elle évolue, avec mon expérience, la mienne.»

C'est l'évolution de l'être humain socialisé qui doit s'adapter face aux défis de la vie. Ainsi, capable d'adaptation, Stéphanie a fait des apprentissages. C'est l'acteur stratégique et la nécessité d'agir. Car la culpabilité a été suffisamment grande pour qu'elle travaille fortement à s'en détacher. Elle tolère mieux l'imperfection. Ceci redonne du sens à sa vie, à ses choix.

«Depuis l'année passé, je le tolère. J'vis mieux avec ça. Pis moins de culpabilité aussi au travail. Par rapport aux choses qui traînent. Ça été ma solution à moi, pis à marche (rires). J'me sens moins coupable quand j'arrive en retard. Avant j'mettais sur moi toute la pression de partout, sans vraiment le dire à personne. Ça, ça donne du sens à ce que je fais. J'ai travaillé fort sur la culpabilité.»

Elle s'est imposé des limites autant comme travailleuse que comme mère. Elle affirme clairement l'importance de son rôle parental en priorisant ses enfants et sa famille. Elle ajoute que son choix réfléchi de ne pas répondre à l'influence de la performance a été bénéfique. Elle est ici une actrice stratégique face à l'employeur mais aussi réflexif face à elle-même.

«À cause de l'arrêt de travail que j'ai fait, a fallu moi que j'mette mes limites, apprendre à dire non. Même si c'était par rapport au travail, ça aussi été par rapport à moi et par rapport à mon rôle de mère. Ça changé toute ma perspective. Ça m'a permis de décrocher, j'ai lâché prise de la mère parfaite et de la travailleuse parfaite, de la petite fille parfaite.»

Malgré toutes les tensions vécues comme stratège dans le jeu social de la mère qui travaille, Stéphanie donne du sens à son double rôle par l'inter influence travail et parentalité. Comme éducatrice en milieu scolaire, elle utilise ses habiletés pour pallier aux besoins des jeunes qu'elle aide. «J'arrive à donner un sens par l'emploi que j'occupe. J'me sens un peu comme une mère au travail. N'empêche que comme éducatrice, en queq'part, j'ai un rôle

d'éducation, comme une mère a à la maison avec ses enfants. Je vois un sens à mon travail, par rapport à ce que je fais.» Les deux rôles se marient bien dans une complémentarité.

De ce fait, en tant que mère, parce qu'elle travaille depuis toujours en milieu scolaire et qu'actuellement, elle est en milieu secondaire, elle réalise qu'elle a fait un bon choix. Elle pourra apprendre face à l'adolescence. Elle parle ici des habitudes de vie saines, la toxicomanie, les relations sexuelles, les confrontations relationnelles. «Là concrètement, comme j'ai les 2 pieds dedans, j'peux pas leur éviter, j'vais leur montrer comment faire face à ces choses-là, faire un choix, les outiller.» C'est donc pour Stéphanie un processus rationnel heureux.

4.3.8 Distance et réapparition du »Je» de l'acteur

C'est justement parce que Stéphanie mesure la distance entre le monde dans lequel elle vit, celui où la liberté d'agir, le plaisir pour soi et l'accomplissement des besoins individuels est valorisé, et son expérience et ses désirs personnels, qu'elle vit une tension et doit agir comme sujet (Dubet, 2009). Elle a compris qu'elle devait répondre à ses besoins individuels comme acteur dans un enjeu stratégique d'accomplissement de soi. «Des fois moi aussi j'ai le droit de prendre une soirée de temps en temps. Ça été imposé de ma part, sinon ça se ferait pas.» Elle réalise qu'elle doit retrouver son identité individuelle. «Oui, qu'est-ce que je veux moi, pas comme mère, comme femme, comme Stéphanie? C'est quoi ma place?» Nous voyons ici l'acteur réflexif qui, avec la présence du Moi intégré, fait émerger le jeu qui mène au «Je» et la force d'être libre du sujet (Dubet, 2009 : 234).

«Avant j't'ais une vache à lait, après ça juste une mère même si j'travaillais, après ça j'suis devenue juste une travailleuse aussi, 2 ans avant le burn-out. Mais je suis aussi une femme. Mon rôle de femme commence à reprendre le dessus, les loisirs, les études, les relations amicales, les relations amoureuses, les sorties, tout c'qu'y'é pas mère et travail. J'peux dire que j'me suis oubliée en tant que Stéphanie.»

C'est donc dans la quête de son authenticité de «Je» que cette mère trouve et donne un sens à sa vie. Et on peut y voir l'acteur, qui, dans son expérience, est aux prises avec l'épreuve sociale par le triple processus de socialisation, de rationalisation et de subjectivation.

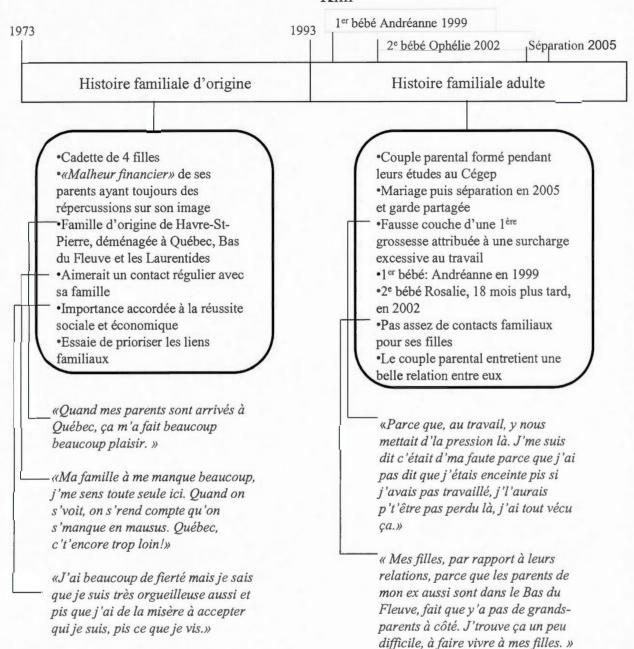
4.4 Parcours de vie parentale - Kim

Après Stéphanie, nous poursuivrons avec la deuxième mère, Kim. À nouveau, nous présenterons son parcours parental suivi de l'analyse descriptive. Celle-ci permettra de voir comment elle vit son expérience sociale de mère et de travailleuse. Car elle est animée d'un fort besoin de trouver des réponses et c'est ce qui traverse tout son témoignage.

Kim est donc le deuxième sujet rencontré. Les deux entrevues se sont déroulées à son domicile.

Kim est née en septembre 1973 et a 39 ans. Elle est la mère de deux filles Andréanne, 11 ans, née en décembre 1999 et Rosalie, 10 ans, née en juin 2001. Elle vit en monoparentalité et en garde partagée 1 semaine/1 semaine avec le père. Elle est infirmière technicienne en milieu hospitalier.

Parcours de vie parentale schématisée Kim



Histoire de travail Congés parentaux Services de garde Technique en sciences ·A trouvé difficile de ·Les 2 filles ont été à la infirmières en 1993 travailler durant sa l'ère même garderie en milieu •1er travail: 3 emplois grossesse sans retrait familial préventif occasionnels dans 3 ·Milieu connu, flexible, ·À sa 2e grossesse, a dû établissements différents stable et où Kim était en •1994: poste permanent à défendre ses droits confiance temps partiel sur appel •1er bébé : « petit congé » ·A recours aux services de dans différents de près de 6 mois garde scolaire depuis la départements •2e grossesse non planifiée maternelle •2006 : poste à l'urgence a forcé la fin de •Appréciation de l'horaire, de d'un hôpital l'allaitement et un retour l'aide aux devoirs et de la •Elle se sent limitée dans hâtif qualité du personnel ses possibilités •2e bébé : 2 semaines de professionnelles répit avant l'accouchement ·Fort désir de se et congé de près de 9 mois perfectionner ·Aurait voulu demeurer à la maison et allaiter plus •Exigeante d'elle-même au travail longtemps •Contraintes trop grandes pour choisir un congé plus «Hey! y fallait que j'fasse 3 «Il y a jamais eu de places pour avoir une paie en difficultés.» «Y m'ont localisée du 1993... Oui, j'me suis brûlée là côté de la gériatrie, j'ai « Ils ont la même façon travaillé grosse comme de penser que moi pour ça! J'me suis battue là «Si j'étais plus jeune, j'f'rais les enfants. J'arrive: OK, pour pas la perdre cellep't'être pas ça. Je sais pas c'est maman. Mais je là!» c'qui m'arrête là mais... Tsé un l'vois bien qu'elles sont D.E.C. ça m'arrête un p'tit peu bien là aussi! » «J'avais vraiment besoin parce que je sais qu'y en a qui de refaire mes ont pas nécessairement de semaines... Pour avoir Bacc. Pis y'ont des défis droit à un autre congé de pareils. » maternité, pour le 2º, il faut que tu r'tournes au «On dirait que là faut qu'y travail pour te faire assez s'passe queq'chose, j'ai le goût de semaines d'assurance de ça... Avant j'me contentais salaire.» plus de travailler, pis après c'tait plus les enfants... mais là «Aujourd'hui y'ont des j'suis plus dans une passe... meilleures conditions, moi c'est le travail qui j'ai pas connu ça.» m'intéresse...» «J'l'ai pas pris parce que «À l'hôpital, y vont la dernière année, c't'ait m'dire: 'C'est quoi ça? T'es pas beaucoup. T'as tes bonne, t'es correcte, t'es une prestations à 70% les 6 bonne assistante. Woh! T'as premiers mois, après ça, pas besoin d'en faire plus!' ça droppe! Fait que j'ai J'en fais trop.» commencé à travailler, »

Horaire quotidien actuel

Conciliation des responsabilités parentales

Conciliation travail-famille

•Levée à 06:00 heures avec une routine à respecter

- •Demande à ses 2 filles de se dépêcher, ce qui cause des tensions
- ·Les conduit à l'école
- •1 heure tous les soirs consacrée aux devoirs et leçons
- •Le dimanche matin, complète les devoirs remis le vendredi
- •Routine stressante et rapide en soirée
- •Amène ses filles au restaurant pour alléger ses tâches
- •À 20 h 30, coucher des filles
- •S'endort avec la cadette à 20:00, sinon à 21:30, fatiguée

«J'me lève plus tôt, parce que le matin c'est plus de préparation quand j'ai mes filles, faut que j'les réveille.»

.«J'sens que j'les rushe dans la vie de tous les jours.»

«Juste en 4e année, y'ont terriblement de devoirs! Y'en ont à tous les soirs.»

«R'garde, de ce temps-là on va souvent au restaurant, parce que j'y arrive pas, j'ai juste pas le temps.» →Implication et importance reconnue au père

 Partage des responsabilités face aux enfants

•Se rend trop disponible pour ses filles

•Les différences des modes de vie entre eux sont acceptables

- •La solution idéale : présence des 2 parents au quotidien

«Le papa est très impliqué -avec les filles, il est un super bon papa et on partage bien nos filles.»

« C'est une garde arrangée »

-«Si j'suis pris à 16:30 pis qu'y faut vraiment que j'reste à l'urgence, t'a pas de problème, y va y aller.»

«Ça fait 3 semaines que j'les ai. Je me rends compte que je suis essoufflée. Papa était parti au congrès du syndicat... C'est une garde partagée mais j'en prends beaucoup, j'en prends même trop.»

«J'sus tellement contente. Y'é complètement pas technologie, y vit à la campagne, y va jouer dehors dans le bois, il n'a pas d'ordinateur, y'a une vieille télé.»

«Y'a pas de papa. C'est pas pareil que si on était les 2. J'peux pas séparer l'énergie, séparer la job...» •Après la naissance de sa l^{ère} fille, choix de travailler à temps partiel

•La séparation a forcé la reprise d'un horaire à temps plein pour répondre à ses besoins financiers

•Surcharge avec 15 heures de temps supplémentaire obligatoire (t.s.o.)

•Obtention d'un poste en 2009 à 7 jours sur 14 (7/14) ou elle est disponible pendant la garde de ses filles

•Apprécie le surplus salarial des heures supplémentaires

•Travail épuisant physiquement

•Rapport au temps difficile

«Je vais faire ma part. Je d'prends mieux le fait de rester quand j'ai pas mes enfants... ça m'pèse moins de le faire mon temps supplémentaire.»

«Pis quand j'fais mon 2e -shift, c'est normal que j'sois payée un peu plus.»

«J'coures après mon temps, tout le temps. J'ai toujours l'impression de perdre du temps en queq'part, c'est jamais suffisant.»

Image de soi parentale

Défis parentaux

Sens de sa parentalité

•Perfectionnisme, insécurité financière et insatisfaction matérielle créent un stress

- •Tendance à compenser pour la séparation
- •Tendance à trop se dévouer pour ses filles
- •Découragée par l'ampleur et le temps aux tâches ménagères
- •Sentiment d'échec : a fait 2 burn-out

«J'ai toujours peur de manquer de quelque chose, ma mère aussi... j'y pense beaucoup, j'y pense tout le temps... trop! »

«Parce que je me sens responsable, c'est pour ça, si j'étais là tout le temps... la culpabilité d'être partie, j'suis tout le temps restée avec. Ma plus jeune... je l'sais qu'elle en souffre encore, elle fait encore dodo avec moi.»

«J'aimerais aller au cinéma, mais là non, je dois faire un t.s. fait que non. Peut-être que je l'gère pas bien, au lieu d'aller voir un bon film, au lieu de penser à moi, à place j'vais aller dire bonjour à mes filles.»

« J'me dis tu y arriveras jamais. J'essaie d'être ben pareil mais quand j'm'arrête des fois... Hey que j'aurais ça à faire, pis j'aurais ça à faire...» •La réalité d'être un parent

- _•Être toujours présente pour ses filles
- •Ne pas leur transmettre ses insécurités
- •Répondre à ses besoins à elle
- •Les éduquer face à la consommation
- ·L'hyper sexualisation

«Ce que je souhaitais enceinte et ce que je réalise aujourd'hui, c'est pas la même chose, c'est pas réaliste.»

«On a eu des enfants, pis on les met dans une société pareille, c't'inquiétant, j'espère que je vais restée longtemps là pour les protéger, leur montrer la vie.»

«J'vois ma p'tite, elle fait toute pour essayer de me plaire, j'la rassure, c'est pas grave ma cocotte!»

« Il me manque du temps pour moi. »

«Mondou, j'ai pas fini, j'vais en arracher avec. Elle, elle porte toujours des talons hauts, elle essaie de montrer son nombril. C'est pas l'image que j'veux.» -•Le choix d'être mère assumée mais à la condition d'un 2^e salaire

- Fait un lien dans ses
- •Choix de travailler la rend heureuse et influence positivement sa disposition à ses filles

«Ça prend 2 salaires, on n'a pas le choix.»

-«Je les implique dans la maison dans les tâches de mère. J'ai l'impression pareil de faire mon rôle de mère en même temps mais avec moi, comme ça elles apprennent.»

«Pis elles s'en ressentent mieux si moi j'ai été cherché autre chose. J'suis contente de les voir.»

Mots de la fin

Kim réalise qu'elle a encore des efforts à faire pour calmer ses incessantes remises en question dans son double rôle. Elle reconnaît que les entrevues ont fait resurgir cette dualité qu'elle vit avec anxiété. Elle exprime que le débat intérieur entre ce qui lui a été légué par sa famille et l'image projetée dans les rôles traditionnels de la femme et ce à quoi elle aspire dans sa vie professionnelle est lourd à porter et qu'il représente un tiraillement quotidien.

Enfin, elle apprécie le *«tour d'horizon»* qu'elle a pu faire de sa vie par les deux entrevues. Ça lui a permis de mieux saisir des aspects conflictuels mais aussi l'évolution positive et constructive face à ses deux rôles. Kim voit qu'ainsi, elle arrive à vivre tout de même une plus grande paix intérieure.

Présentation de l'analyse

Kim a parlé des déchirements qu'elle vit constamment entre son désir d'assumer son rôle de mère et celui de travailler. Elle souhaite être présente et disponible pour ses filles. Comme elle recherche la perfection et la réussite, tant dans son rôle parental que dans sa vie professionnelle, mais aussi au niveau du statut socio-économique, le défi est quotidien. L'influence familiale mais également sociale prend une place trop importante dans sa vie, ce qu'elle déplore, comme nous le verrons en analyse. Comme pour Stéphanie, l'image de la mère parfaite devient une programmation aliénante, surtout avec la transmission familiale. Selon la sociologie de l'expérience de Dubet, nous constaterons la force de l'intégration chez Kim. Il y a le temps qui est un facteur de stress important avec la conciliation travail-famille. De plus, nous verrons que Kim est une mère qui se questionne constamment sur ses choix et ses priorités, tension présente mais utile dans son processus de réflexivité.

4.5 Analyse du parcours de Kim

4.5.1 Le lien et la pression de la conciliation

Kim souhaite être auprès de ses filles et désire avoir le plus de moments liés à son rôle éducatif de parent. Elle nomme ces besoins plutôt dans la conciliation qu'elle a eu à faire en lien avec son travail. «Ça me demande plus la semaine où j'ai mes enfants. J'suis fatiguée et je m'endors vite.» Car, pour ses enfants, elle ne conçoit pas revenir à toute autre forme d'horaire. «Ça marcherait pu si on venait toute changer mes affaires! Ah non! Ça marcherait pu là!» Ses efforts d'acteur stratégique pour optimiser ses intérêts ont donc été profitables. Elle dit avoir «gagné» que son équipe de travail respecte son horaire de travail réduit lorsqu'elle a la garde de ses filles. «Y m'achaleront pas. 'Vous l'savez les filles, à soir j'peux pas rester, tsé le service de garde ferme à 6 heures'.» Elle dit devoir maintenir une bonne capacité organisationnelle pour gérer son horaire et concilier travail et famille. Et c'est ce à quoi elle s'attend de son employeur également.

Kim tient à être disponible. Elle aimerait que cet horaire facilite son temps avec ses filles. Mais ce n'est pas toujours le cas et elle en est triste.

«J'aimerais ça faire un jeu, prendre du temps plus avec elles pour jouer. Ça, ça me manque, mais j'ai trop de choses à faire. // Y'a le lavage, la vaisselle, le ramassage...

J'arrive pas, j'suis souvent dans le barda! La semaine, j'trouve ça rushant avec les 2 filles, même si j'travaille 3 jours, j'trouve ça rushant. Une chance que j'ai des journées de congé.»

Même lorsqu'elle se rend très disponible, Kim vit une ambivalence. «J'aurais le goût d'en faire plus. Moi on dirait qu'y faudrait plus. On dirait que j'leur en donne jamais assez!»

Mais, en contradiction avec ce sentiment de faute et son autocritique négative sur ses capacités parentales, et pour démontrer le tiraillement incessant qui l'habite dans son statut de mère qui travaille, Kim tente de s'encourager et se justifier. «Avec mon organisation, j'ai

l'impression de donner à mes enfants, j'me sens pas brimée là-dedans du tout, j'pense que j'en fais beaucoup pour mes enfants...! C'est comme ça! Malgré la séparation, j'me suis bien organisée, j'suis présente.» Il y a ici la programmation de la disponibilité de la mère traditionnelle et celui de la mère parfaite. C'est la pression de la normalisation ou le poids du système qui est disputé intérieurement. On voit donc le débat incessant entre la socialisation et la réflexivité qui construit «un monologue intérieur comme un dialogue entre ces deux logiques d'action» (Dubet, 2009 : 187).

C'est un débat intérieur d'autant plus réel que Kim le ressent, tout comme les autres mères par la culpabilité lié à sa disponibilité pour ses filles. Et, malgré tous ses efforts pour combiner travail et parentalité et toute l'importance qu'elle accorde à ses filles, Kim vit de l'anxiété. «C'est tout un contrat, c'est tout un travail, ça te fait vivre des choses...» C'est dans sa disponibilité que son rôle parental devient difficile. Elle est consciente de se dévouer pour ses filles. Elles sont sa priorité: «j'ai tout le temps voulu être là le plus possible.» Mais, alors que son travail affecte son temps, même si l'organisation est mieux définie, son rôle de mère l'affecte émotionnellement. C'est la mère qui travaille et qui se sent coupable de ne pas être disposée et disponible, comme l'a démontré Stéphanie. Être mère est plus exigeant, selon Kim.

«Mon rôle de mère est plus prenant! Oui oui! J'me fatigue jamais avec mon travail mais avec mes filles, c'est prenant... La job est beaucoup plus claire! J'suis essoufflée. C'est toujours: 'maman, maman'! //J'me suis rendue compte que les p'tites me parlaient, j'étais dans lune. 'Oui! QUOI!?!' J'étais impatiente. Ben là, ça s'pourrait tu que tu sois juste tannée de les voir un p'tit peu?»

Comme elle ressent de la fatigue quand elle a ses filles et de la culpabilité quand elle ne les a pas, Kim vit constamment de la culpabilité. C'est la conséquence des assignations. «Nous agissons en accomplissant des modèles que nous avons intériorisés, en faisant glisser le contrôle externe vers le contrôle interne, celui de notre culpabilité» (Ibid., p. 179). «Oui, le manque de temps me fait vivre de la culpabilité. Je pense que je vais m'battre avec ça toute ma vie!» Comme on l'a vu pour Stéphanie qui dénonce et réagit aux paradoxes des attentes face à la mère qui travaille et de la travailleuse qui est mère, Kim aborde la pression ressentie.

Dans la difficile conciliation du double rôle travail-famille, elle donne en exemple la pression de l'employeur face au rôle de mère, situation qu'elle a maintes fois vécue à son travail. C'est l'incohérence des normes instituées dans l'organisation du travail. «Quand tu dis il faut que t'ailles chercher les enfants pis que tu peux pas continuer, t'es pognée... Pis ta fille fait de la fièvre, pis t'as pas bien passé ta nuit, pis on te dit tu vas travailler pareil. Tes performances sont pu là, y comprennent pas là! Y'en a plein d'exemples comme ça, tsé!»

Lorsqu'elle aborde son travail, elle voit l'imposition d'un horaire inconciliable en faisant référence aux heures supplémentaires (temps supplémentaire obligatoire) exigées des infirmières en milieu hospitalier. «J'ai fait ça longtemps, mais plus qu'y nous obligeaient à faire du t.s.o. avec du 10/14, j'ai compris que j'serais pu capable avec mes filles.» Comme le travail à l'urgence d'un hôpital est exigeant et que les remplacements ne sont pas faits, Kim a senti que la tâche était trop lourde. «Il manque constamment de monde, les postes sont pas comblés... on nous demande souvent de rester un 8 heures de plus.» Il y a un an et demi elle était épuisée et près du burn-out. «J'm'en allais vers l'épuisement, je l'sentais, mon médecin aussi.»

Dans un effort stratégique, afin d'obtenir un horaire de travail adapté à sa situation et à ses besoins parentaux, Kim s'est battue pour obtenir un *«poste 7/14»*. Ceci a été fait en opposition avec les visées du syndicat qui veulent des postes à temps complet. On peut voir ici la conduite rationnelle de l'acteur qui définit ses objectifs et qui, en se donnant les moyens de les atteindre, «se déplace par rapport à une action intégrée et programmée» (Ibid., p. 186.) Elle a optimisé sa situation malgré les réticences de son organisation. C'est un jeu d'acteur stratégique où «l'enjeu finit toujours par être le pouvoir conçu comme la capacité d'agir sur les autres et de se protéger de leur pouvoir» (Ibid., p. 189).

«Quand j'étais à 7 jours semaine pis qu'y fallait que j'reste le soir en plus, j'me disais, elle est où ma vie là? (...) Quand j'regarde mon horaire de travail, j'trouve que c'est pas si pire que ça, pour mes filles. (...) C't'un gros gros soulagement pour moi. Ça m'convient, ça m'enlève un poids.»

Elle dit avoir trouvé une certaine cohérence avec cet ajustement et la flexibilité de son horaire. Ça rend son double rôle plus cohérent. «C'est bien dosé. Avec les enfants j'serais fatiguée, ça donnerait pas de sens. Là, j'ai l'impression que j'arrive, mais juste, avec cet horaire-là.» Malgré tout, elle reconnaît que sa situation demeure exigeante. «Parce que la semaine prochaine, avec le temps supplémentaire que j'ai à faire, je vais juste avoir le temps d'arroser mes plantes!»

4.5.2 Le temps qui manque tout le temps

Son rapport au temps est donc difficile. Elle n'en pas assez pour elle-même, pour ses enfants et il n'y en a pas assez pour tout faire. «J'cours après mon temps, tout le temps. J'ai toujours l'impression de perdre du temps en queq'part, c'est jamais suffisant.» Et le temps pour se dégager et se sentir libre de toutes les pressions est rare. Si elle se consacre à ses filles ou aux tâches ménagères, il ne lui en reste plus pour ses besoins. «C'est un autre travail, les enfants, les devoirs, la piscine, le terrain, y'en a pu pour moi.». C'est donc surtout son temps individuel qui souffre de son horaire. C'est un défi constant d'être consciente de se sacrifier selon Kim. «C'est ça la vie d'une maman, ça s'oublie.»

Le temps est aussi contraignant à cause de sa culpabilité qui elle, est liée à la pression de la socialisation. Ce temps qui manque devient alors une raison d'autocritique, où elle intègre le fait d'en être la seule responsable. À nouveau son propos sur sa gestion du temps : «Peut-être que je l'gère pas bien, au lieu d'aller voir un bon film, au lieu de penser à moi, j'vais aller dire bonjour à mes filles.» Selon Dubet il y a «effacement de la personnalité derrière son rôle social (qui) se renverse au profit d'une confrontation directe des individus tenus d'être à la fois efficaces» (Ibid., p. 237). C'est encore la culpabilité dans sa disponibilité à ses filles qui guide ses choix de s'accorder du temps individuel. «J'ai de la misère à prendre du temps pour moi sans me sentir mal là par rapport aux filles, sans me sentir en conflit.» Conflit qui est intimement relié à une subjectivation intransigeante, celle qui exige un contrôle de soi, «une obligation intérieure plus relayée par la morale commune» (Ibid., p. 237). Kim se retrouve donc face au dilemme de répondre à cette pression au nom de sa

dignité et de ses besoins mais aussi parce qu'elle ressent qu'elle use mal de sa liberté de sujet social (Ibid., p. 238). C'est la mère qui est confrontée à sa liberté d'agir comme individu. En plus, dans cette quête de liberté s'ajoute l'influence de la transmission familiale comme force de socialisation. Nous poursuivrons avec l'exemple de transmission dans la réussite et la consommation.

4.5.3 La transmission familiale et la société de consommation

À travers tout son témoignage, Kim manifeste donc un tiraillement face à son statut socio-économique et à sa réussite, associés à la consommation. C'est une situation qui la distingue des trois autres mères. Elle s'y confond dans un besoin de cohésion sociale et un besoin d'être soi. Kim ressent d'autant plus une pression du fait qu'il y a transmission par sa famille d'origine. Une faillite financière de ses parents a créé une insécurité et une perte de «standing social», ce qui les affecte tous encore. Ceci influence l'importance qu'elle accorde à l'argent. Elle craint constamment les difficultés financières et s'en inquiète.

Comme nous l'avons déjà souligné précédemment sur l'idéologie économique qui manipule les rêves et les aspirations et qui circonvient dans les choix, Kim est aux prises avec l'influence de la société de consommation par l'importance qu'elle accorde à l'apparence et aux possessions matérielles, telle sa maison et les beaux vêtements. Ce tiraillement entre son idéal et la réalité de sa situation cause un sentiment d'insatisfaction, un stress de l'acteur socialisé. «J'ai de la misère à me contenter de ce que j'ai, pourquoi j'ai pas une roulotte, un plus beau char, tsé.» Il est donc transmis dans un malaise d'image, celui de ne pas posséder assez bien et assez beau. «J'ai un p'tit peu honte de ma maison, j'aimerais ça avoir un p'tit peu plus... des fois j'me prive à cause de ça.» Ici, on peut voir qu'elle se sent dominée par l'appareil de contrôle de l'économie marchande (Dubet, 2009).

Consciente de s'identifier à ce qu'elle possède et à s'auto évaluer ainsi, l'acceptation de sa situation est donc difficile. Sa fierté devient de l'orgueil face à la réussite financière et

sociale et représente une trop grande ambition identitaire pour elle. «J'ai beaucoup de fierté mais je sais que je suis très orgueilleuse aussi et pis que j'ai de la misère à accepter qui je suis, pis ce que je vis.» Comme individu, Kim semble ici être totalement sociale. D'après Dubet, l'acteur devient le système et n'a pas d'autonomie : «L'acteur est le système» (Dubet, 2009 : 22). Elle devient justement le système parce qu'étant sociale elle cherche son identité en conformité avec sa société. En effet, le fait d'être une consommatrice de biens matériels lui donne un sentiment d'appartenance à la société capitaliste. La consommation devient alors une forme de cohésion sociale, c'est la logique de l'intégration de l'individu par le désir d'être avec l'Autre, malgré le sentiment d'être dominé par l'appareil capitaliste. Car l'argent relie les individus et les met en relation dit Dubet. «Il renforce la cohésion sociale (...) la force essentielle de l'argent tient à ce qu'il crée des liens entre les individus libres sans menacer leur liberté» (Ibid., p. 295).

Ainsi, si la consommation répond au besoin du «Moi intégré» d'être avec l'Autre, il rejoint également le besoin de satisfaire un bien-être individuel afin d'atteindre la réalisation de soi. Car la pensée capitaliste est associée au mieux-être, au «Je» cherchant à se «percevoir comme l'auteur de ses actions et de ses sentiments» (Ibid., p. 214). C'est le besoin d'être. Et alors qu'elle ne se sent pas à la hauteur de ses ambitions, le besoin d'être un sujet libre ressemble à un obstacle. Car Kim n'est pas un sujet capable de triompher face à une «conduite de résistance (...) par un désir de maîtriser la consommation» (Ibid., p. 238). Elle se sent ainsi prise avec cette domination, n'étant pas en mesure d'être suffisamment engagée dans ses activités et ses expériences sociales pour se vivre pleinement comme un sujet (Ibid., p. 235). «Je me pose tellement de questions, pourquoi je fait ça, comment ça se fait?» Néanmoins, nous verrons plus loin que cette tension éprouvée crée le besoin de se définir et de construire ce qu'elle désire être comme personne, malgré les influences. Et comme mère, elle souhaite ne pas transmettre des messages qui la confrontent elle-même comme individu.

Elle est donc consciente de transmettre, à ses filles, comme ses parents l'ont fait avec elle, la recherche de bien-être et d'image de réussite par les biens matériels. Le défi parental pour Kim réside donc dans ce qu'elle choisit de transmettre. C'est le défi entre le choix et la

domination. C'est le choix entre l'intégration ou la subjectivation. Ainsi, à l'image de la tension créée entre sa socialisation et sa réflexivité, elle vit un débat intérieur et elle sait qu'elle envoie un double message à ses filles. Alors qu'elle reconnaît être dépensière et matérialiste, elle tend à répondre rapidement à leurs demandes dans un désir de compenser pour certains manques, ce qui la dérange. «Elle va m'dire: 'Maman, non pas ça, ça coûte trop cher!' Là, j'me dis là, ça, c'est moi ça! Ça m'écoeure.» De plus, Kim considère qu'il lui est difficile, comme parent dans la société actuelle, de ne pas subir la pression d'accéder aux demandes des enfants, que ce soit les jeux technologiques, l'habillement, l'accès au «chat» sur l'internet. «C'est dur de dire non à tout. On voit tout ça dans les magazines, au service de garde, les groupes de pairs qu'elle choisit, l'apparence c'est important. Elle, elle voit ça, c'est difficile de lui dire: 'Fais-les pas.'» Elle vit donc le poids de l'intégration de ses parents, de la société de consommation et de ses filles qui, elles aussi, sont fortement influencées.

En tant qu'individu rationnel, dans une épreuve de l'acteur face à la consommation, Kim doit être joueur stratégique avec ses filles. Elle vit au quotidien la pression de la consommation des jeux technologiques et de communication par ses filles qui demandent d'en posséder en se comparant à leurs amies. «Oui j'la vis quotidiennement la pression de tout ça, d'acheter, d'avoir. Chu contre ça. J'les mets au courant c'est quoi la société aujourd'hui.» Tout comme elle le fait intérieurement, elle doit constamment expliquer, argumenter et justifier ses décisions par la communication et l'information. «Je les mets au courant de toutes ces choses-là. Moi je suis contre ça. Je les éduque là-dessus.» Elle leur donne des choix face à leur consommation. «'Vous avez pas d'Ipod Touch mais on fait telle telle chose. On fait des activités ou on fait pu rien et vous êtes seules pour 'chatter'? Qu'estce que vous voulez? Avoir toutes les bébelles? Faites des choix'.» Du même coup, comme acteur stratégique, elle s'efforce de leur montrer l'importance de l'économie et du choix d'achats judicieux et réfléchis, comme elle a elle-même tendance à combler rapidement par la consommation. «La plus jeune veut tout acheter. 'Garde tes sous, ça c'est pas utile. Oui, elle a peut, mais toi tu peux pas.'» Dans le système microsocial de la famille, réapparaît le sujet capable de choisir par un pouvoir d'agir.

De plus, en résonance à ce qu'elle nomme être la «société de consommation des relations», comme le dira plus tard Geneviève, elle n'aime pas transmettre à ses filles la recherche de l'amour par le don exagéré de soi, celui de faire trop et de trop s'en faire. Kim aime donner, et, en lien avec le besoin d'être aimée, veut que tout le monde soit bien autour d'elle, afin d'être toujours entourée. Ceci est un peu trop forcé. «On va s'arranger pour garder les ami-e-s, c'est tout faire pour avoir du monde autour. Une de mes meilleures amies me dit : 'T'en fais tellement trop'.» Car ses parents lui ont légué l'importance de s'entourer d'ami-e-s et de sa famille, de conserver les liens familiaux et de leur consacrer du temps. «J'aime recevoir, y'avait du monde ici en fin de semaine et j'étais bien!» Parce que la générosité, la disponibilité et l'accueil chaleureux face aux autres est primordial, malgré une situation financière précaire, Kim se débat avec le poids de cette socialisation. C'est une discussion interne constante. «Ça, ça m'écoeure de transmettre ça à mes enfants! J'veux pas parce que moi j'en arrache.» En conséquence, elle reconnaît que ce pattern est épuisant et lui crée de l'anxiété.

Puis, au-delà de l'importance des liens, il y a un fin dosage entre l'altruisme et le respect de soi. Elle se rend compte que ses filles ont parfois tendance à trop donner, comme elle. Elles les incitent donc à se respecter et à penser à elles. Elle tente de construire avec elles la valeur du respect de soi. «Assez que des fois je leur dis : 'Pensez à vous autres'. 'Oui, mais maman on veut t'aider'. 'Aller jouer, vous êtes des enfants, allez jouer un peu.'» Ainsi, en contrepoids et comme acteur social qui exerce sa capacité stratégique pour essayer d'être en harmonie dans ses choix, Kim dit qu'en tant qu'infirmière, elle a développé le don de soi. Elle n'a pas le goût que ses filles soient individualistes et égoïstes et leur souhaite l'ouverture et la disponibilité à l'autre. «Je la sens la pression de l'individualisme, j'veux leur montrer de pas être égoïste. Tsé, le monde, c'est chacun pour soi.» Elle essaie donc de transmettre la valeur de la serviabilité mais de façon raisonnable. «Je leur envoie le message d'être impliquée. Après l'école elles restent dans la classe pour aider leur professeur, elles sont serviables, elles sont vaillantes.»

4.5.4 L'influence de l'image actuelle de la mère parfaite

Tout comme la pression vécue face à l'image sociale liée à la consommation, Kim dit vivre également une pression des médias. Ils représentent un appareil d'influence face à la consommation, mais, selon Kim, ils le sont aussi face à l'image de la mère parfaite. C'est le deuxième appareil dominant qui devient un élément de la programmation sociale de l'acteur.

Elle nomme «la société» qui fait vivre la pression de cette image à la mère, société représentée par «les employeurs, les familles, les images publicisées, la tv, tout ce te tu voudras, l'image qu'on a de la mère parfaite, c'est ça qu'on exige de la femme.» Elle concède ainsi le pouvoir normalisateur de l'assignation, un mode de domination de l'appareil économique-médias.

«Ce qu'on voit partout, c'est une petite madame avec un petit tablier avec pleins d'enfants autour d'elle, qui élève ses enfants, qui travaille mais toujours de bonne humeur, égale à elle-même pour les enfants, qui est jamais fatiguée, qui réussit à tout supporter, qui a pas d'impatiences. Elle fait son p'tit jogging. Oui, oui, c'est ça la mère parfaite!»

Face à cette représentation de performance au travail, à la maison et avec les enfants, Kim devient cynique. Dans sa réalité quotidienne elle n'arrive pas à être cette mère parfaite. Ceci atteint son orgueil d'individu qui désire démontrer sa capacité d'autonomie, celle qui doit être capable de s'organiser et de s'en sortir seule, sans demander de l'aide, voire même la refuser. Comme l'explique Dubet, elle ressent ainsi fortement son incapacité d'agir et de maîtriser son expérience selon les conditions imposées par la société (Ibid., p. 209). On peut dire qu'il y a un effet miroir entre ce que Kim vit et ce qu'elle voit dans les médias, dont la télévision. En ce sens, on voit que les médias sont un miroir qui réfléchit les expériences sociales (Dubet, 2009).

Toutefois, comme individu évaluant son jeu dans son expérience d'acteur et cherchant une distance, elle est capable de critique. «C'est irréaliste, complètement! C'est impossible,

tu peux pas être parfaite longtemps.» Dans ce même questionnement d'acteur réflexif, Kim parle de l'individu fortement socialisé qui agit en fonction de la norme malgré sa propre expérience sociale où elle vit autre chose. C'est la force de la programmation. «Ça vient de la femme, faut qu'a prouve qu'est aussi capable que l'homme, qu'a prouve qu'elle va y arriver sur tous les plans là... La femme a toujours une p'tite coche de plus à prouver, en plus du rôle de mère.» Elle a elle-même un jugement face à ses pairs afin de se comparer et s'auto évaluer dans ses capacités parentales. Ainsi, tout comme les autres mères, elle est prise par une identité réductive, la mère parfaite, et s'y conforme parce que comme le dit Dubet, le «stigmate est une prédiction créatrice» (Ibid., p. 222).

Kim note que cette pression n'est vécue que par les mères. Elle rejoint ainsi le propos tenu par Stéphanie et par celui de Geneviève qui suivra. Elle exprime sa frustration en décrivant la situation du couple parental de sa sœur où chaque parent est occupé à sa carrière respective. Par contre, face à leur unique enfant, les critiques et les jugements sont dirigés à la mère. «On la juge. Pourquoi juste elle?» Elle poursuivra en critiquant l'assignation faite seulement à la mère. «T'entendras jamais dire 'le père parfait', pourtant y'a autant à faire là! Le père, lui, y'en a pas de pression.»

Elle décrit le processus de socialisation dans son historicité. «Ça revient de loin, ça remonte dans le temps, c'est la société qui a pas évolué vraiment.» Comme cette société demeure imprégnée de l'image de la mère parfaite, elle croit qu'il n'y a pas eu d'évolution. «Ça revient toujours à la mère, ça été à la femme d'élever les enfants et on est restés avec cette image-là.»

Malgré cette distance critique, Kim cherche à y répondre. Elle vit donc une ambivalence constante entre l'image qu'elle cherche à imiter et l'identité qu'elle désire adopter. «Il reste que j'essaie encore, j'me lève le matin pis j'pars avec c't'idée-là. C'est pas réaliste mais j'vais tout le temps essayer quand même.» Elle rejoint ici Stéphanie qui, comme elle, réalise que la norme intériorisée a l'habitude tenace. Elle aimerait ne pas avoir à vivre ce déchirement qui lui cause un stress, mais elle se sent enfermée dans cette image. Dans un

effort de rupture avec la force intégrative, Kim reconnaît que c'est une quête difficilement atteignable et épuisante. «C'est impossible, tu peux pas être parfaite longtemps, tu vas craquer... J'tiendrai pas le coup. Y'a quelque chose qui va lâcher!» Elle évoque ici ce que Dubet dit être les forces, les obstacles et les conditions de vie qui empêchent de maîtriser son expérience sociale (Ibid., p. 213). Se disant perfectionniste elle sait qu'elle s'en demande beaucoup. «Pourquoi moi, j'pas capable de reproduire ça! J'me fâche après moi-même des fois parce que j'm'en demande trop». D'autant plus qu'elle est consciente et inconfortable de l'influence de son comportement sur ses filles. «C'est ce que je voudrais être. Pis j'le vois à travers mes enfants. On voit ce qu'on est et qu'est-ce qu'on leur a donné.» Elle dit devoir faire des efforts constamment. «On s'améliore, y'a des fois ça va un peu mieux, y'a des journées où on arrive à être semi parfaites, tsé. J'lâche pas prise, mais par contre j'accepte pis j'me rends pas malade là-dessus.» C'est la difficile distance, qui devient nécessaire pour trouver du sens à sa vie. «T'as pas besoin d'être parfaite pour être heureuse... mais c'est dur!»

C'est l'épreuve même de l'acteur dans les trois logiques d'action, la capacité réflexive malgré le poids de l'intégration. Car, face à cette force intégrative en tant qu'individu critique désirant améliorer sa situation, elle cherche des réponses. «J'sais pas c'est quoi qu'yé bien! J'prendrais des conseils.» La tension que Kim vit est celle de l'acteur, qui, en plus d'être en concurrence avec l'Autre, est en concurrence avec elle-même. C'est le désir de rupture qui est exprimé. C'est la quête de capacité réflexive. Elle cherche à être sujet. Son débat intérieur est donc constant.

4.5.5 L'influence des modèles parentaux

Si le pouvoir d'agir qui donne un sentiment de liberté, Kim se sent assujettie par le modèle de mère. Car ce qui caractérise également cette mère est le stress qu'elle vit constamment dans son incapacité de répondre au modèle traditionnel. C'est ici le paradoxe

entre son désir de ne pas être la mère parfaite et celui de correspondre au modèle transmis par sa mère. Elle parle avec une grande lucidité à nouveau de la transmission et de l'influence des deux modèles parentaux.

Alors que les autres mères ont une certaine distance émotive, Kim nomme toute la pression qu'elle vit. «J'aimerais ça avoir les 2, être parfaite infirmière et être parfaite dans ma maison!» Comme ce modèle est sa référence, elle croyait pouvoir répéter la même chose mais elle n'y arrive pas. Kim est prise dans le marché de l'image, elle subit et crée ce stress. Elle nomme ainsi que le modèle traditionnel est rassurant alors que la différence entre sa vie et celle de sa mère est importante. «J'fais la comparaison avec ma mère qui était à la maison. J'voudrais pas faire ça, mais était bien elle.» Car, selon elle, sa mère est une «vraie femme de maison», qu'elle idéalise: celle qui prend le temps pour faire toutes ses tâches, qui coordonne, planifie, cuisine, décore, nettoie et reçoit. Elle est aussi celle qui sait «tenir maison, pour la famille, les enfants.» Alors qu'elle admet le fait que sa mère n'a jamais travaillé à l'extérieur, elle se dépréciera tout de même. Elle se sent confrontée à ses incompétences. «J'en fais pas assez, j'pourrais toujours en faire plus, tsé. J'suis Mme perfectionniste!» De plus, comme la valeur du travail bien fait lui a été transmise par sa mère, elle se sent stressée quand celle-ci la visite; elle se sent atteinte dans sa qualité de parent.

De plus, la différence entre le modèle traditionnel de la mère et le sien est représenté fortement, comme pour les autres mères, dans le lien entre la nourriture et les compétences parentales. «Le ménage est toute faite, une p'tite soupe toute faite, ça sent bon, tout est propre.» Si sa mère correspond à l'image traditionnelle, parallèlement, selon l'image qu'elle se fait de la mère parfaite actuelle, Kim dit : «Elle fait cuire son p'tit souper, pis elle arrive dans son temps, pis tout le monde autour est heureux.» On retrouve ici la même représentation parentale traditionnelle pour la mère qui travaille. Et à nouveau, ce déchirement est d'autant plus pénible parce qu'elle est consciente de ne pas offrir ce qu'elle souhaiterait au niveau de l'alimentation à ses filles. Elle n'est pas en paix avec son constat. «Je lui dis : 'Oui mais maman travaille elle, pas comme la mère de ton amie qui est à la

maison, elle, et qui planifie et prépare des repas santé tout le temps'... Je l'sais que j'pourrais en faire plus, là!»

La pression de la socialisation est très forte chez Kim et devient donc une programmation. Comme pour la consommation, la pression de l'image de la mère parfaite et le modèle parental, il y a un désajustement entre l'acte social et l'acte subjectif. L'intégration subjective n'est pas assurée parce ce que, dit Dubet, «le monde social ne répond plus à (son) programme intérieur» (Ibid., p. 181). Il est en conflit avec sa réalité. Ainsi, pour comprendre le poids de l'intégration chez Kim, on peut dire que porter atteinte à cet ordre des choses serait pour elle d'affliger son Moi qui s'appuie et se définit sur le Nous et qui devrait même en être la manifestation. N'étant pas capable d'être cette identité et arrivant difficilement à se subjectiver, ne se sentant pas capable de s'intégrer dans «cet ordre stable et prévisible (dans) des conditions de réalisation sereines», elle vit sous tension et elle est traversée par les logiques d'action (Ibid., p. 181). Et alors qu'elle n'est pas caractérisée seulement par son intégration, elle est aussi acteur réflexif.

4.5.6 Le travail de l'acteur : vers la subjectivation

Comme l'image de la mère traditionnelle représentée et intériorisée ne lui convient pas, Kim doit se définir. (Dubet, 2009). Elle aime son travail qui la stimule. Par contre, avec du recul et par sa réflexion, elle dit que de n'être qu'une travailleuse ne la comblerait pas totalement. Elle ne voudrait pas travailler plus. Elle dit avoir besoin de projets concrets et des buts à réaliser. C'est ce qui rend son quotidien cohérent. «Les projets sont importants au travail, pis si j'ai des projets à la maison là. J'ai besoin de ça.» Elle est très au fait de son désir de s'accomplir au travail et par le perfectionnement professionnel. «Parce que j'aimerais ça être formatrice en cardio. Pis là j'me dis je vais essayer de foncer pareil pis faire mon bout. J'suis dans une période de ma vie... c'est le travail qui m'intéresse.» Elle comprend alors ce que représente sa profession. «J'suis due pour aller travailler demain là, j'en ai besoin. J'ai besoin d'aller chercher quelque chose à l'extérieur.»

Kim sait qu'elle ne serait pas satisfaite d'être à la maison. Elle tente alors de s'extraire de la force de l'intégration et de la domination des appareils.

«Être toujours ici j'serais pas heureuse. Toujours dans la maison. Il faut que je fasse quelque chose pour être fière. La vaisselle, c'est plate, ça me donne pas de fierté ben, ben. Juste le quotidien, ça fait pas de sens, le ménage, y'a pas de but, y'a pas de fierté, j'trouverais ça dur.»

On voit l'importance d'être fière de ce qu'elle est. Mais, elle exprime ne voir aucune valorisation dans le rôle traditionnel de la mère. «La mère est pas valorisée d'être à la maison et de faire des tâches ménagères et d'être juste (cynique) avec ses enfants.» Cette image se heurte donc à celle de la mère qui travaille, qui est l'identité actuelle désirée par Kim. «J'ai besoin de mon travail pour apprécier d'être mère, pis le contraire.» Même si elle n'arrive pas encore à se dégager entièrement et librement, elle est tout de même en recherche d'une réponse convenable afin de bien vivre cette construction d'elle-même. C'est le processus de conception de soi en tant que sujet, afin de définir le sens autonome de son action (Dubet, 2009 : 192).

Ainsi, comme elle se sent parfois plus compétente au travail, elle dit utiliser stratégiquement ce rôle dans sa relation avec ses filles. Comme individu social vivant avec des normes dictant les conduites, elle dit être très consciente de la transmission à ses filles. Elle se dit très *«allumée»* sur cet aspect de son rôle parental. Ceci la rassure comme mère et donne un sens à sa parentalité par le modèle féminin de travailleuse qu'elle leur transmet. Stratégiquement, Kim utilise des situations quotidiennes et réelles à son travail pour parfaire l'éducation de ses filles.

«J'mets toute ça ensemble, mon travail, d'être une maman, c'est ça qui est cohérent. Mon rôle de mère quand ça déborde le soir, des fois j'leur conte des exemples de ma journée. J'ai toujours une p'tite histoire, une leçon de vie. Elles aiment ça : Maman, raconte moi ce qui est arrivé!»

Elle nomme la fierté qu'elle ressent elle-même et celle qu'ont ses filles face à sa profession. «J'pense que mes filles sont fières que je sois infirmière. On peut transmettre des choses quand on travaille. J'pense que j'ai beaucoup à leur montrer avec ma profession. Pis ça les impressionne, tsé. On trippe ensemble.» Nous voyons que Kim est ici dans la logique d'action stratégique, nécessaire à son équilibre, pour se subjectiver. C'est sa façon d'avoir un pouvoir face à la lourdeur des rôles et des identités assignées. C'est le jeu du Je, ressort essentiel à la réflexivité «entre le Moi pour moi et le Moi pour les autres» (Ibid., p.187).

Comme elle s'inquiète et se préoccupe de son expérience de mère, pleine de contradictions et de paradoxes qui sont aussi ceux de sa société, elle est en recherche constante de réponses. Elle dit en être stressée. Comparativement à Stéphanie qui est très active dans la recherche efficiente de solutions, nous voyons une mère qui malgré des éclairs de réflexivité, demeure très tiraillée. «Des boutes, j't'un peu perdue...» Mais elle arrive parfois à prendre une distance critique face à ce qu'elle nomme être le jugement social, ou selon Dubet, les assignations. Ceci implique que l'individu doive changer de point de vue sur lui-même mais aussi sur les autres (Dubet, 2009). Elle fait ainsi beaucoup d'auto critique. «Je me pose tellement de questions, pourquoi je fais ça, comment ça se fait?» Pour contrer les angoisses et la culpabilité ressenties, elle se parle, réfléchit, se compare avec d'autres mamans qui travaillent et se rassure. Kim fait donc beaucoup de remises en question. Elle devient l'acteur réflexif qui travaille à s'arracher de ce qui ne fait pas de sens pour se produire elle-même, pour être. Son analyse constante l'aide à mieux vivre tous ses tiraillements comme mère.

Il y a clairement chez cette mère l'épreuve sociale des trois logiques d'action. Même si, comme nous l'avons vu, Kim vit fortement la force de la socialisation, elle arrive parfois et tout de même à s'en détacher, par ses propres moyens adaptés, et ce, afin de faire sens de sa parentalité. C'est le besoin pour l'acteur d'être l'auteur de sa propre vie et sa propre référence, afin de vivre une authenticité (Dubet, 2009).

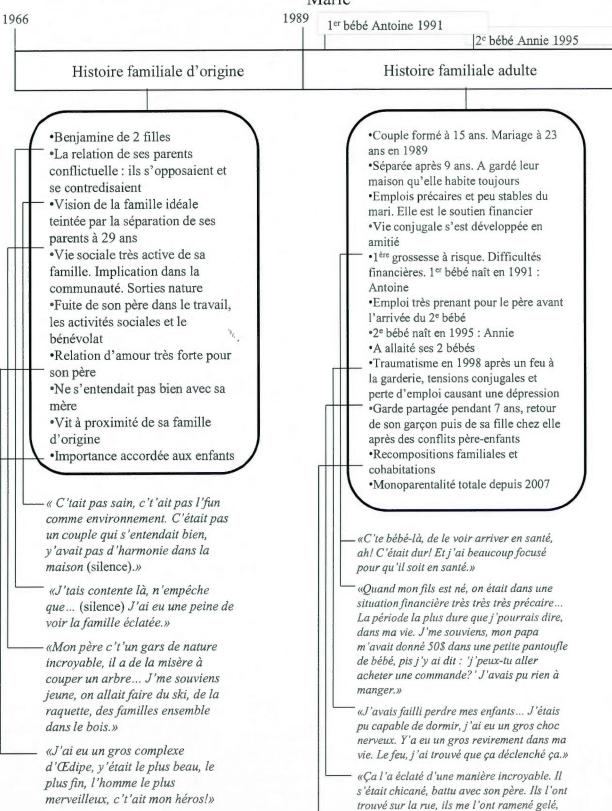
4.6 Parcours de vie parentale - Marie

Maintenant, nous ferons la rencontre de Marie, une mère de deux adolescents. Le parcours de vie schématisée et l'analyse seront présentés. Elle a une expérience parentale plus longue qui lui sert maintenant. Mais elle vit tout de même des difficultés dans son double rôle.

Elle est la troisième mère que nous avons également rencontrée à deux reprises à son domicile.

Marie est née en octobre 1966. Elle a 45 ans. Elle est la mère de deux enfants, un garçon de 19 ans, Antoine, né en décembre 1991 et une fille de 16 ans, Annie, née en septembre 1995. Elle est monoparentale. Elle est éducatrice en service de garde, en CPE.

Parcours de vie parentale schématisée Marie



«Ma vie sans enfants, c'était

impossible.»

comme ça ... »

beaucoup trippé famille.»

«On avait un bel atmosphère familial. J'ai

prendre à mes frais! C'est

assez.»

Histoire de travail	Congés parentaux	Services de garde
•Technique en services de garde en 1988 •1er emploi en service de garde de 1988 à 1998, 40 heures par semaine •Arrêt de travail de 2 ans pour dépression majeure •2000 : professeure de peinture et aide ménagère auprès des Anciens Combattants •Blessure au travail en 2009. Insécurité financière, pas de CSST —•Retour a un emploi en CPE —•Aucunes vacances depuis plusieurs années «Financièrement ça m'a permis de m'en sortir. J'ai gardé ma maison.» «Toutes mes grands-mamans et mes grands-papas que j'allais visiter. J'ai adoré ça! Ah, c'était merveilleux avec eux!» «Ah ça, la confiance qu'elles m'ont donnée! Ça m'a touché!»	•Retrait préventif de la garderie dès le début de la 1ère grossesse •Arrêt des prestations car grossesse se prolonge •1991 : 1er bébé : congé d'une année •1995 : 2e bébé : retrait préventif et congé d'une année «Y'ont arrêté les —paiements en retrait préventif, j'ai retardé, pis y'avait pu de salaire.» «Pis j'en ai profité pour avancer les choses à la maison, faire ce que j'avais pas l'temps jamais de faire.»	• 1er enfant à la garderie en milieu familial de sa mère puis mixité entre CPE et sa mère • Difficile séparation pour la mère et le fils • 2e enfant chez sa grandmère • Utilisation rassurante d'un CPE après le feu à la garderie de sa mère • Coûts élevés du service • N'a pas utilisé les services de garde à l'école, mais ceux de sa mère «C'est sûr que c'est difficile. On le sait que les enfants s'adaptent, mais c'est sûr que ça arrache une partie du cœur de mère!» «C'était important, j'étais avantagée d'amener mes enfants où je travaillais. C'est sûr que lorsqu'on a les enfants des éducatrices, on a toujours une p'tite attention particulière, c'est un peu normal, c'est humain, ça.» «Ça me coûtait 400\$ par mois! beaucoup de
«Ça fait même plus de dix ans que j'ai pas pris de congé, une semaine de vacances. J'aimais mieux les recevoir en argent. Pis		sous! On le récupérait en impôt à c'te moment- là mais le coût initial c'était gros. J'ai pas connu ça le 5\$ - 7\$ par jour!»

Horaire quotidien -•Se lève à 07:30 pour inciter sa fille à déjeuner et se faire un lunch -•Tâches ménagères avant de partir travailler

- Planification des tâches et du repas du soir et instructions laissées aux enfants
- •Retour vers 18:00 et efforts pour avoir un souper en famille
- •Devoirs de sa fille et tâches ménagères en soirée
- •Peut prendre du temps pour elle à la fin de la journée
- •Le temps a été longtemps un facteur de stress

«Elle a 14 ans, elle
pourrait se lever toute
seule, mais elle est toute
petite pis elle a pas
beaucoup d'appétit. Elle
aime pas manger, elle
n'est pas anorexique, c'est
une mangeuse sociale
comme maman.»

«Je reprends un peu le dessus le matin sur ma maison.»

«Donner des sprints, comme hier, j'ai donné un gros sprint, j'étais épuisée... Je vais donner des sprints un soir, après ça j'en ai moins à faire.»

«J'ai appris à lâcher prise sur des tâches qui peuvent attendre, que c'est pas la fin du monde et j'vais préférer aller me gâter un p'tit peu, un 2 heures.»

Conciliation des responsabilités parentales

•Seule avec toutes les responsabilités parentales et ménagères pendant 9 ans •Garde partagée de 2000 à 2007 favorise un partage •Père peu impliqué depuis l'arrêt de la garde partagée malgré les problèmes comportementaux des 2 enfants •Comparaison avec un

nouveau conjoint en recomposition familiale •Accorde une grande importance à la propreté et l'ordre dans sa maison

«Y participait pas aux tâches. J'me souviens d'avoir été enceinte de ma fille, de passer le tracteur avec mon fils sur mes genoux, j'trouvais pas ça tellement drôle de pas avoir de papa pour m'aider. Ça ça été une période assez difficile. Un mari très absent (silence).»

«Le papa est pas beaucoup impliqué. Y'est un peu absent.»

«C'était un homme qui m'aidait beaucoup. Ça a fait une grosse différence.»

«Parce que j't'une femme qui est très à l'ordre, faut que ça soit propre! On dirait qu'y font jamais comme on veut.»

Conciliation travail-famille

- •Seul revenu stable pendant les 7 premières années
- •Garde partagée avec emplois précaires
- •Conciliation difficile pendant 15 ans
- •Rythme effréné et exigeant
- •Sa mère a été un facteur de protection
- •Disposition pour ses enfants entre 1988 et 1998 affectée par son travail
- •Lourdeurs liées à -l'entretien de la maison et du terrain
- •Effort discipliné et concentré pour compléter toutes ses tâches

«Avant, certaines journées j'faisais des fois 12 heures par jour. Des fois 6 jours, mais c't'ait pas cohérent, ça avait pas d'allure. J'le faisais pour l'argent.»

«Aujourd'hui, c'est une belle révélation. Quand j'avais des jeunes enfants, mon énergie... J'en avais pas. T'entends les enfants pleurer toute la journée, pis le soir c'est les tiens. Avant c'était trop. Maintenant c'est tellement différent!»

- «Ben tsé, au printemps, c't'un gros rush, le terrain, les fleurs, c'est rushant!» Image de soi parentale

-•Accorde importance à

Défis parentaux

Sens de sa parentalité

prendre du temps pour elle
•Son intransigeance
-face aux tâches
ménagères a évolué
•Exigeante pour ellemême mais fière et

déterminée à réussir sa

vie
•Était, se voit encore
en «wonderwoman»
qui se débrouille seule,
comme un homme
(mécanique, entretien
rénovations)

«C'est une tradition.
J'm'en vais lire dans mon
bain. Pendant que j'étais
dans mon bain, la porte
était barrée. Pis ça ça
s'appelait: 'Le mari, le
papa, occupe-toi des
enfants! C'est mon temps à
moi!' Après, ça toujours
été une petite consolation,
c't'ait mon moment à
moi!»

«C'est dur de vivre pour moi avec quelqu'un parce que je suis très à l'ordre, faut que ça soit propre». •Ne voulait pas
reproduire le modèle de
la famille éclatée.
Culpabilité ressentie
•Modèle actuel de la
mère plus demandant
avec le double rôle
•Déplore l'évolution du
support dans le couple
parental

•Amener ses adolescents à devenir des adultes responsables •Maintenir l'influence des valeurs du lien avec la nature

•La négociation est un effort

«C'était plus traditionnel, y restaient ensemble même -si le couple allait pas bien. Les couples avant s'entraidaient plus. Moi j'trouve que j'suis très seule. C'est sûr, c'est un choix de vie. »

«Mon fils est pas assez autonome pour son âge. Il faut tirer pas mal, avec les 2.»

«Y se cherchent beaucoup. Y'ont pas de buts. »

«J'trouve ça difficile pour moi à gérer, à tolérer. J't'une fille à aller faire des cabanes dans le bois. De voir mon fils passer des heures devant l'ordinateur quand il fait beau dehors! Souvent j'ai une frustration par rapport à ça.»

«La négociation, c'est quelque chose. Répéter répéter répéter. J'pensais pas que c'tait comme ça. Ça c'est difficile. J't'un p'tit peu dépassée là.» •Ses efforts d'être le seul revenu et de sa monoparentalité reliés au fait de garder sa famille sous un même toit

•Expérience de vie et sagesse lui apportent un plaisir depuis l'obtention de son dernier emploi

•Son passe-temps offre un répit et compense ses efforts

Importance des liens
 d'amitié comme support

« C'est rassurant une maison. Ça c'était important pour moi. J'travaillais pour garder ma maison. Ça c'est à moi. »

«Parce que faire une toile, ça prend 60 heures... moi j'suis convaincue que le temps, on le trouve si on veut le trouver. J'capable de mettre mes priorités.»

«Mes amies, m'entourer de gens positifs. C'est important -ça, d'être bien entourée. Tu passes mieux à travers.»

Mots de la fin

Marie nous a exprimé son appréciation face aux entrevues. «On regarde l'ensemble, notre vie, notre parcours, on se sent bien.» Elle nous a dit qu'elle n'avait jamais fait un retour aussi important sur son histoire personnelle. C'est la possibilité de se raconter. «C'est rare qu'on va s'asseoir et expliquer tout ça à quelqu'un, qu'on a la chance d'en parler comme ça. C'est parler de soi, en général mais dans nos rôles les plus importants.»

Elle considère que son rôle de mère a toujours pris beaucoup d'importance, la démarche lui a permis de prendre du recul, de réfléchir et de mieux comprendre. «J'ai trouvé que j'ai parlé beaucoup. J'avais beaucoup de choses à dire. Mais j'me comprends mieux.»

Enfin, Marie a vécu les deux entretiens comme une aide thérapeutique en faisant ainsi un bilan de sa vie. «C'est comme un peu écrire le livre de ta vie. Là, tu l'expliques à quelqu'un. Malheureusement dans notre société c'est rare les gens qui nous écoutent. On a besoin de parler.» C'est un échange qui a eu l'effet de la rassurer sur ses choix. «C'est valorisant de voir tout ce que j'ai fait. Je suis fière du chemin parcouru.»

Présentation de l'analyse

Marie, comme nous l'avons vu, arrive à une certaine quiétude, c'est la sagesse de l'expérience parentale dans son rôle de mère. Par contre, l'importance qu'elle accorde à la famille unie est un défi qui la caractérise. Il est exacerbé par une monoparentalité qui dure encore avec deux adolescents peu autonomes. Le fait d'être perfectionniste, l'aliénation par le temps dans sa qualité de mère et la culpabilité fortement ressentie sont traversés par l'intégration des modèles, familial et parental. Mais l'ultime épreuve a été une dépression de deux ans. Marie a tout de même eu la chance d'avoir une grand-maman très présente pour elle et ses enfants. De plus, elle bénéficie d'une capacité de distance dans une constante quête sereine de sa vie.

4.7 Analyse du parcours de Marie

4.7.1 Modèle de la famille unie

La vie familiale, conjugale et professionnelle de Marie se révèle mouvante mais toujours dans une recherche de stabilité. L'importance de la famille, legs de ses parents revêt une grande importance pour elle. Il faut reprendre ici que malgré cette transmission, la séparation de ses parents a renforcé sa vision de la famille idéale. Elle souhaite toujours offrir un milieu stable à ses enfants.

Ainsi, pour Marie, la famille est le reflet d'une harmonie qu'elle recherche. «Pour moi, la famille c'est important, c'est transmis par mes parents beaucoup beaucoup.» Les enfants y prennent une place de choix. «Pour moi, une famille c'était d'avoir des enfants, avec une belle vie familiale. À 16 ans je rêvais d'avoir des enfants.» En co-parentalité avec une ex belle-sœur, elle réitère l'importance qu'elle accorde à la famille: «J'trouvais qu'on faisait des belles choses avec les enfants, j'aime ça tripper famille moi! J'ai toujours voulu une grosse famille, j'ai toujours aimé les tables remplies, l'atmosphère familial, là.» De plus, la maison symbolise le refuge familial et évoque l'équilibre et la constance. Son désir d'offrir une maison a donc été une priorité dans ses choix. «J'leur dit, moi, j'ai fait un autre choix, on fait pas de voyages, mais j'ai une maison. Moi j'préfère quelque chose de quotidien et de tangible.» Ses emplois ont été associés au maintien de cet «environnement maison» pour ses enfants. Ceci donnait et donne encore du sens à ses efforts au travail. C'est l'individu qui est social mais aussi cognitif, qui se reconnaît dans l'image rendue de la maison. C'est l'individu stratégique qui maintiendra une trajectoire pour faire sienne l'accomplissement de cet objectif.

De plus, la séparation a consolidé et renforcé en elle la nécessité de répondre à ce besoin. «Je suis une famille éclatée, c'est instable pour eux autres. J'veux leur offrir quelque chose de stable, c'est pour ça que j'y tiens tant pis que je veux qu'elle soit accueillante.»

Pour elle, une famille unie vivant sous un même toit correspond à la représentation d'une vie heureuse. À la transmission du modèle par ses parents, s'ajoute également l'image véhiculée de la famille qui est intériorisée par l'acteur. Car, tout comme l'a exprimé Kim, Marie reconnaît que le modèle intégré et persistant de la famille demeure encore la famille traditionnelle. Il est d'autant plus un défi pour Marie à cause de la séparation de ses parents et parce qu'elle souhaitait ne pas transmettre cet héritage à ses propres enfants. C'est un regret encore présent et elle le considère comme une erreur l'ayant affecté dans ses capacités parentales. «Pis j'pense que c'est aussi ce qui a fait que j'ai fait une dépression quand qu'y fallait que je fasse éclater ma propre famille, pour moi la famille, c'est... hum... oui!» Nous pouvons voir le défi de l'intégration de modèle familial créant une tension chez Marie dans ses choix de vie. De plus, en recherchant un conjoint impliqué à la vie de famille, différent du modèle de son père, elle fait un choix conscient. «J'voulais pas répéter le pattern de papa absent... Mon père était pas mal absent.» Cette représentation familiale agit toujours comme une pression de réussir sa vie familiale pour ses enfants. «Mes parents étaient séparés. J'espérais ne pas me séparer. J'espérais beaucoup qu'ils aient un environnement familial stable et joyeux, encore.»

La force de l'expérience parentale de Marie est à la fois collective et sociale dans la représentation de la famille. C'est-à-dire qu'elle est empreinte d'un processus de socialisation fortement intégré. Mais au-delà du «je fais ça parce que c'est comme ça qu'on fait» de l'acteur fortement socialisé, Marie poursuit son but précis qui devient individuel, la stabilité familiale (Dubet, 2009 : 177). Elle est donc l'acteur programmé qui agit par nécessité pratique mais elle devient aussi l'acteur rationnel qui agit pour arriver à répondre à son besoin de liberté subjective. Et elle a tenté d'atteindre cet objectif en s'impliquant dans plusieurs nouvelles relations, en contradiction avec son désir de constance. Mais c'est une conduite qui lui semble être un moyen rationnel qui justifie ses différentes actions de recompositions familiales par une «éthique de conviction» (Ibid., p.177). C'est donc plutôt le fait de dire : je fais ceci parce que «ça me plaît» et aussi parce que c'est ce qu'elle souhaite àrdemment (Ibid., p.177). C'est l'imbrication des trois logiques d'action.

Néanmoins, Marie est seule et monoparentale depuis janvier 2007. «Ça fait 3 ans de ça et on vit une grande paix dans ma maison. Oui, oui, une grande paix! Je suis très craintive, j'ai appris à vivre mon bonheur seule. J'ai mes enfants, ma maison.» Nous pouvons voir qu'en tant qu'acteur réflexif, après plusieurs années d'essais infructueux, elle a choisi consciemment d'être seule. C'est ici une subjectivation réelle dans «une mise à distance (...) et la construction d'un style et d'une vie qui n'appartiennent qu'à soi» (Ibid., p.239).

4.7.2 Tensions des modèles parentaux

Dans ce désir de se construire un modèle adapté à ses aspirations et ses besoins, Marie a aussi vécu un défi entre sa socialisation et la distance critique qu'elle a face au modèle de la mère, quoiqu'elle ait tout de même réussi à s'en détacher face à la consommation. Mais l'image de la mère qu'elle désire être devient une tension afin d'être à la hauteur des assignations de la mère monoparentale, dont la réponse affective par la nourriture et celle d'être autonome en tant que femme.

Ainsi, sa mère représente un modèle féminin qu'elle rejette même si, selon ses amies, ce modèle traditionnel semble être intériorisé de façon collective. Elle décrit donc sa mère comme une personne peu autonome et peu active. «C'est le modèle que je voulais pas reproduire, elle est très dépendante.» Alors que sa mère avait sa propre entreprise de garderie à domicile, elle conçoit que son emploi du temps était lié étroitement à celui de la «mère au foyer», rôle plus aisé, selon elle. «Les choses se faisaient. Elle faisait le ménage, elle faisait le manger, faisait tout et nous on arrivait pis on était bien. Moi j'ai trouvé ça dur de gagner des sous pis de pas être là.» Tout comme l'a fait Stéphanie, Marie subit la force intégrative du modèle traditionnel. Elle considère que sa mère pouvait mieux concilier famille et travail. Même si ceci lui causait moins de stress, selon Marie, cette manière de vivre lui, à elle, apparaît moins intéressante. «Ses choix de style de vie l'aidaient. Elle, elle travaillait dans sa maison. Pis a faisait pas grands choses d'autres.» Conséquemment, pour Marie, la différence d'avec les femmes d'il y a une ou deux générations, c'est le double emploi et le double rôle.

Comme individu critique et réflexif, elle donnait du sens à la nécessité d'un tel horaire trop exigeant en se disant qu'elle devait subvenir aux besoins de sa famille comme mère monoparentale. Son choix d'être séparée devenait une motivation, une stratégie. «J'suis séparée, faut que je subvienne aux besoins de mes enfants. Fallait que j'gagne des sous.» Mais sa monoparentalité lui a fait vivre une plus grande pression sociale de «faire comme il faut.» Comme nous l'avons vu précédemment, dans l'épreuve du travail et de la monoparentalité, cette subjectivation a été une exigence chez Marie. En voulant être libre de choisir, Marie a ressenti la tension de son autonomie amoureuse par la nécessité «d'assumer sa liberté de façon vertueuse» (Ibid., p. 237). En effet, l'assignation de cette liberté pèse lourd parce qu'elle ressent ne pas avoir été «à la hauteur de ses ambitions» (Ibid., p. 235). Obligée donc d'être libre et de réussir, elle se considère comme la cause de son propre malheur, ayant décidé de divorcer. «C'est moi qui l'ai choisi de pas rester dans un couple qui me convenait pas.» À nouveau elle parle de la culpabilité qu'elle vit face au choix qu'elle a fait. Elle a donc cherché à compenser, à être plus présente.

«Et j'aurais voulu combler ça. J'aurais voulu être les 2. Le père et la mère. J't'ais une femme qui avait rien à mon épreuve. J'me suis rendue compte que j'peux pas être une mère et un père. Déjà que j'voulais être une mère parfaite! C'est trop lourd ça, c'est trop essoufflant, faut lâcher prise.»

Dans cette transmission de modèle familial, il faut aussi ajouter que Marie, malgré sa culpabilité, a tout de même réussi à se distancer du modèle disciplinaire de ses parents. Elle a développé la discipline et l'autorité dans son rôle parental par elle-même. Elle l'a fait en réaction et en contradiction aux attitudes de ses parents. «Ma mère disait toujours non, mon père disait toujours oui.» Ses parents ne s'entendaient pas. Il n'y avait pas de respect entre eux. Marie a décidé de ne pas reproduire ce modèle. Comme elle reconnaissait l'importance de son rôle de mère tout comme l'autorité parentale du couple, elle a décidé d'instaurer le respect. «On se contredit pas devant les enfants, pour l'image que ça donne, ça c'est un manque de respect là.» C'est ici l'acteur stratégique qui réagit et agit.

De plus, face à la transmission de valeurs, Marie, dit que comme parent elle n'est pas influencée par l'hyperconsommation. Elle rejoint Stéphanie dans cette dissonance et toutes deux sont à l'opposé de Kim face à cette pression. C'est donc un choix réfléchi consciemment, comme individu critique qui peut avoir une distance. «J'voulais pas embarquer là-dedans. J'trouvais ça aberrant de voir qu'y'a des enfants qui trouvaient ça normal d'avoir des chandails à 150\$.» Elle dit vivre selon ses moyens. «J'en ai jamais souffert, même j'ai une fierté d'avoir réussi à acquérir des choses au fil des années et de pas avoir dépensé dans du superflu.» Le fait d'avoir un style de vie correspondant à ses moyens financiers a été transmis par ses parents. Elle a voulu inculquer cette valeur à ses enfants. Ainsi, malgré la pression de consommer, tel que décrit dans la présentation sur l'idéologie économique, Marie maintient son choix de ne pas accorder trop d'importance au matérialisme. C'est ici la capacité de choisir de l'individu face à la pression d'être comme l'Autre, pression à laquelle Marie n'adhère pas. Lors de la deuxième entrevue elle relate que la façon d'inculquer cette valeur et d'éviter que ses enfants vivent trop l'influence de la consommation a été de les tenir au courant régulièrement de sa situation financière et de sa gestion de son revenu. Elle nous fait part également d'une situation où sa fille désirait des souliers trop chers pour ses moyens. «Elle m'a fait toute une crise. À ce moment-là, c'était important pour elle.» Puis, dernièrement, sa fille lui a fait des reproches parce qu'ils ne font pas de voyage dans le sud comme ses amies. «Elle a beaucoup d'amies qui font des voyages. Elle me met de la pression. Elle fait des remarques. Elle va me piquer: 'J'ai jamais été en avion, moi!'» Elle sent que c'est une norme chez plusieurs familles qui l'entourent, mais elle n'y cède pas. Elle devient ici un acteur stratégique et rationnel avec sa fille dans un grand marché où tous jouent, celui de la consommation. Et pour ce qui est de son fils, Marie note qu'il est plutôt en réaction avec la société hyper consommatrice. Comme sa mère, il choisit de ne pas vivre avec ces valeurs. «Il est un p'itt peu en révolte contre toutes ces choses-là. Il est conscient de tout ce qui est consommation, mode.» La transmission devient ici un moyen de subjectivation.

Puis, face au dilemme du modèle traditionnel de la mère, tout comme l'ont fait Stéphanie, Geneviève et Kim, Marie retient l'exemple de la nourriture comme exemple d'une présence maternelle. «J'aime son côté familial, chaleureux, les enfants, la bouffe.» De sa

mère, l'aspect maternel, chaleureux, de plaisir et de réconfort est associé à l'image d'une maisonnée avec des enfants et de la nourriture comme réponse affective. «Mamie fait d'la bonne bouffe maison, y'en avait toujours plein, c't'ait jamais un problème pour elle d'avoir ses petits-enfants.» Marie accorde donc de l'importance au repas avec ses deux enfants, comme l'a fait sa mère. C'est un moment précieux et agréable. «J'essaie beaucoup beaucoup que tout le monde soit là. Hier on était les 3 ensembles... Ça c'est l'fun! Ha! Vraiment! Hier, c'était rire à table, avoir du plaisir.»

Selon Marie, c'est une assignation provenant des modèles antérieurs de femmes qui avaient, elles, le temps de cuisiner. Elle ressent la socialisation du rôle et de l'attente sociale de nourrir, donc d'être une mère aimante. Mais il y a une réalité toute autre qui représente un grand changement. C'est une des pratiques auxquelles les mères ont dû renoncer pour être en mesure de répondre à toutes leurs tâches quotidiennes dans leur double rôle. «On a coupé sur ce plaisir là, on prend pu le temps de bien manger, on n'a pas le temps.» Comme elle ne correspond pas à l'image représentée et qu'elle ressent en elle la portée de cette prescription, elle vit un inconfort. «J'essaie encore mais c'est dur. Ça arrive pas souvent que j'vais être assise pour souper avec mes 2 enfants. J'arrive pas à être la mère parfaite avec la bouffe. C'est pas évident.» Elle se sent coupable de ne pas répondre à cette assignation. Elle n'est pas capable, comprend pourquoi elle ne l'est pas, mais malgré tout, n'arrive pas à répondre au modèle intériorisé (Dubet, 2009). C'est ici la tension vécue par l'acteur social dans son identité de mère compétente.

En conséquence, en se comparant à la génération de sa mère, Marie croit qu'elle a vécu une grande pression de tout réussir : la vie professionnelle pour subvenir aux besoins de base de ses enfants mais aussi la vie parentale par le maintien des responsabilités face aux enfants et à la maison. Marie est donc pleinement lucide dans son choix du double rôle. De plus, elle reconnaît que le modèle choisi, celui de la femme capable de réussir seule, est un grand défi et a eu des conséquences. Elle croit que ça ne faisait pas de sens de travailler autant, que c'était trop. «Au bout de l'année, c'est ta santé que tu gruges. J'y ai laissé ma santé longtemps.» C'est ici l'intégration des normes chez l'acteur social qui répond à l'obligation

de réussir et d'être autonome selon le modèle présenté de «la femme capable de tout faire, comme avant, mais encore plus.» Elle sait qu'elle a été en réaction au modèle de sa mère, épreuve à laquelle elle a été confrontée. «J'ai pas eu un bon modèle de mère. J'ai un peu exagéré. Physiquement j'en ai trop fait. Même si j'suis une femme, j'vais vous prouver, j'vais être capable de faire pareil comme les hommes!» Elle aborde donc ici la pression de cette autonomie du modèle parental plus récent de la mère. Elle ressent fortement un besoin de se construire. C'est la quête de sens et le désir d'être soi de l'individu autonome abordé antérieurement. Il y a chez Marie une recherche d'individualisation et de subjectivation. Comme l'indique Dubet «nous ne sommes véritablement égaux et méritants que dans la mesure où nous sommes autonomes, où nous pouvons nous considérer comme les auteurs de notre action» (Dubet, 2009 : 264). Marie vit son autonomie, sa recherche d'égalité et de mérite de façon conflictuelle, ce qui crée une tension toute personnelle dans son besoin de s'accomplir en tant qu'individu (Dubet, 2009). Elle dit que le désir d'être égale aux hommes en faisant la démonstration de toutes ses capacités pourrait être à l'origine de cette exigence. On peut alors parler d'épreuve sociale et de domination car elles sont «la manifestation de la société avant et au-delà de la subjectivité des acteurs» (Ibid., p. 209). L'opinion de son réseau d'ami-e-s a amené la fierté de son modèle parental. Mais cet encouragement est devenu un modèle lourd à porter. «C'est valorisant mais dans un autre sens ça met une pression.» Entretenue entre femmes donc par ses amies, les hommes de son entourage la valorisent aussi dans son autonomie et sa débrouillardise. «'Mon Dieu que t'es donc une bonne p'tite femme. C'est bien entretenu chez vous!' Alors, veut veut pas, c'est valorisant, mais ça met une pression aussi. Parce qu'y faut que j'continue à être ça.» L'intégration d'une assignation subjectivée devient ici une pression.

4.7.3 La «wonderwoman»

Dans le modèle intégré de la mère actuelle, il y a ce que plusieurs nomment être la «mère parfaite.» Un terme qui devient un stigmate lorsque, selon Dubet, «chacun est enfermé dans une identité qui fonctionne comme une causalité. Et comme le stigmate est une prédiction créatrice, les individus stigmatisés s'y conforment» (Ibid., p. 222). C'est ainsi que Marie, comme les autres mères, s'y reconnaît. Elle personnalise cette identité parentale et l'identifie chez elle comme la «wonderwoman». Pour elle, c'est une femme autonome répondant aux critères de beauté mais aussi une mère qui doit être compétente avec ses enfants. Marie dit avoir «travaillé fort» comme acteur social pour tout réussir et répondre à cette programmation. «Oui ça en demande beaucoup beaucoup d'énergie, c'est quelque chose toute l'énergie qu'on y met... J'ai roulé longtemps en 'wonderwoman' que j'appelais. Quand ça s'pète le nez une wonderwoman là, c'est... ouf!»

Lorsqu'elle décrit l'image projetée de la mère parfaite, Marie reprend que c'est celle qui va performer à tous les niveaux, comme elle l'a fait.

«Elle est très autonome, elle gagne bien sa vie, qui a réussi sa vie de couple, sa vie familiale. Sa vie professionnelle va bien, elle est en santé, elle fait de l'exercice aussi. Elle fume pas, boit pas. Mais c'est sûr que physiquement c'est une femme épanouie, une belle femme, faut pas que ça paraisse qu'a vieillit. Pour moi c'est l'image.»

Image qui devient un medium de socialisation, force du marketing des images publicisées dans les revues et à la télé et qui font vendre une image, fausse, selon elle. Elle reconnaît succomber à cette pression de l'apparence parfaite, force de l'intégration. Mais elle peut prendre une distance critique tout en demeurant sous l'emprise de cette représentation. C'est la tension des logiques d'action. «C'est des images. J'suis consciente qu'elle a un ½ pouce de maquillage dans face pour cacher ses cernes, parce qu'a doit être fatiguée. On sait pas ce qui se passe en dessous de cette image-là.» Encore une fois, c'est une réalité qui est partagée. Car dans son réseau d'amies, l'expression mère parfaite est amplement discutée et les réactions à cette pression sont fréquentes. «Plusieurs d'entre elles vivent la même chose que moi, c'est pareil.» Elle apprécie le support et les discussions qui lui permettent de relativiser et de partager. C'est un moyen stratégique de prendre un recul face à son expérience parentale, de se détacher pour tenter de résoudre un conflit interne.

À l'image corporelle s'ajoute celle de la mère qui est à l'écoute de ses enfants, donc psychologiquement disponible mais aussi présente auprès d'eux. C'est la compétence de la mère. «C'est celle qui va être là, pis capable d'élever ses enfants à la perfection.» Ainsi un enfant qui a des difficultés signifie que la mère n'a pas été ni bonne ni parfaite. On voit ici l'impact sur le sentiment de compétence parentale de la mère, chez Marie, tout comme chez Kim et Stéphanie. L'enfant reflèterait la qualité parentale de la mère; Stéphanie tenait un propos similaire : «Quand les enfants agissent pas bien ça remet en doute notre image qu'on voudrait avoir d'être une mère parfaite. Quand y font une connerie, j'me remets en question. Qu'est-ce que j'ai dit, qu'est ce que j'ai pas fait?»

Marie se sent toujours responsable même si rationnellement elle sait qu'elle ne peut pas l'être. Elle croit que c'est ainsi pour toutes les mères. C'est la pression sociale sur l'acteur social qui fait sienne les normes, mais qui finit par subir la conséquence d'une culpabilité parce qu'elle se sent responsable de ne pouvoir répondre aux attentes. «Je revois tout ce qui s'est passé pis j'me demande ce que j'ai fait, j'ai dit, ce que j'aurais dû faire. C'est sûr que ça m'fait vivre de la culpabilité.» Une culpabilité qui est ressentie fortement dans l'assignation parentale des mères. Nous pouvons dire que cet exemple témoigne, comme le dit Dubet, d'une généralisation potentielle du social. Qu'au-delà de l'expérience individuelle, il y a des appareils qui «dominent en m'imposant des identités et des manières d'agir conformes à leur rationalité» (Ibid., p. 243).

Elle s'attribue principalement la responsabilité du manque d'autonomie de son fils. Ainsi, elle reconnaît un manque de fermeté de sa part, dans son autorité parentale, surtout avec son fils. «J'suis trop molle. J'pense qu'y'a une partie de lui qui est comme ça, pis y'a une partie que j'aurais dû pousser plus, plus tôt. C'tait plus facile pour moi d'acheter la paix que de passer 2 heures à négocier. J'manque de pogne. J'ai jamais haussé le ton.» Marie parle de dépendance des enfants à leurs parents. «Moi j'vois qu'il se fie sur moi. Y vieillissent pas vite.» Elle doit y mettre beaucoup d'énergie pour les stimuler et elle vit les conséquences de leur manque d'autonomie au quotidien. Elle ressent en elle, individuellement, le poids social et familial de la transmission de la responsabilité citoyenne. Elle vit donc la pression

comme acteur social et stratégique «pour les amener à grandir» et à réussir leur vie, reflet de ses capacités de mère.

Enfin, ses questionnements sur ses compétences parentales et sur l'autonomie de son fils l'ont amenée à réfléchir sur les possibles impacts de l'absence d'un modèle masculin. «Son ami qui travaille pis qui s'est acheté un terrain pour se construire. C'est tu parce qu'y a été élevé par des hommes? Moi, la présence masculine était pas là. Mon fils, c'est tu parce que y'a pas été élevé par des hommes? C'est ce que j'me demande réellement.» Elle rejoint ici l'acteur fortement socialisé, la mère monoparentale, qui s'attribue la responsabilité face aux enfants. «C'que j'me demande c'est: où j'ai manqué? Ça c'est une grosse analyse. Comment ça se fait?» Marie explique en deuxième entrevue, qu'elle et ses amies, mères d'adolescent-es, ont des remises en question sur le manque d'autonomie de leurs enfants. Elles y réfléchissent pour prendre une distance. Elle reconnaît toute l'énergie dépensée par les mères à comprendre, comme acteur réflexif. «C'est des questions que j'ai souvent avec mes amies. On s'fait des réunions le soir, des soupers communautaires. On se parle de nos ados. C'est souvent de ça qu'on parle.»

On peut ainsi voir que, par la mère parfaite et la tension entre les modèles parentaux, il y a chez Marie l'épreuve des trois actions de l'acteur social. Celle de la socialisation et l'impact vécu sur la qualité de ses compétences parentales, puis celle de la stratégie pour y survivre et être «capable d'agir et de maîtriser son expérience dans les conditions imposées par la société» et enfin celle d'essayer non seulement d'en triompher, mais d'en sortir grandie (Ibid., p. 209).

4.7.4 L'épreuve de la conciliation travail-famille

Néanmoins, en plus du modèle proposé, il y a également la réalité quotidienne de la conciliation qui est vécue comme une épreuve sociale chez elle. Ainsi, Marie exprime la difficulté de concilier travail et famille. Le temps est un facteur contrariant mais la

disponibilité est aussi un facteur de stress chez la mère, tout comme ils le sont chez Kim, Stéphanie et Geneviève. Lorsqu'elle aborde le temps où les enfants étaient petits et d'âge préscolaire et scolaire, elle dit que la responsabilité parentale lui incombait. Dans le couple parental, c'est elle qui assumait seule toute la planification et la gestion familiale. Elle n'arrivait pas à agir stratégiquement avec son conjoint pour partager les tâches, comme l'a fait Stéphanie. «Mon mari travaillait énormément. C'est moi qui s'occupais des enfants, beaucoup, beaucoup, tout le temps... Moi j'organisais, lui y'embarquait. Y'avait pas beaucoup d'opinion ni d'initiatives, alors y venait.» C'était une tension, une épreuve parce qu'elle était pleinement consciente de l'enjeu de son double rôle au niveau de sa parentalité. De plus, la routine était exigeante. «Ça c'était incroyable! Faire les soupers en même temps que les devoirs, les leçons, les enfants sont fatigués, t'es fatiguée après ta journée, c'est difficile ça!»

La fatigue est souvent abordée par Marie comme un facteur l'empêchant d'être bien disposée pour ses enfants. Comme elle travaillait à la garderie avec des enfants, cette disposition pour les siens la faisait souffrir car elle se consacrait pendant la journée à d'autres.

«C'était la patience aussi qui était difficile, à travailler avec 2 enfants, être là, disponible. Je me rends compte à quel point ça peut être grugeant ça... le stress qu'on vit des fois, on arrive, on est épuisée, on est moins disponible, la patience j'en avais pu tellement quand j'arrivais à la maison. Ça nous siphonne, on s'en rend pas compte, ça nous stresse.»

Lors de la deuxième entrevue, elle reprend le poids de ce stress du double rôle qui l'affectait dans sa qualité parentale. À nouveau, telle Stéphanie et Kim, elle parle de son sentiment d'incompétence alors qu'elle voulait éviter à ses enfants les conséquences de sa fatigue. «J'étais épuisée. J'arrivais, on aurait dit que de soulever un verre, c'était une tonne de brique. Quand t'es fatiguée, tout paraît énorme. Des fois t'es exaspérée. Y'ont pas à payer pour ta fatigue, pour tout ça.» Elle regrette donc ne pas avoir été plus présente et disposée pour ses enfants à l'âge scolaire. «Avec mon travail pis après ma dépression, j't'ais comme

pas là pour mes enfants.» Par ses obligations et ses choix et son désir d'autonomie professionnelle, Marie vivait un stress familial et de la culpabilité.

Elle voit son reflet dans les mères qui sont les clientes dans son milieu de travail. Sa capacité réflexive lui permet d'observer que celles-ci subissent les impacts de la conciliation. Elle a le recul pour dire qu'elles vivent une situation difficile et que leur épuisement est manifeste.

«Y'a des parents qui arrivent presque à l'heure à 18h, stressés, c'est terrible, ça m'pogne au cœur de les voir courir comme ça, des mamans monoparentales. Pis j'le vois le stress là, c'est épouvantable... Je vois des choses que j'voyais pas avant. J'étais trop dedans! C'est moi qui était dedans, c'est moi qui était le parent!»

Elle nomme qu'il n'y a pas de sens ni de cohérence dans leur vie parentale, comme c'était le cas pour elle auparavant. «Elles sont pas bien. J'les vois. Les mamans des enfants, leur horaire. J'suis contente d'être passée à autre chose... Ça pas d'allure. Eux, ça fait pas sens.»

Pour Marie, ceci démontre l'incohérence du double rôle. Par sa connaissance pratique, elle peut avoir un regard distancé et critique. Pourtant, alors qu'elle travaillait, Marie a elle aussi bénéficier des services de garde afin de mieux vivre son quotidien. Dans son cas, c'est par l'aide indispensable de sa mère que son organisation quotidienne s'est améliorée. Et, malgré la difficile conciliation, elle sait reconnaître ce qui, comme stratégie, a optimisé sa propre expérience parentale.

4.7.5 Une stratégie gagnante : la présence de la grand-maman

Ainsi, lorsqu'elle travaillait, son choix d'avoir la présence régulière de sa mère auprès de ses enfants a facilité la conciliation, mais a également offert un répit de qualité qui correspondait à ses valeurs parentales. «C'était rassurant, c'était accueillant. Elle le berçait

beaucoup, c'était beaucoup maternel.» En faisant garder ses enfants à la garderie en milieu familial de sa mère, elle a pu travailler au-delà des horaires offerts ailleurs. Sa capacité de choisir un emploi à horaire irrégulier était d'autant plus facilitée. «Lorsque j'enseignais c'était Mamie le soir. Habituellement, j'amenais les pyjamas, elle faisait faire les devoirs, les leçons. J'pouvais prendre c't'emploi-là parce que ma mère était là!» C'était un soulagement pour elle d'avoir sa mère à chaque nouvelle organisation d'horaire de travail. «C'est moins grave si j'arrive pas exactement à 17 heures, je sais que les enfants vont être bien, aussi d'avoir manger, si les enfants ont faim, tsé...» De plus, ses enfants sont allés chez leur Mamie après l'école, ce qu'elle préférait. À nouveau, elle dit que c'était bon pour tous. Les enfants l'appréciaient, les cousins s'y rendaient aussi et Marie n'avait pas à se restreindre et se stresser en fonction de son horaire de travail. «Des fois j'arrivais tard, Mamie leur donnait une collation, leur donnait à souper. Je comprends tellement les parents qui courent pour aller chercher leurs enfants à la garderie, tsé!» Ainsi, pour Marie, la disponibilité et la relation intime de sa mère avec ses enfants ont été le scénario idéal, tant à l'âge préscolaire que pendant toute la durée de l'école. C'est une situation qui a diminué les tensions de l'identité et des compétences parentales, celles de l'intériorisation et de la pression de la mère parfaite et celles de la femme autonome qui travaille mais qui vit constamment de la culpabilité face à sa disponibilité, à l'amour et au temps accordé à ses enfants.

4.7.6 La dépression, adaptation ou épreuve sociale?

On peut dire que Marie a subi fortement toute la pression de correspondre aux images de la famille unie et de la mère parfaite avec la force des modèles représentés et intégrés. En résonance à l'intériorisation des normes et en voulant s'accomplir dans son rôle parental et son rôle de travailleuse, elle a mis en place toute une organisation de vie pour réussir. Elle a aussi fait des efforts pour atteindre ses propres objectifs. Comme chez Stéphanie, c'est le «Moi» intégré qui utilise ses ressources et les actualise pour atteindre ses objectifs. (Dubet, 2005). Mais il y a eu accumulation de stresseurs à un certain moment dans sa vie.

«Ils ont instauré l'horaire de 4 jours, mais de 9 heures par jour, ça comme été la goutte. Ça marchait pas pour moi, j'étais trop fatiguée, le stress de la mère qui travaille, c'tait trop... Ça marchait pu dans mon couple depuis plusieurs années. Pis j'voulais pu aller travailler. J'peux pas laisser mon travail pis j'peux pas laisser mon mari en même temps, c'était trop pour moi... Le feu, mon mari pas là, le stress de la mère, c'était beaucoup, ça s'est accumulé...»

Comme pour Stéphanie, Kim et, nous le verrons, pour Geneviève, la tension de l'épreuve sociale est venue à bout de ses stratégies. «J'me levais le matin pis j'avais mal au cœur, j'étais épuisée.» Marie a vécu une dépression majeure. Elle vivait de grandes fatigues et se sentait souvent malade, un défi constant. «Avant c'était go! go! go! Pas de temps pour moi, ce qui fait que c'était difficile, j'avais rien pour moi... J'm'occupais juste des enfants, pis du ménage, pis j'travaillais! J'tais à terre. J'tais pas quelqu'un de souriante à ce moment-là.» Pourrait-on dire alors qu'elle ne s'est pas sentie capable d'être à la hauteur de ses propres attentes? Dubet dit que renoncer au besoin fondamental d'être l'auteur unique de sa vie, c'est «renoncer à se percevoir comme un sujet, c'est d'accepter d'être la simple victime des forces sociales (...) et du destin (Dubet, 2009 : 236). On peut parler ici de sentiment d'aliénation, l'incapacité de se concevoir comme un sujet auteur de sa propre action (Dubet, 2009). C'est l'aliénation qui devient trop forte et qu'aucune autre solution ou moyen stratégique ne peuvent être envisagés.

Pourtant, et face à cette épreuve qu'on peut penser ingérable, Marie a pris un long temps d'arrêt pour réévaluer et rationaliser ses objectifs, pour faire sens de sa vie de mère.

4.7.7 L'acteur réflexif qui émerge

Marie a donc réalisé qu'elle devait organiser sa vie différemment. Elle comprenait qu'elle devait procéder à certains changements, étant très lucide face aux stresseurs dans sa vie. En conséquence, elle connaissait les enjeux qui la concernaient en tant qu'individu et sentait qu'elle devait agir. «J'ai d'la misère à arrêter. Des fois trop perfectionniste. J'me suis calmée. La dépression m'a beaucoup calmée. J'ai compris que la poussière peut restée là.

Avant j'm'en demandais beaucoup. Maintenant j'ai baissé mes exigences, pour être mieux moi.» La dépression a été un révélateur de sa situation et du contexte du «marché social» qui la contraignait. Ainsi, elle dit qu'«il faut lâcher prise» parce qu'elle mettait trop d'énergie comme mère parfaite à tout concilier. Entre autres, comme elle accorde de l'importance à l'effort et au travail, elle essaie de l'inculquer à ses enfants, par des responsabilités dans les tâches. Elle a compris qu'elle doit être dans un rapport de négociation avec son aîné. «Mon fils est obligé de m'aider, c'est une obligation. Je ne fais plus de lavage de mon fils depuis cette semaine. 'C't'assez, tu fais rien, tu travailles pas'.» Ça représente un moyen et un moteur de survie dans son rôle parental. Elle dit avoir appris à prioriser. «J'ai appris à lâcher prise sur des choses qui avaient pas d'importance. J'coupe. Pour que mon quotidien soit plus agréable, qu'on arrête de se chicaner. Il faut que j'arrête de me mettre de la pression de la mère parfaite sur tout.» C'est en tant qu'acteur qui peut se détacher et se subjectiver qu'apparaît une action qui est ce que Dubet décrit comme une véritable «création, une mise en mouvement des sujets» (Dubet, 2009 : 327).

Ainsi, ce n'est qu'en modifiant ses habitudes et sa routine quotidienne qu'elle a pu donner plus de sens à sa vie de mère et de travailleuse. Maintenant que ses enfants sont adolescents, elle peut vivre plus facilement la réponse à ses besoins, afin de se retrouver comme individu pour s'accomplir. Elle prend du temps dans sa routine quotidienne pour prendre soin d'elle-même. «J'ai quand même eu du temps pour penser à moi. Ça c'est depuis ma dépression. C'est important pour mon équilibre psychologique.» Elle dit maintenant faire confiance à la vie malgré les épreuves qui lui ont permis de grandir et mieux se connaître. Elle est fière du chemin parcouru. Marie sent qu'elle a réussit à dominer la réponse à la pression vécue. «J'ai jamais retourné dans un état dépressif, je suis fière de ça (rire, long silence et pleurs). Je le sais. J'suis fière!»

Marie explique clairement un changement qu'elle a fait pour avoir une sérénité. C'est l'autonomie créatrice de l'acteur éthique. «J'ai tellement vécu d'embûches. Pendant 1 an, j'ai décidé, j'ai choisi à tous les jours d'attirer la sérénité dans ma vie. Je crois beaucoup à la pensée positive. Pour passer à travers.» De plus, dans un désir de maîtriser son expérience et

pour mieux harmoniser son horaire, elle a décidé de minimiser certains impacts. Elle a donc opté dernièrement pour un nouvel emploi qui lui convient mieux, l'équivalent de 33 heures par semaine. Elle se dit très heureuse de ce choix et d'y travailler. «Quand j'ai eu mon poste à la garderie, j'tais contente! J'en ai pleuré de soulagement! Et là, ça va à merveille!» Son nouvel emploi favorise une meilleure conciliation travail-famille. «Aujourd'hui j'ai fait 6 heures de travail. Ça c'est raisonnable, physiquement, psychologiquement. C'est agréable, ça m'fait du bien! Oh! que je l'apprécie!»

Ce recul dans son expérience sociale de mère a permis l'émergence de l'acteur réflexif. Après les défis surmontés, Marie nomme le plaisir d'avoir réussi à construire sa vie et d'avoir trouvé un équilibre et une quiétude. «Maintenant j'ai l'impression que je vis.»

4.8 Parcours de vie parentale - Geneviève

Maintenant que nous avons fait connaissance avec Stéphanie, Kim et Marie, nous terminons avec la dernière mère interviewée, Geneviève. Elle est une personne introspective et ce, malgré son jeune âge et sa toute nouvelle expérience de mère.

Nous avons rencontré Geneviève après ses heures de travail, en soirée, à son bureau.

Geneviève est née en octobre 1980 et elle a 30 ans. Elle est la mère de 2 filles, Alexia, 5 ans, née en août 2006 et Juliette, 2 ans, née en octobre 2008. Elle est en union de fait avec le père de ses filles depuis sept ans. Elle a une formation universitaire en psychologie et est Soutien aux activités cliniques dans un CRDI-TED.

Geneviève

1980 2004 1er bébé Alexia 2006 2e bébé Juliette 2008 Histoire familiale d'origine Histoire familiale adulte •1 sœur cadette ayant des •Amie du conjoint puis lien amoureux. Conjoints de fait. difficultés comportementales •Enfant sage et compliante Ils désirent se marier •Monsieur est contracteur dans la ·Engagement de son père auprès construction domiciliaire de sa sœur déficiente •Désir partagé d'avoir des enfants intellectuelle a développé son •1ère grossesse heureuse et facile intérêt pour la différence avec allaitement. 1er bébé: Alexia •Déception de son père dans en 2006 sa réussite professionnelle l'a •Symbiose avec le 1er bébé et rendu exigeant envers elle reconnaissance du lien ·Mère réservée, aimante et d'attachement patiente •2e bébé : Juliette en 2008. Allaitée ·Parents disponibles auprès elle aussi d'elle. Importance accordée à la •Juliette a été souffrante pendant 6 famille mois. Geneviève a vécu solitude, fatigue et stress Construction de 2 maisons et 3 déménagements en 3 ans «Elle prenait toute la place.» «Moi j'étais la grande fille sage.» «On en voulait, lui il en voulait depuis longtemps. C'tait clair «Ma mère a une patience pour nous.» phénoménale. C'est une mamie merveilleuse, j'ai rien à lui «C'était merveilleux, j'ai reprocher là-dessus.» tellement aimé ça être enceinte, c'tait parfait.» «Ma mère était pas une sur «C'était à la limite du trop là. consommatrice, j'aime mieux faire comme ma mère pis passer du temps J'me suis calmée quand Juliette est née.» ensemble que dépenser.» «Elle s'est mise à refuser le sein. Pour moi l'allaitement c'était quelque chose que j'aimais tellement! J'ai trouvé ça difficile.» «Elle était inconsolable du milieu de la nuit jusqu'au matin.... La nuit j'étais toute seule. Il travaillait beaucoup aussi!»

«J'ai hâte que ce soit fini.»

grand-chose là! Ils utilisent le surplus pour se payer des instructeurs ailleurs.»

Services de garde Histoire de travail Congés parentaux •2006: 1er bébé: congé ·Choix obligé et déchirant ·Baccalauréat en psychologie en 2004 d'une année où elle a face aux services de •1 er emploi :éducatrice aimé être auprès de sa garderie pour ses 2 filles •Déplore l'absence de spécialisée places disponibles en CPE •2e emploi : conseillère •2008 : 2e bébé : congé d'une année ·Efforts dans la recherche en enfance inadaptée en CRDI-TED ·Croit que le congé de places parental devrait être •3 garderies différentes en 3 •2005 : replacement à la prolongé au-delà d'une lère grossesse. Retour à année ·Insatisfaction de la l'emploi initial 4 jours par semaine ·Utilise son congé garderie en milieu familial •2008 : 2e grossesse : parental pour travailler 4 qui n'est disponible que de replacement trop iours 8 hà 17 h exigeant, causant · Apprécie l'offre de •Recherche d'une 4e place épuisement congé offert en CPE pour les 2 enfants professionnel. Congé de •Père peut prendre congé Recours occasionnel à sa 5 mois avec médication pour ses filles malades mère pour la dépanner Sentiment d'échec avec perte de salaire ·Lourdeur du poste actuel à temps plein ·Poursuit un D.É.S.S. «L'employeur n'accepte «Alexia est inscrite en CPE pas très bien mon 4 «Il n'y avait pas la même depuis qu'elle est née, elle jours... ça le fait suer que a 4 ans, il n'y a pas eu responsabilité, pas le soutien j'sois pas là 5 jours» d'appel!» émotif auprès de qui que ce soit. C'était ça qui était «Ah, c'est bien, on est l'enjeu là.» «En mars, en avril, je chanceux dans notre cherche, je cherche, réseau.» y'avait rien, rien, rien, en « C'était beaucoup et sans milieu familial, en CPE, préparation.» « Ça lui arrive de rien.» manquer, il manque quand «Parce que rencontres, parce il le faut vraiment. » que ça déborde, tout le monde a toujours besoin de toi. C'est fou là, c'est sans arrêt, et je dois faire ma job clinique, mais je suis toujours en interaction avec quelqu'un.» «J'ai une charge de travail de 5 jours mais j'en fait 4. C'est moi en bout de ligne qui paie pour cette journée-là, je la paie financièrement pis j'la paie en temps, en énergie, en avantages sociaux. L'employeur y perd pas

Conciliation des Horaire quotidien Conciliation travail-famille responsabilités parentales •Transitions pénibles lors ·Levée à 05:30 pour ·Sa présence auprès des des retours au travail entraînement cardio et filles est primordiale ·Période stressante avec lecture •Le père a peu de temps insomnie et épuisement ·Procrastinatrice. Doit avoir pour elle et les filles professionnel après son une routine très planifiée ·Seul le dimanche est congé parental •06:00 : lève Juliette et consacré à la famille Construction des départ du conjoint. Réveille ·Division des tâches maisons difficiles à Alexia stéréotypées concilier ·Transport à la garderie ·Apprécie l'aide du père •Déchirement constant pour être au travail à 08:30 lorsqu'il s'implique mais S'oblige de quitter vers dans ses 2 rôles dénonce son peu de 16:00-16:00 pour la •Le temps est un facteur participation garderie qui ferme à 17:00. de stress •Envisage aborder ce Dîne en travaillant •Dilemme face à la partage inéquitable · Jeu avec ses filles avant le décision d'un 3e enfant souper avec tâches ménagères «Il est pas là. Il se rend compte · Avant et après le souper, le mais moins.» père travaille à la construction de la maison «Ça a un impact sur mon rôle •18:45 : bain des enfants et de maman, pour les enfants je «moment douceur», histoire suis la référence. De ce temps-«Quand j'ai recommencé à «collées» et coucher des ci pour Juliette, y'a juste moi travailler ça été très très filles qui existe. Il va pour changer difficile pour moi.» •20:00 à 21:30 : tâches sa couche, pis a veut pas: 'Non! ménagères, préparation des Maman!' Ça, ça le fait "C'est un choix, mais dur à repas du lendemain, et réfléchir. C'est bon. Mais il assumer.» temps réservé pour elle aime pas ça. Mais lui aussi il •21:30: se couche ou est tellement fatigué.» « Je suis sollicitée de s'endort sur le divan partout, je cours du matin au «Quand il pleut, j'suis très soir! C'est ma vie ça, contente! Au souper, y'a courir! » personne qui tire sur mes «Sinon ça devient pas pantalons, c'est pas pire ça!» agréable.» «J'ai pu le temps, j'ai pu «Ça fait du bien, c'est l'énergie...» « À partir de 7h c'est le rush merveilleux même si y'en fait avec les 2!» une miette là, dès qu'il s'implique...» «C'est le seul moment où je peux jouer avec elles.» «C'est «Parce que c'est comme ça! Y pas vrai, (soupir) j'en profite fait rien là, aucun ménage dans pour faire une brassée, la maison, aucun! Je fais tout! ramasser les toasts qui Y fait même pas les traînent.» commissions tsé!» «Un beau moment, le moment « Ce sera pas parfait. Va falloir de bonheur de la journée.» que je mette mes poings sur la table. C'est un bon gars, une «Après, ça repart» bonne personne, je sais qu'il

m'aime mais il réalise pas.»

Geneviève Sens de sa parentalité Défis parentaux Image de soi parentale •Partage égal de l'attention •Image parentale et de la •Être mère est le rôle le aux enfants femme qu'elle transmet à plus important de sa •En apprentissage dans ses filles l'encadrement ·Cohérence quand elle ·Rôle de «caring» disciplinaire peut se consacrer à être ·Sa naïveté est ·Éducation et confrontée à la réalité accompagnement de ses •Réponse à ses besoins au filles face à la vie de la parentalité travail sert à équilibrer ses ·Craintes face à l'hyper Capable de coupure sexualisation ·Salaire sert à la famille entre ses 2 rôles mais ·Pression des enfants face pour des activités et des demeure toujours une à la consommation moments ensemble mère •Maintenir son influence •Cohérence de chaque rôle ·Aspire à être heureuse positive: humanisme, ·Support de ses amies altruisme et liens sociaux et à prendre soin d'elle ·Profite de « chaque moment de bonheur » et tient à maintenir le temps «C'est là qu'on va avoir des «Je me suis embarquée dans la passé en famille discussions, des choix. Je vois ça maternité très naïvement, je gros (soupir) et ça m'inquiète, voyais tout beau...» jusqu'où je vais avoir à céder.» «Je trouve un sens parce que j'ai un travail que j'aime, je me «Ça me force à me séparer en «On s'en cache même pu dans la réalise comme personne. 2 personnes. Je reste moipublicité, l'individualisme, la J'offre une image à mes enfants même mais avec le travail performance. Sont pas juste d'une femme qui réussit avec i'trouve que j'suis dans la bombardées au niveau de la des responsabilités.» performance, la gestion. À la consommation mais aussi de tout, leur rôle, leur image et c'est maison, c'est la douceur et la «J'ai un besoin de prendre soin pas les valeurs que je souhaite spontanéité avec les enfants, des gens aussi, d'actualiser pour elles. Ça va être dur.» quand c'est possible.» mes connaissances, de créer des liens avec mes collègues, «On est bombardés de pression «Ouand j'arrive à la maison, le d'avoir une reconnaissance des images du corps hyper travail n'existe plus, ça professionnelle et sociale.» sexualisé, même sur une caisse s'arrête là, j'amène pas de de bière apportée à la maison «J'trouve un sens, j'ai pas le travail, mes enfants sont ma c'est la fille sexy en minijupe.» choix dans chaque rôle.» priorité. J'ai arrivé à le faire et «Leurs amies vont avoir des c'est ca qui fait du sens, qui me beaux vélos, va falloir qu'on ait «Mes amies c'est important. tient en vie et plus heureuse. » des discussions. Elles vont me On vit toutes les mêmes La cohérence est vécue dans faire vivre de la pression.» situations, des professionnelles chaque rôle mais, il faut le avec des enfants, Mes amies dire, séparément.» «On négocie nos relations, on les sont féministes aussi. On essaie monnaye, on les marchande d'être des femmes parfaites, on «Ça aussi j'ai l'impression que aussi. On a la possibilité de est toutes des mamans

déterminer la qualité du bébé

sinon on le jette aux poubelles.

Pis ça ça m'inquiète pour mes

tous les niveaux.»

enfants. C'est la consommation à

parfaites.»

«J'me centre sur les bons

j'en fais de réserves.»

moments quand ça arrive et

ca aurait un impact positif sur

elles si je prenais plus soin de

moi.»

Mots de la fin

En lisant le résumé, Geneviève a réalisé qu'elle protège son conjoint. «Il faut arrêter de le materner aussi.» Elle doit faire des changements dans sa vie de famille mais surtout dans ses façons d'être avec lui. Elle doit continuer à travailler à mettre ses limites et prendre soin d'elle. «Je me rends compte que si je continue à être aussi compréhensive et à prendre soin de lui... il faut que je me respecte plus, moi.» Elle veut investir sa propre vie parce qu'un jour elle se retrouvera avec des enfants adultes. Elle voit qu'elle devra continuer à s'accomplir et à prendre soin de ses besoins dont ceux du couple. «Un jour elles vont partir et ça va faire une coupure drastique. Le couple c'est important, il faut tout de suite en parler, s'en occuper.»

Enfin, Geneviève a témoigné qu'elle n'a pas souvent eu l'occasion de parler d'elle-même et de ses besoins en tant que mère et travailleuse, et avec autant de détails et de profondeur. Elle nous confie que les deux échanges auront favorisés une meilleure réflexion sur sa vie.

Présentation de l'analyse

Cette mère nous a démontré l'importance qu'elle accorde au lien à créer avec l'enfant. Comme elle est une jeune maman, elle vit de façon encore aigüe les premiers moments d'adaptation à la conciliation famille travail qu'elle dit difficile. C'est donc le premier élément qui sera explicité selon Dubet dans l'analyse qui suit. Son rapport au temps est aussi pénible, un stresseur qu'elle identifie clairement. Pour Geneviève, ce temps qui manque est lié au fait qu'il n'y a pas de partage équitable dans les tâches familiales et elle a une réflexion intéressante à ce sujet. De plus, elle dénonce le jugement de la compétence parentale de la mère. Enfin, Geneviève est très critique des obligations et des pressions sur la mère, dont celles de la mère parfaite et de la mère indigne. Dans l'analyse théorique subséquente, Geneviève décrit la force des représentations de la mère avec acuité. Toute sa capacité réflexive nous est révélée et c'est ce qui rend sa parentalité plus affligeante.

4.9 Analyse du parcours de Geneviève

4.9.1 La qualité du lien avec l'enfant

L'expérience parentale de Geneviève est marquée par l'importance accordée au lien d'attachement. Toute sa réflexion en est teintée, d'autant plus que son expérience de mère est récente. De plus, elle a appris de sa mère à privilégier le temps mère-enfant. Nous verrons les tensions dans les premiers mois de vie de l'enfant, à l'utilisation des services de garde ou dans sa disponibilité à ses filles et la conciliation.

Ainsi, sa première relation parentale auprès d'Alexia a été empreinte d'un lien qu'elle qualifie de fusionnel. «C'était super naturel, pis j'étais vraiment dans un trip, on s'était construit une bulle, on était tout le temps ensemble, le jour et la nuit.» À l'opposé, mais faisant preuve de l'importance qu'elle donne au lien à créer, sa deuxième expérience s'est avérée difficile. Elle craignait ne pas pouvoir créer un lien affectif avec Juliette qui souffrait et pleurait constamment. Elle a donc eu recours à un moyen stratégique pour répondre à ce besoin : le porte-bébé 'maman kangourou' qu'elle utilisait 20 heures sur 24 et qui pouvait réconforter temporairement son bébé. Lorsque l'état du bébé s'est amélioré, Geneviève a été soulagée de pouvoir enfin établir le lien mère-fille. «Ma crainte de ne pas avoir un lien aussi fort avec elle! Mais c'est fait, c'est établi! Le lien est super fort avec Juliette.»

Au moment du retour au travail elle s'est à nouveau sentie déchirée. «Ça été la dure réalité du retour au travail, il a fallu que je me sépare d'elle.» Geneviève sait qu'il s'agit du moment où l'attachement est renforcé et que des étapes importantes sont franchies, donc périodes charnières pour le développement de l'enfant. «Après 18 mois, l'attachement est vraiment consolidé, la permanence de l'objet, le langage est commencé, ils marchent, tandis qu'à 12 mois c'est en plein dans la consolidation de l'attachement, c'est difficile.»

La notion de la qualité du lien d'attachement est rattachée à la réponse de la mère aux besoins de l'enfant, comme il a été décrit antérieurement sur cette période critique. Le stress vécu par Geneviève est de plus exacerbé du fait de ses connaissances. Car elle voudrait et pense qu'elle devrait demeurer auprès ses enfants qui sont très jeunes. La cohérence serait de ne pas travailler. «Avoir vraiment le choix, financièrement là, je travaillerais pas, j'attendrais qu'elles aillent à l'école.» Geneviève cherche des solutions, mais les enjeux financiers, l'offre de congés parentaux actuels ainsi que les défis à relever après une absence du travail, telle une remise à niveau, sont trop grands. Comme acteur qui réfléchit et qui cherche des solutions à ses enjeux personnels, elle propose un congé parental plus long. «C'est pas assez! Si on pouvait avoir 2 ans!» Ce congé pourrait être offert et géré par le parent avec une compensation moindre. «Il pourrait y avoir d'autre façons de le répartir par exemple sur 18 mois. Si on pouvait gérer l'argent qu'on reçoit.» Elle voudrait pouvoir choisir.

En conséquence, compte tenu de sa conscience vive de l'importance du lien parentenfant, son rapport aux garderies en est un de choix obligé. Nous verrons l'évolution chronologique dans le court cheminement de son expérience avec ce service, mais aussi des inquiétudes constantes. Autant pour les congés parentaux offerts que pour les services à la petite enfance, nous voyons qu'il y a une contrainte. Nous verrons que toute la force de l'intégration liée à l'organisation du travail, est jumelée aux appareils de contrôle qui, selon Dubet, empêchent l'acteur d'exercer son pouvoir de choisir selon ce qui lui convient (Dubet, 2009).

Ainsi, comme elle considère que les années de la petite enfance sont cruciales pour le développement de l'enfant, elle aimerait être la figure maternelle. «De laisser tes enfants être élevés par quelqu'un d'autre que toi à tous les jours, j'ai vécu ça difficilement, de pas être là pour la suivre!» La réalité dans la qualité et la disponibilité des services de garde dans son secteur a créé un stress dès le début. Elle reconnaît le bien-fondé d'un service qu'elle utilise. Mais Geneviève a vécu avec difficulté sa première expérience. «Pourtant j'étais certaine de mon coup. Quand ça été le temps de laisser mon enfant à une étrangère, ça été difficile.» Puis elle a appris à mieux vivre la séparation avec Alexia et elle a voulu une intégration

graduelle avant son retour au travail. «J'ai fait un travail sur moi par rapport à la symbiose. Je l'ai envoyée à la garderie pour doser et me reposer.» Ceci a facilité l'éloignement affectif et Alexia s'y est bien intégrée. On voit l'acteur stratégique qui apprend, car, malgré ses réticences, elle a fait preuve d'adaptation. En exemple, elle avait des inquiétudes face à la qualité de l'alimentation offerte. Elle a donc décidé au début de préparer les dîners de sa fille. Puis elle s'est ravisée. «Aïe, tu vas stigmatiser ta fille, j'ai arrêté ça, j'ai lâché prise.» Quand l'acteur stratégique arrive à voir ses objectifs et ses ressources et qu'il se mobilise, il arrive à mieux satisfaire ses préférences (Dubet, 2009).

Geneviève a été rassurée de sentir ses petites heureuses et bien à la deuxième garderie. «Elle les aimait d'amour-là, c'était pas juste un travail pour elle, tsé, ça c'était important pour moi. Je savais qu'elle les aimait!» Ceci faisait sens pour elle dans sa logique parentale, et ce, malgré la substitution difficile de son rôle dans le lien affectif avec ses enfants. Mais comme cette garderie a fermé ses portes et qu'aucune place n'était disponible dans le réseau public, elle a dû accepter une troisième garderie privée où il y a peu de stimulation, peu d'implication affective. «C'est une maman, elle est là, elle surveille.» En septembre, huit enfants y seront en plus des deux enfants de la responsable. «Je n'aurai pas l'esprit tranquille! C'est très inquiétant. En ce moment je trouve ça difficile.» C'est à nouveau le tiraillement entre l'offre du système et ce qu'elle souhaite pour ses enfants. Enfin, comme elle n'est pas satisfaite de l'offre à cet endroit, elle changera à nouveau et ce serait la quatrième garderie en quatre ans.

Nous voyons que son expérience avec les services de garde est difficile et lourd pour elle. Lourd parce qu'elle veut offrir à ses filles un milieu de remplacement chaleureux et stimulant, lourd également parce que l'accès aux services s'est avéré complexe et décevant. De plus, il y a la pénurie de places disponibles. Il est lourd aussi parce que ce système ne prend pas en compte les réels besoins de l'enfant ni ceux du parent, selon elle. Elle se débat face à la réalité d'un service organisé qui n'arrive pas à être approprié. Se sentant obligée de composer avec cette structure, son expérience la rend critique de l'organisation de ce service. «Il saisit le besoin minimalement. J'trouve ça très drôle quand ils parlent de l'avancement

dans la société pour les parents.» Les services de garde semblent représenter pour elle un des «grands appareils de contrôle social qui socialisent, protègent (...) intègrent (...) une sorte de technocratie sociale prenant en charge les individus» (Dubet, 2009 : 243). Cette relation met donc en lumière son tiraillement face au développement du lien avec l'enfant. Il s'agit pour elle d'un défi important, soit la nécessité d'être absente de la majeure partie de la vie de ses deux filles.

Geneviève vit le déchirement au quotidien de la conciliation travail-famille parce qu'elle n'est pas la personne principalement impliquée dans l'éducation de ses filles. Elle note le paradoxe, comme l'a fait Stéphanie, de sa présence auprès d'autres enfants dans un centre de réadaptation alors qu'elle n'était pas là pour sa propre fille Alexia. «J'étais à 4 pattes avec des enfants qui ne sont pas les tiens!» En plus de laisser à d'autres personnes la tâche de son travail de mère, sa disponibilité est affectée. Elle se sent responsable et elle est triste de la présence qu'elle leur offre. «J'ai des manques, au niveau de mes enfants, elles me manquent, je m'ennuie, j'aimerais être plus là pour elle.» C'est un sentiment qu'elle ressent fortement alors qu'elle voudrait être une mère présente. Cet aveu est le reflet de l'intériorisation de ce qui est véhiculé face à la mère. Il correspond à celui porté sur elle par Autrui. Un Autrui qui «participe d'un Nous qui assure la continuité du Moi» (Ibid., p. 181). Elle est confrontée à ses valeurs et à la représentation de la mère présente et disponible en répétant son souhait. «J'veux être là.» Elle voudrait être en paix avec la qualité du lien, mais elle ne l'est pas.

Ainsi, à la dernière question sur le sens de la parentalité, l'acteur réflexif en elle exprime l'ampleur du défi face à l'attachement dans le fait d'être une mère qui travaille : il n'y a pas de cohérence. «Ça ça fait pas de sens.»

Aussi, dans l'analyse de sa disponibilité, le facteur temps représente un défi majeur. «Le facteur temps c'est l'enfer!» Il affecte donc sa présence auprès de ses filles. Mais c'est aussi la conciliation travail-famille qui l'atteint. Puis il y a son désir d'un troisième enfant, son accomplissement de soi et la relation du couple parental. Le temps est cause d'un stress pour Geneviève. Et il se manifeste par un sentiment de culpabilité.

Elle se sent donc constamment occupée et en demande, à la maison et au travail. Geneviève pense que le temps est un élément important à gérer. «C'est tout le temps le temps de faire quelque chose, j'me verrais pas diminuer, ça s'accumule, ça devient ingérable. Quand je reste dans ma routine ça va mieux.» Malgré cet effort, Geneviève remarque: «j'arrive rarement à suivre la routine et être à jour.» Par contre, elle voit la différence lors de ses congés. «Tu le vois en vacances, les congés, le week-end, le temps passe, mais plus lentement.» Elle soulève que pendant la semaine, sauf pour le «moment douceur» au coucher, il n'y a pas de temps pour être attentionnée. «Y'en a pas tant de temps que ça. C'est pour ça que je tiens à mon vendredi.» Cette journée de congé met en évidence la différence face au facteur temps dans la qualité de vie personnelle et familiale. «C'est la journée de la gang de filles. C'est merveilleux le vendredi. C'est ma journée préférée.» Ce congé parental se terminant en février 2011, elle l'appréhende. «Je vais perdre ma journée de congé avec elles. Va falloir que je trouve du temps ailleurs dans ma semaine pour les tâches. Comment j'vais faire?» Elle projette que ses filles souffriront de son absence. «Mes filles vont être perdantes. Pour elles c'est tellement important, ça va être rough.» À cause du travail et la de famille, le stress et la fatigue apparaissent et deviennent, selon Dubet des symptômes les plus manifestes d'une aliénation (Ibid., p. 236). Car le fait de ne pas réussir à concilier les deux et l'échec personnel qui est vécu sont preuve de cette condition aliénante.

Ainsi, Geneviève, comme Kim, malgré qu'elle s'épanouisse dans sa carrière, vit constamment un tiraillement. Il faut dire qu'elle a un rôle de gestionnaire, ce qui lui confère plus de responsabilités. «J'aimerais ça rester à la maison mais de 1 financièrement ça serait

difficile. De 2, en tant que personne j'ai besoin de ce que je fais aussi, j'y crois. Le déchirement est toujours présent en arrière-plan.» Consciente de son absence parentale et désirant être congruente dans ses valeurs familiales, elle choisit de faire des concessions face à son travail pour répondre à ses priorités. L'heure du dîner utilisée pour travailler, un départ avant 16:30, l'espoir de négocier le prolongement d'une semaine à quatre jours constituent des efforts stratégiques pour essayer d'atteindre les objectifs et optimiser les intérêts de ses deux rôles. «Mon travail me rend heureuse. Mon rôle de mère me rend heureuse. C'est à cause du facteur temps et de tous les petits tracas qui s'ajoutent dans la conciliation des 2...» Alors qu'elle parle de la préséance de son rôle de mère, c'est plutôt dans la conciliation où il y a incohérence. «Ça adonne qu'en étant maman et travailleuse, y'en a beaucoup de priorités.» En fait, elle reflète que tout est à prioriser et qu'elles sont différentes et même incompatibles avec le facteur temps. Pour elle, le temps et le travail-famille «c'est inconciliable, ça n'existe pas, je n'y crois pas!» Selon Dubet, le temps, le travail et le sentiment de mal gérer le tout est synonyme de mal-être actuel : c'est le «Je stresse donc je suis» (Ibid., p. 236).

De ce fait, Geneviève explique que sa mère ne lui avait jamais mentionné toutes les difficultés de conciliation sauf en ce qui a trait à la gestion du temps. Elle reconnaît que si elle n'était pas préparée à tout ce que signifiait la conciliation, elle l'était encore moins au niveau du stress émotif. En fait, le temps étant un élément à ce point déterminant qu'elle réévalue le désir d'une troisième grossesse. Le choix devient un déchirement. L'émotion est présente à cause du lien à créer mais aussi du temps qu'il faut pour le faire.

«J'me remets en question d'avoir un 3^e enfant, de revivre les premiers temps, c'est tellement difficile cette période-là, j'me demande si j'serais capable de le vivre une 3^e fois! Ah! j'vais pleurer... (pleure, arrête, pleure à nouveau)... C'est tellement lourd, ça pèse dans la décision d'un 3^e!»

C'est ici l'individu qui est aux prises avec la lourdeur de la structure temporelle famille-travail. La sphère privée est atteinte d'une façon très précise. Au nom de la liberté de choisir, elle se sent tiraillée parce qu'elle doit maîtriser son engagement dans une nouvelle

maternité. Selon Dubet, Geneviève vit plutôt la contrainte du choix. «Les privilèges de l'autonomie individuelle n'ouvrent pas vers une liberté sans principes car, plus tout est possible et plus nous sommes libres, plus nous devons nous contrôler» (Ibid., p. 137). C'est-à-dire ici contrôler le temps de la mère qui travaille, en plus de contrôler la charge émotive qui rend vulnérable. Contrôle qui devient pesant lorsqu'elle se sent responsable et émotivement impliquée dans ce choix. C'est le «débrouillez-vous pour les atteindre (...) sachant qu'à terme, on jugera sur pièces» les conséquences de ces choix (Ibid., p. 137). Ça devient une forme de domination où elle n'est pas à la hauteur de ses ambitions et s'attribue son propre malheur de ne pas réussir.

Conséquemment, elle estime être assujettie à son double rôle de mère et de travailleuse. Elle a surtout très peu de temps pour ses besoins personnels, telle Stéphanie. «Mon rôle d'être humain, de moi, de personne, je considère que j'en ai pas.» C'est l'aliénation du sujet qui doit passer par l'obligation d'être libre, c'est la lourdeur d'être soi, selon Ehrenberg (1998). Geneviève ressent la pression d'être «un sujet total et héroïque toujours tenu d'avoir des projets, de s'assumer, d'être responsable, efficace, épanoui» (Dubet, 2009 : 234). Elle était adepte de la procrastination mais ne peut plus l'être parce qu'elle travaille. «Y'a une routine de vie qui s'impose, j'aimerais plus de spontanéité. Dans le quotidien, y'en a pas de temps, ça prend du temps pour être spontanée. Y'en a pas tant que ca des choses à couper qui sont pas importantes.» Comme elle est contemplative, elle ressent qu'elle n'a plus du tout le loisir de perdre son temps. «J'aimerais ça avoir du temps à perdre.» Et elle ajoute: «j'aimerais ça m'ennuyer!» Et comme elle aime également la solitude, elle n'arrive pas à retrouver ces moments. Même dans l'auto après avoir laissé ses enfants à la garderie, elle est déjà en «mode travail». Comme acteur stratégique, elle essaie tout de même de répondre à un besoin. «J'adorais lire. Je lis des romans maintenant, avant c'était des lectures reliées au travail, mais j'ai arrêté ça.» Elle déplore même le fait qu'elle n'a pas le temps d'être réflexive, de se remettre en question et revenir sur des situations. «Oui, le temps de réfléchir à ce que tu veux faire ou leur donner à tes enfants, aux valeurs, à ce que tu veux leur transmettre. T'as pas le temps.» Ici l'acteur considère qu'elle n'arrive même pas à faire une mise à distance. Pour Geneviève particulièrement, ceci constitue un

défi. Car sa force de résistance pour répondre à son besoin d'être une mère présente mais aussi une femme accomplie par le travail est ainsi réduite.

Enfin, l'impact du temps se fait également sentir dans son rôle de conjointe au sein du couple. «C'est très difficile pour moi et pour mon couple. J'ai plus l'impression d'avoir un partenaire de vie qu'un chum.» Le temps s'immisce dans toutes les sphères privées de sa vie, c'est ce qu'elle ressent.

Compte tenu de tous ses tiraillements liés à la conciliation d'un double rôle qui gruge tout son temps, Geneviève dit se sentir coupable constamment, pour sa relation conjugale peu investie, mais surtout dans sa présence auprès des filles. «Je me sens coupable dès que je m'occupe de d'autres choses que les filles.» Elle n'aime pas leur répondre : «'Attends, maman doit faire ci... Attends, maman est occupée'. Ça me tue!» La culpabilité ressentie ici rejoint celles des trois autres mères. Culpabilité de ne pas être à la hauteur de ses attentes face à la présence maternelle. Attentes qui sont donc fortement intériorisées dans son expérience de mère. Culpabilité parce qu'elle se sent être l'auteur unique de cette situation, l'origine et la cause de son choix, dira Dubet, pas assez forte pour répondre à ses propres attentes (Ibid., p. 237). C'est le blâme social de la mère qui use mal de sa liberté et «tout le contrôle social se fait au nom de cette liberté rigoureuse» (Ibid., p. 238).

4.9.3 Le partage des responsabilités parentales, une utopie?

Et si le temps partagé entre le travail et les enfants est un facteur de stress, Geneviève conçoit que la responsabilité des tâches domestiques et parentales s'y additionne. Car elle incombe toujours à la mère, malgré son rôle de pourvoyeur. Ce constat lui est d'autant plus pénible alors que ce sont des tâches banalisées et dévalorisées, comme l'ont démontré Kim et Stéphanie. Elle est ici l'acteur critique qui analyse le double rôle de la mère. Elle résume ainsi sa pensée: «On a plus de responsabilités au niveau social mais y'ont pas plus de responsabilités au niveau familial, les papas.»

Geneviève note en deuxième entrevue le changement au niveau du statut socioéconomique de la femme. Dans son cas, elle a un meilleur salaire, une stabilité d'emploi et des avantages sociaux, ce qui semble être la généralité dans son groupe d'amies professionnelles qui sont mères. Elle vit la pression du premier pourvoyeur familial. «C'est moi le gros salaire. C'est très différent d'avant. Mon conjoint, au taux horaire, fait le même salaire que moi dans un métier alors que moi j'ai un poste de professionnelle avec des responsabilités, avec 16 éducateurs.» Ceci est encore une domination pour Geneviève, celle de vivre la responsabilité de ses choix qu'elle se doit d'assumer seule, donc «obligés d'être libres et de réussir» (Ibid., p. 235). Puis elle dénonce toute la responsabilité qui échoit toujours aux femmes dans le développement global de l'enfant. Elle ajoute en exemple les obligations parentales reliées au scolaire en faisant référence à ses collègues et ses amies. Geneviève remarque, tout comme l'a fait Stéphanie, que si l'enfant est malade c'est la mère qui prend congé. «C'est normal, c'est naturel qu'elle prenne congé même si elle est travailleuse. Pis s'il y a une rencontre de parents à l'école c'est encore normal que ce soit la maman. Autant il faut que tu travailles, autant il faut que tu sois disponible à tes enfants, c'est une attente.» C'est encore l'assignation d'un rôle mais qui reproduit l'ancien modèle de la mère.

Et sur l'évolution des rôles traditionnels, Geneviève s'insurge de la valorisation faite du peu d'implication du père au niveau des enfants et des tâches ménagères. C'est un commentaire reçu de ses parents. «'Y'é donc bon! Il t'aide, t'as un bon chum, il fait la vaisselle. Prends-en bien soin! Une chance que tu l'as!'» C'est la socialisation qui n'abandonne jamais (Dubet, 2009). Cette implication est par contre vue comme étant normale et attendue pour la mère, ce qui n'est plus compatible avec la réalité actuelle. «Si elle fait tout ce qui est exigé, imagé d'elle, c'est normal. Papa lui c'est extraordinaire, c'est glorifié!» Le modèle parental traditionnel est encore bien présent selon Geneviève, même venant de ses propres parents qui sont témoins de son stress. Elle est donc sceptique face à un partage égal. C'est la contrainte qu'exercent les normes, des assignations que Geneviève considère encore réelles, une représentation de la société, ce que Dubet dit être «comme un ordre, une culture, un système de positions sociales et d'un rôle, [...] nous [...] on se conduit ainsi» (Dubet, 2009 : 178). Conséquemment, Geneviève soutient qu'il n'y a pas eu vraiment d'évolution au

niveau des rôles parentaux. Cette image favoriserait le modèle du père impliqué dans les tâches familiales, mais la réalité vécue est toute autre. «On a l'impression que les hommes en font plus mais... C'est tellement ça qu'on entend dans les discours qu'y'ont changés et qu'on voit dans les images.» L'image devient alors une perception idéalisée d'un rôle, d'une nouvelle identité, celle du père partageant également les responsabilités parentales. Comme production sociale, les représentations médiatiques reflètent ce que les individus cherchent à voir. En ce sens, ils peuvent y projeter leurs perceptions sociales, ils sont la scène et ses acteurs. Les médias et la télévision deviennent «une scène de la formation de la subjectivité» comme le sont toutes les façons de construire un rapport à soi (Ibid., p. 312). Ainsi vues, ces images seraient un reflet réel. Pourtant, selon Geneviève, qui est une jeune femme de 30 ans, la réalité n'est pas la représentation imagée, mais plutôt, comme le dit Dubet, un «conflit de définition», une construction des scènes incertaines qui ne prennent pas le risque de casser le mécanisme d'identification et de projection recherché (Ibid., p. 313).

Comme c'est une manière d'être et de faire reconnue et représentée, elle-même dans son expérience confirme avoir la majorité des responsabilités. Ainsi, toute la planification, les initiatives et l'organisation familiale lui reviennent. Voici ce qu'elle constate :

«Y'a des hommes qui s'occupent plus des enfants que nos papas. Les hommes ont pas changés tant que ça, c'est pas 50/50, il y a pas d'équité. Tu fais beaucoup plus que 50% des tâches familiales. Ça échoit à la mère. C'est ce que je trouve le plus lourd. Il ne le fait pas, il ne le vit jamais. Ah! jamais, j'pense que c'est jamais arrivé... Y'en en fait pas le tiers de ce que je fais là. Y'en est même pas conscient.»

La tension du changement, où l'acteur est justement en processus évolutif, apparaît lors de la deuxième rencontre. Elle a elle-même tendance à maintenir cette division des rôles, comme le fait la société et comme l'a reflété Kim, alors qu'en tant qu'individu social, elle est consciente des contraintes. Elle se sent donc également responsable du maintien de la division et de la responsabilité des tâches. «J'ai ma responsabilité moi aussi. Pourquoi j'le ménage beaucoup? J'toujours en train de le défendre. En tant que femmes et que société, on garde le modèle.» C'est à nouveau le relais de l'assignation qu'endosse la mère. C'est ce que Dubet explique quand il dit que l'acteur est complice de son malheur d'identité assignée

(Ibid., p. 221). C'est aussi la tension entre les logiques d'action, là où il y a développement de nouveaux motifs pour agir. Mais cette tension permet la réflexivité.

Ainsi, lors de la deuxième entrevue, Geneviève parle du moyen ou de l'opportunité face à cette contrainte. Comme pour Stéphanie, elle éprouve les enjeux de partager. «Je le sais pas ce qui se passerait si j'arrêtais de m'occuper de tout, ça serait la catastrophe!» Elle sait qu'elle doit remettre des responsabilités au père. «Ce sera pas parfait. Va falloir que je mette mes poings sur la table. C'est un bon gars, une bonne personne, je sais qu'il m'aime mais il réalise pas.» L'acteur stratégique resurgit afin de répondre à ses besoins. Comme elle doit demander pour son aide, elle comprend qu'elle devra avoir, dans un jeu d'alliance et de concurrence, une approche d'imposition envers un adulte qui est son conjoint. Démarche qu'elle n'apprécie pas et personnification caricaturale qu'elle ne veut pas. «Tsé, s'il lave le plancher il le fait à ma demande. J'ai pas le goût de jouer ce rôle-là, la Germaine de la famille. Ça me tente pas.» Le fait de chercher une solution et d'agir n'annule jamais un conflit qui nous oblige à la logique de l'action autonome, soit la stratégie, de dire Dubet (Ibid., p. 185). Ce dilemme personnel vécu par Geneviève démontre l'acteur critique face à elle-même et ses propres ressources pour contrer l'effet d'un marché parental qui ne lui convient pas.

4.9.4 Le jugement de la compétence de la nouvelle mère

De ce fait, alors qu'elle explique devoir porter la responsabilité des tâches et qu'elle n'arrive pas à assumer à sa convenance ses deux rôles, elle dit avoir subi des désapprobations, tant dans son réseau proche que du monde médical et de son employeur. Tandis qu'elle se sent déchirée dans sa disponibilité à ses filles, Geneviève a vécu l'incompréhension et le jugement de sa mère pendant les premiers mois où elle tentait d'établir un lien avec Juliette. Ceci a causé une fissure entre elles. Elle a été chagrinée des propos tenus. «Ben non, c'est pas si pire que ça. Tu t'en fais trop! Les mères, de vos jours, vous lisez trop de livres... Donnes-y le biberon pis ça va être réglé!» Elle croyait que la

naissance d'un petit-enfant pouvait rapprocher encore plus une grand-mère et une mère, mais il y a eu une déception. Ici, l'Autre est sa propre mère, qui, par sa socialisation, assigne à sa fille une identité, celle de la mère trop inquiète et pas assez 'connectée' à son bébé. C'est l'assignation associée à la compétence du parent. De plus, d'autres commentaires s'ajoutaient à ce jugement. «Tout le monde me disait : c'est juste des coliques.» Elle-même ne supportait pas ne pas pouvoir la soulager. Elle en arrivait à s'attribuer le problème. «J'essayais tout, je me sentais incompétente.» Elle ajoutera à cet effet un commentaire plus général sur le jugement qui est fait des capacités de la mère, comme l'a fait Stéphanie. «Si l'enfant dort pas c'est parce que tu le prends trop, mais si tu le prends pas assez, tu réponds pas à ses besoins affectifs!»

Malgré tout, dépassant l'assignation de la mère qui est capable seule et qui devrait savoir, dépassant également le regard négatif sur ses compétences, Geneviève a agi comme un acteur stratégique et critique. Par sa détermination acharnée, le problème qui affectait Juliette a été diagnostiqué. Elle vit encore de l'amertume face au peu d'investigation réelle offerte. «J'ai beaucoup de colère contre le système, mon bébé a souffert pendant 6 mois, elle a eu mal, c'est fou. Je sais que c'était atroce.» Comme avec sa mère, elle a senti que le monde médical a peu de respect face à sa connaissance pour aider son enfant. Mais par une «éthique de conviction», tout comme l'a fait Stéphanie face à l'imposition de l'allaitement, elle a réagi et a démontré la force de l'acteur, effort donc par le sujet pour maîtriser la tension des logiques d'action. Effort face aux créateurs et aux manipulateurs de symboles et d'images tels que décrits par Dubet. Et ici, ce peut être une la médecine qui a la «capacité de produire des univers symboliques et des représentations du sujet et de la nature» (Ibid., p. 244).

Enfin, en plus de l'attitude du monde médical, Geneviève a vécu récemment le jugement de son employeur face à son retour aux études. Le message qui lui est donné est qu'elle n'a pas la capacité de choisir correctement et qu'elle n'aurait pas droit à son auto détermination ni à l'accomplissement de soi. Lors de la deuxième entrevue, elle exprime sa frustration face à ce jugement. «Je me suis fait répondre par mon employeur quand j'ai

décidé de suivre mon D.E.S.S.: 'C'est pas cohérent. Tu as choisi d'être à 4 jours pour être plus avec tes enfants, tu peux pas en plus aller aux études!' Comme si j'étais incohérente dans ma vie parentale!» Geneviève le ressent comme une pression face à ses compétences parentales. C'est le social normatif et, selon Dubet, «l'excès d'intégration» qui donne droit de nommer, là où le pouvoir des mots et des conduites adoptées renvoient à une identité assignée (Ibid., p. 221). On peut dire que l'autorisation que s'est donnée son employeur de porter ce jugement traduit à nouveau la force de l'assignation à l'identité de la mère dans un rôle traditionnel. Les tensions ressortent entre les définitions culturelles des mères et les obstacles sociaux qui s'opposent à l'émergence du sujet (Dubet, 2009).

4.9.5 L'obligation d'être une mère parfaite

Geneviève estime qu'il y a une obligation qui accroît ce sentiment d'incompétence et force des remises en question constantes dans son rôle de mère. C'est tout à fait l'exemple des tensions dans les trois logiques d'action. Il s'agit de l'assignation d'être parfaite. Elle ne veut pas adhérer à cette image qui est conçue pour influencer mais aussi pour normer. Geneviève fait preuve d'une capacité d'analyse critique face à cette expression qu'elle qualifie d'hypocrite en ajoutant même son opposée, celle de «la mère indigne». De plus, elle démontre l'effort pour se définir et pour assurer la transmission souhaitée à ses filles. Nous verrons ensuite l'examen qu'elle fait de la production des représentations.

En deuxième entrevue donc, à la question sur cette expression de la mère parfaite, elle exprime d'emblée: «Ça s'peut pas là, être une mère parfaite!» Selon Geneviève, ce dont un enfant à besoin, c'est «une mère juste assez bonne, normale», capable d'offrir assez de temps, d'énergie, de patience, tout en connaissant ses limites et en apprenant à vivre avec elles. C'est la «just good enough mother» de John Bowlby cité dans la problématique. Elle préfère donc le terme «la maman ordinaire», celle qui se permet de douter. Le doute n'est pas la perfection. On voit ici l'acteur stratégique qui réagit, qui cherche un équilibre face à cette pression normative. «Maintenant j'l'es vois un peu plus mes limites. Sinon c'est

invivable.» Mais on y voit aussi l'acteur réflexif qui prend une distance critique et qui cherche à avoir une conception d'elle-même en tant que sujet. Elle arrive difficilement à l'appliquer. La culpabilité émerge dès qu'il y a digression de la perfection : «On se sent coupable dès qu'on l'est pas. J'les ai toutes appliqués les principes de la mère parfaite, les attentes sociales.» Geneviève nomme clairement la force de la socialisation dans son expérience parentale :

«On aimerait ça aussi être la mère parfaite. On sait cognitivement que c'est des attentes démesurées mais émotivement on aimerait ça y répondre parce qu'on vit dans notre société. On vit une pression immense tout le temps. C'est un déchirement.»

Geneviève exprime tout à fait ce que Dubet théorise : les assignations et les processus de représentations tels les médias et le politique forment la domination sociale. Cette domination est «l'ensemble des mécanismes sociaux que les acteurs définissent comme telle» (Dubet, 2009 : 213). Et pour bien saisir l'ampleur de cette assignation, elle décrit la force du normatif en énumérant la liste des obligations de la mère parfaite. C'est ce qu'elle nomme être les *«il faut qu'on»*. Elle nous décrit alors l'idéalisation de la mère parfaite, tout comme l'ont fait Kim, Marie et Stéphanie.

«Il faut allaiter, il faut attendre à 6 mois avant de donner telle purée et dans tel ordre, il faut porter le bébé en 'peau-à-peau', il faut stimuler son enfant, il faut manger bio, il faut faire de l'exercice pour retrouver son poids d'avant, il faut pas fumer, il faut pas boire... il faut même faire un thérapie pour éviter ou se relever du burn out... qui est parce que t'as pas mis tes limites assez.»

Difficile, selon elle, de faire face à toutes ces attentes. Attentes qui créent une pression et qui rejoignent la notion de performance. Elle continue en nommant la pression de «la blonde parfaite», la ménagère parfaite, la bonne amie, celle qui fait du cardio-poussette et qui est en pleine forme, gentille, bien coiffée et maquillée, dont la maison est parfaitement propre tout en étant une travailleuse parfaite et acharnée. «J'trouve ça ahurissant! Y'a une annonce publicitaire de Danone, elle va travailler avec ses gants de boxe, elle va à un 5 à 7 le soir pis elle revient en forme pour le lendemain matin pour s'occuper de ses enfants, elle est sexy et

avec les dents blanches et en jupe courte (soupir)!» Geneviève explique qu'il y a même la perfection de celle qui est une «vraie mère» parce que celle-ci envisage un deuxième mais surtout un troisième enfant. «La mère parfaite c'est pas d'avoir juste un enfant... 'Pas juste 1!' C'est égoïste ça! 'Pis quand est-ce que tu vas avoir ton 2^e ton 3^e'?» Dans cette image, s'ajoute en plus celle de la mère en contrôle de soi. Elle vit donc la pression de pouvoir tout gérer avec facilité. «La mère parfaite si elle est émotive, elle se fait traiter d'hystérique. Ben oui! Il faut être en contrôle de tout. C'est une 'Germaine' qui en a pas l'air d'une, parce qu'est jeune et tellement sexy!»

Dans sa capacité de distance Geneviève poursuit un peu plus loin son analyse critique avec une définition sociale qu'elle décrie. Dans l'assignation de la mère parfaite, il y a l'association au «caring». Transmis par sa mère, relayé par le modèle antérieur, c'est celui du 'prendre soin' de par l'alimentation, la santé, l'apparence et la sensibilité à autrui. C'est ce dont parle l'étude canadienne concernant le rôle traditionnel de la femme, associé au «child care and caregiving». Dans l'éducation faite aux femmes, il s'agit d'un paradoxe par rapport à l'émancipation. Le «caring» est un modèle «coinçant» et une situation ambiguë et difficile pour les mères, selon Geneviève. Et c'est une pression qui peut également lui être reprochée à d'autres moments, lorsqu'on dit qu'elle en fait trop. Ceci la rend triste. «On n'a pas beaucoup de marge de manœuvre, les femmes, dans nos rôles, j'trouve ça plate, c'est dur ça. C'est l'image de la femme en général.» C'est ici une position qui enferme les mères dans une identité sur contrôlée (Dubet, 2009)

Ce déchirement face aux dominations provient, selon Geneviève, des modèles projetés et imposés. Il semble donc y avoir deux choix s'offrant à la mère actuelle: la mère parfaite ou la mère indigne. Le terme indigne mentionné plus tôt est pour Geneviève la nouvelle alternative pour les mères qui n'en peuvent plus d'être parfaites. C'est une assignation nouvelle. Mais il ne lui convient pas. «Pourquoi le fait de prendre du temps pour soi fait de nous une mère indigne, c'est agaçant et frustrant!» Cette mère est celle qui est à l'autre extrême. «Comme pour tout le reste dans la société, c'est bon ou mauvais ... comme pour les mamans! C'est où le juste milieu?» Le mot indigne est plutôt un jugement social qui ne

reflète pas la situation de toutes les femmes. Ce n'est qu'une perception, une représentation partielle. «De laisser son bébé jouer 5 minutes par terre, c'est correct entre nous.» C'est un enfermement dans deux identités déterminées et c'est à nouveau ici le processus de l'hyper contrôle, du stigmate de la mère soit parfaite, soit indigne (Dubet, 2009 : 215).

Comme elle l'a décrit dans le jugement fait à la mère, cet échange lui permet de reprendre sa réflexion du fait que les mères exercent une pression entre elles, en plus de celle de la société, du monde médical, des spécialistes. «Oui! Y'en a des commentaires des autres mamans : 'Ah! tu l'as même pas allaité... ah!' J'ai une amie qui a vécu ça comme un drame, ça pas marché. Aïe le jugement de tout le monde, le médecin, les infirmières, sa famille.» Elle-même reconnaît qu'elle a réagi face à sa belle-sœur enceinte en lui disant : «Tu vas même pas allaiter!» Tout comme pour le partage des responsabilités et des compétences parentales de la mère, c'est la force de la socialisation qui intériorise les normes, qui les transporte et qui amène les mères à reproduire elles-mêmes un comportement qu'elles détestent. Comme le stigmate devient une «prédiction créatrice, les individus stigmatisés s'y conforment» (Ibid., p. 222).

À cet effet, il faut expliquer à quel point Geneviève ressent déjà toute la responsabilité qu'elle porte dans la transmission des valeurs sociales à ses filles. Comme elle et son conjoint ont des rôles très stéréotypés et qu'elle en est consciente, elle craint l'influence de l'image qu'elle projette. «Comment comme mère aujourd'hui j'vais tracer leur route, comme mère, comme femme plus tard.» Donc, face à l'image de la mère parfaite, elle aborde le modèle de la femme qu'elle désire offrir pour contrer la pression sociale qu'elles vivront. «Pis aussi donner l'exemple, être un modèle.» Elle comprend la force de la socialisation comme un ordre, une culture (Dubet, 2009).

Alors qu'elle peut réfléchir à la transmission de modèle et de valeurs à ses filles, à un niveau plus macro social, Geneviève remarque qu'il y a fausseté de la représentation du modèle actuel. Ainsi, lors de la deuxième entrevue, elle explique que l'ancien modèle était clair pour la mère et pour le père. Maintenant, la femme aurait aussi le rôle de pourvoyeur et

l'homme serait impliqué au niveau familial. Ce serait le modèle proposé. Mais il est faux. «Je le trouve plus hypocrite maintenant. Maintenant papa peut faire du ménage, mais l'aspect planification de la famille, le travail de fond, de tout planifier la famille, même le couple, c'est toujours la femme, ça repose sur le dos de la mère.» Et elle considère aussi que ce qui est transmis à ses filles dans sa famille reflète ce qui est actualisé et généralisé dans la société québécoise. «Qu'est-ce qu'elles ont au niveau de l'image de la femme, de la mère, au niveau des rôles sexuels, avec le modèle actuel qu'on leur propose... le mien et celui de la société. C'est une inquiétude, une réflexion que j'ai, ça.» C'est le poids de l'intégration vécue pour elle-même en tant que parent et aussi pour ses enfants.

L'image de la mère parfaite est une représentation créée, mais réelle, qui devient un conflit de définition, selon Dubet. Dans la construction et la marchandisation d'images repères, le «benchmarking», les créateurs d'images ne peuvent «prendre le risque de perdre leurs publics en cassant le mécanisme d'identification et de projection qui les fait vivre» (Dubet, 2009 : 313). Selon Geneviève, cet enjeu de définition alimente le problème d'identification de la mère en maintenant l'ancien modèle et le nouveau, contradictoires, et en la représentant ainsi pour construire l'image sociale voulue.

Elle ajoutera dans son propos que l'opération marketing trouve preneuse et impose un mode de vie aux mères afin qu'elles tendent vers cette image. Ceci rejoint le propos de Dubet qui dit qu'il est un processus central de formation des sociétés, soit : «les représentations que les sociétés produisent d'elles-mêmes» (Ibid., p. 303). La mère parfaite serait donc une image qui se vend bien. «C'est centrée sur toi, ton corps, ton allaitement, ton couple. C'est du marketing, la mère parfaite, pour te faire acheter, pour performer.» Il y a donc obligation de répondre à ces attentes dans un besoin de consommation, mais aussi de cohésion sociale. Car c'est ce que l'on présente qui est plutôt «la réalité subjective la plus sensible et la plus profonde (...) dépendante de l'environnement et des autres» (Ibid., p. 225). Ces médias produisent continuellement des images, un monde social donc, mais qui n'a pas de centre ni de principe organisateur (Ibid., p. 313). Le flou favorise la propagande. La quantité aussi. Geneviève trouve qu'il y a trop d'information, que toute la littérature offerte est souvent

divergente et que la mère parfaite est bombardée de conseils qui l'obligent à ce rôle, dont tout ce qui peut se retrouver sur le web. Elle croit aux principes et aux conseils d'experts promulgués. Par contre, il n'y a plus de sens si tout doit être appliqué tout le temps et ce, à la perfection. Elle croit plutôt qu'il faut être capable de s'en distancer. Elle propose de faire appel aux connaissances acquises. «Mais, dans le fond y'a rien de mieux qu'une maman pour t'aider, t'écouter, en parler.»

4.9.6 L'acteur réflexif

Geneviève, dans ce qu'elle affirme et analyse, présente, une distance critique et un désir de se définir. Ses derniers propos sur la place des médias en témoignent. Nous voulons ici mettre en évidence deux autres points qui en ont foi et qui nous apparaissent significatifs : la performance dans notre société et son désir d'avoir un autre enfant.

Alors que nous avons présenté précédemment la lourdeur de cette décision dans la possibilité de ne pas être à la hauteur et en contrôle de son choix, son désir d'agrandir sa famille en appelle à une conduite de résistance et de critique de la culture dominante. Sa réflexion douloureuse nous a permis de saisir le cheminement de l'acteur. C'est la capacité de se subjectiver en résistant et «en sortant du monde contre l'image dominante d'un sujet tout-puissant», celui qui peut tout et réussit à être ce que l'on attend de lui (Dubet, 2009 : 239). C'est ici l'expérience sociale qui se définit dans les trois logiques d'action et «par l'activité du sujet qui les articule» (Ibid., p. 176).

De plus, lorsque Geneviève aborde toute la pression normative de la mère parfaite qui devient l'épreuve de la domination, elle nous explique la place de la performance dans cette image. Elle décrit d'abord l'importance de la performance dans sa vie ainsi que ses craintes pour l'avenir de ses filles dans une vive acuité. Pour elle, il s'agit d'une autre obligation, le poids du legs familial et social. Lors de la deuxième entrevue, Geneviève dit avoir une réflexion constante parce qu'elle est toujours marquée par les attentes de performance et de

réussite de son père. Il était exigeant envers elle dans ses résultats scolaires : «C'était jamais assez. Jamais reconnu, mes leçons. Il criait. J'avais 97%, j'aurais pu avoir 100%. J'étais performante à l'école. Il est très fier mais il aurait été plus fier de moi si j'avais fait mon doctorat. Là je fais mon D.E.S.S. mais...» Ayant vécu un épuisement professionnel relié à une exigence trop grande au travail, doublé d'une fatigue de nouvelle mère, elle en est très consciente et elle espère ne pas transmettre cette pression à ses filles. «Je veux les pousser à atteindre leur potentiel mais leur potentiel, justement, pas le mien.» Elle est donc préoccupée des excès. «Je sens que ça va être difficile pour moi. Faut pousser mais jusqu'où?»

Ensuite, elle craint déjà la pression sur ses filles face à leur réussite sociale. Paradoxalement, et c'est le conflit de l'acteur réflexif qui est aussi socialisé, elle ne veut pas qu'elles soient toujours dans l'action comme elle. Ici, ce peut être la représentation de la liberté d'agir, l'obligation d'être libre qui passe par la performance pour soi mais aussi face à l'autre, dans une compétition (Dubet, 2009). «Si elles sont pas capables de se mettre en action dans la société, elles réussiront pas à faire leur place. Ca va être un défi.» Geneviève note que dans la société actuelle, il n'y a pas de place pour l'échec, l'oisiveté. «Pourtant ça fait partie de la vie, l'échec. C'est une société qui nous pousse à l'action. Il faut toujours performer.» Elle sait que les modèles comportementaux seront multiples et que ses filles devront suivre le «rythme social». Ce sera donc pour elle une pression sociale constante face à la performance. En étant au fait que la performance est un processus de création du social, nous comprenons qu'elle en saisit la portée. Ainsi, malgré le jeune âge de ses enfants, Geneviève reconnaît déjà le stress relié à la performance dans la stimulation des apprentissages. Elle en est consciente et prévoit ses réactions, réfléchit à ses choix. «C'en est déjà un, dans le choix de la garderie, dans le choix d'inscrire ma fille à la pré-maternelle parce que j'veux qu'a développe son potentiel, a va juste avoir 4 ans, ça va être ma bête noire, ça.» Comme acteur socialisé mais stratège et critique, elle voit déjà qu'elle aura des choix à faire dans un champ très concurrentiel. C'est par son sens critique qu'elle pourra mieux doser ses exigences. C'est ce qui permettra à la mère d'être vigilante, de se distancer, «de ne pas être totalement englué(e) dans la société» et donc, enfin, de se subjectiver (Dubet, 2009:192).

Nous avons ainsi terminé l'histoire des quatre sujets. Ce sont quatre mères qui, par leur parcours individuel, ont démontré que l'expérience parentale est semée d'épreuves qui les obligent à se construire autrement. Voyons maintenant la discussion globale découlant de leurs témoignages et de l'analyse. Voyons comment, malgré leurs cheminements individuels, leurs particularités et même si elles ont parlé séparément de leur situation de vie, elles se rejoignent.

Avec la discussion qui suit, nous terminerons l'analyse des données. Ce sera le dernier chapitre. La discussion permettra d'aller plus loin que les compréhensions émergentes, en examinant et en interrogeant les données afin de faire parler les résultats. Nous y verrons comment les mères ont à cœur le lien à créer avec leur enfant, malgré les obstacles qui peuvent contraindre leur souhait. Nous y verrons une approche plus interprétative afin de parvenir à une compréhension d'ensemble ayant une certaine finalité, où «le chercheur va prendre la parole et proposer une compréhension [...] (car) l'assemblage est le fait de son travail synthétique» (Paillé et Mucchielli, 2003 : 189). Et c'est ainsi, à nouveau, que notre subjectivité est interpellée et qu'apparaît «l'intuition d'une cohérence» (Ibid., p. 183). L'écriture finale est donc, selon ces auteurs, et à notre avis, «une proposition de compréhension de phénomènes» (Ibid., p. 108). Elle permet alors de mettre tout ce qui a été présenté en cohérence.

CHAPITRE V

DISCUSSION

Dans le chapitre IV, nous avons vu chaque mère séparément pour ensuite analyser leur parcours de vie parentale selon les logiques d'action de l'acteur de Dubet, tout en faisant référence à la problématique. Ce qui rend l'expérience parentale des mères intéressante et riche est la confirmation que leur agir social se produit dans ces trois logiques d'action. Leur histoire confirme qu'il y a des tensions qui dialoguent continuellement entre elles.

Nous examinerons maintenant ce qui émerge de cette expérience parentale où se retrouvent plusieurs similitudes et quelques différences qui nous semblent moins significatives. Car celles-ci se retrouvent plutôt dans leurs personnalités et certaines particularités personnelles de famille et de travail, entre autres liées aux transmissions des valeurs familiales. Il allait de soi, car leurs parcours conjugal, professionnel et familial diffèrent. Par contre, et c'est ce qui est captivant, ce sont les ressemblances qui se soulignent à grands traits. Nous pouvons dire que les ressemblances sont généralisées dans leurs réalités de mères qui travaillent.

Dans cette première partie de la discussion, nous commencerons par ce qui unit toutes les mères, soit le besoin fortement ressenti de développer un lien de qualité avec leur enfant. Et dans cet objectif commun, il y a la transmission familiale qui peut y contribuer, tout comme il peut parfois exacerber ce besoin. Mais il y a aussi tout ce qui y fait obstacle. Ces obstacles seront présentés dans la deuxième partie de la discussion. Neuf éléments ont émergé soit la conciliation travail-famille et l'importance accordée au travail, mais aussi à l'accomplissement de soi, le partage des responsabilités avec le père, le temps et, enfin, l'assignation de la mère parfaite. Et s'ils sont des facteurs qui font obstacle, nous avons remarqué que le travail et l'accomplissement de soi sont également une réponse à un besoin

chez les mères. Néanmoins, s'ajoutent trois autres obstacles, conséquences des contraintes dont il faut parler. Si deux effets sont indirects, soit la dévolution du savoir parental et l'incohérence des attentes, on voit aussi un troisième effet qui entache leur parentalité. C'est le neuvième obstacle, soit l'estime de soi parentale. Et de ce dernier obstacle, cinq facteurs de stress en découlent. Ils seront présentés avec plus de détail à la fin de l'analyse. Ainsi, le premier, l'épuisement professionnel et la dépression sont un phénomène très actuel. Mais il y a aussi la culpabilité, la responsabilité, l'effort de distanciation et la double contrainte qui représentent tous l'épreuve sociale des mères qui composent avec les trois logiques d'action.

Enfin, pour terminer avec un côté plus lumineux, porteur d'espoir, nous parlerons de leur capacité d'agir, de se distancer et de ressentir un certain pouvoir, donc de devenir réflexive. Ainsi, nous avons pu observer que leur capacité modulée de réflexivité mais aussi de subjectivation, même s'il se fait dans de petits gestes, apporte une cohérence à leur expérience de mères.

Nous voulons préciser à nouveau que seulement quatre sujets ont été rencontrés et que les résultats présentés ne peuvent être considérés comme des données probantes.

5.1 L'importance du lien avec l'enfant

Sans reprendre tous les commentaires des mères, nous avons noté l'importance qu'elles accordent à développer un lien de qualité avec leur enfant. Il s'agit d'un aspect essentiel de leur expérience parentale qui est ressorti, primordial et qui a été largement abordé précédemment dans l'analyse. Les efforts et déchirements nommés par les mères en témoignent et en sont la preuve. Cet aspect fait donc l'objet d'une attention particulière parce qu'il a teinté tout le propos de nos sujets et parce qu'il a structuré et guidé notre analyse finale. Geneviève l'a bien décrit : «Être une mère ça implique de donner ce qu'on a de meilleur mais quand tu passes la plus grande partie de ta journée au travail, c'est difficile, ca coupe d'un pan de leur vie.» Le commentaire de Kim fait ressortir ce fil conducteur des

quatre mères: «Quand c'est rendu que j'les entends pu là, pis que j'suis pu concentrée à eux autres là, j'aime pas ça. Quand c'est juste : 'Maman, maman, maman' là, pis qu'ça vient pu me chercher autant, j'aime pas ça.» Dans la problématique nous avons fait état du lien d'attachement selon Bowlby, Erickson et Steinhauer (1988; 1982; 1996). Les mères ressentent et reconnaissent l'importance de ce lien. Et elles tentent constamment de relever le défi d'y répondre même si la réalité et l'idéal se confrontent. Kim aimerait pendre le temps de jouer avec ses filles, elle a dit «...mais j'ai trop de choses à faire.» Stéphanie aussi l'a exprimé: «... plus de temps de qualité avec eux autres, c'est ce que j'pensais avoir! Qu'en réalité c'est pas tout à fait ça!» Le témoignage de Geneviève sur la qualité de la relation dans les premières années de vie de l'enfant exprime avec véhémence la valeur du lien d'attachement. Il correspond à celui des autres mères. On voit une mère qui ressent cette priorité, tout comme il a été démontré dans la problématique sur la théorie de l'attachement. «C'est bien beau dire que nos enfants sont importants, il faut que ça paraisse dans les gestes aussi.» Leur désir d'être impliquées et présentes dans la vie quotidienne de leurs enfants, pour répondre à leurs besoins physiques, affectifs et éducatifs se dévoile ainsi comme une affirmation, une conviction. En-deçà de l'enfance oubliée et de la famille incertaine, nommées par Roussel, au-delà de l'inconséquence du parent nommée par Émond, il y a ici une certitude très conscientisée de ces mères face à l'importance du lien de qualité à créer et à maintenir avec leur enfant (Roussel, 2001; Émond dans Dufresne, 2005). Elles se dévouent donc pour arriver à offrir plus, sinon elles s'en inquiètent et vivent un grand stress.

De plus, comme les mères sont fortement influencées par la transmission familiale, facteur initial de socialisation, s'y retrouve une tension d'appropriation de modèle. Dans le lien à créer avec l'enfant, cette appropriation exacerbe le besoin, soit par les différences générationnelles du rôle maternel mais il y contribue aussi, par la présence familiale offerte. La transmission familiale influe donc de deux façons différentes sur l'expérience de la mère.

En tout premier lieu, il y a toute la question de l'importance de la famille élargie, mais surtout celle de la grand-mère pour favoriser les liens. Les quatre mères le reconnaissent, le recherchent et l'apprécient. La transmission est donc positive ici. Nous avons entendu Kim, surtout, Stéphanie, de même que Marie, parler de la présence de leur famille et du désir de maintenir les liens. Ainsi, Stéphanie veut prioriser les moments passés en famille, comme elle l'a appris : «Pour mon père c'tait important les vacances, quand y'avait la chance, y nous amenait avec lui, même si y travaillait.» Et Kim nous a dit à quel point elle pouvait s'ennuyer de sa famille. Marie a ajouté : «Pour moi, la famille c'est important, c'est transmis par mes parents, beaucoup, beaucoup.» Geneviève, quant à elle, a exprimé le même souhait qui se traduit par les dimanches avec son conjoint et ses filles. Ceci rejoint Corbeil et Descarries qui disent que la famille demeure en tête du palmarès des valeurs privilégiées au Québec (2003).

Et si nos sujets ont abondamment parlé de l'importance de la qualité relationnelle mère-enfant, elles ont également dit que la présence de leur propre mère dans leur vie et dans celle de leurs enfants représente une substitution parentale de qualité. Même pour Kim, malgré la distance physique qui avive ce besoin et les services de garde qu'elle apprécie, la présence de ses parents est importante. Puis il y a Marie, pour qui l'implication quotidienne de la grand-mère maternelle est devenue un facteur de protection au fil des ans et une présence indispensable. En exemple, sa présence comme gardienne de jour, suppléante en soirée et accommodante dans ses retards après le travail. Stéphanie, elle, nous a fait part de son souhait. «J'souhaitais même que ma mère vienne habiter avec nous autres, par rapport aux enfants. Elle était toute seule. C'tait important qu'une grand-maman soit dans la vie des enfants.» Elle favorise alors une présence régulière de sa mère dans sa vie familiale. Conséquemment, la présence des grands-mères semble être une substitution parentale estimée et plus près des souhaits des mères. Parce qu'elles ne peuvent y répondre totalement ellesmêmes, les mères apprécient cette relation de proximité avec leurs enfants qui, de plus, est significative. C'est une façon d'offrir à leurs enfants une qualité dans les liens affectifs et même éducatifs. Pour elles, les grands-mères participent au relais d'affection. Quand cette présence est possible et saine, elle est rassurante pour les mères, tel qu'il a été démontré dans la problématique sur les substituts parentaux.

De plus, les grands-mères sont également des courroies de transmission du savoir parental, différent de celui des experts. Ceci revêt une importance aux yeux des mères. Alors que Geneviève a parlé du jugement critique négatif de sa propre mère, elle a tout de même confirmé: «Mais, dans l'fond, y'a rien de mieux qu'une maman pour t'aider, t'écouter, en parler.» Leurs mères peuvent transposer les mêmes valeurs que leurs mères. Ceci est d'autant plus vrai lorsque les services dans les garderies ne sont pas à la hauteur de leurs attentes, ce dont Stéphanie et Geneviève nous ont fait part. C'est le rôle des transmissions familiales dans le processus de socialisation, influence microsociale qu'il ne faut pas sous-estimer. C'est l'influence positive de leur expérience parentale face à l'offre des services, des systèmes et des structures en place.

Néanmoins, la présence de leur mère affecte l'opinion qu'elles ont de leur lien avec leurs enfants. Ceci devient contraignant et entache de façon négative le parcours parental des mères. Car elles souhaitent être comme leurs mères qu'elles idéalisent. C'est l'appropriation du rôle traditionnel dans lequel les mères actuelles continuent de se projeter. Nous y reviendrons en abordant le fait qu'une partie de cet obstacle provient de l'image de la mère parfaite qui porte encore le modèle traditionnel. Dans leur importante étude, Duxbury et Higgins semblent le confirmer, les mères sont plus insatisfaites de la qualité de leur lien, même si elles consacrent plus de temps à leurs enfants que les pères. «These findings suggest that many women judge their performance as a parent using outdated and perhaps unrealistic standards (e.g. compare themselves to their own mothers (Duxbury and Higgins, 2003b : 72). Nous avions abordé les transformations du lien parent enfant et la substitution parentale par un système organisé dans la problématique. Mais alors que l'évolution de la famille serait celle d'un tumulte sans précédent, nous n'avons pas vu dans la littérature le fait et le poids de la comparaison intergénérationnelle. Par contre, nous pouvons confirmer que c'est ce que les quatre mères ressentent.

5.2 Les obstacles

Alors que nos sujets ont nettement indiqué l'importance des liens mère-enfant et familiaux, nous aborderons, dans cette deuxième partie, neuf facteurs qui y font obstacle. Car si les grands-mères sont perçues comme des relais importants dans un rôle plus traditionnel et

que les mères demeurent préoccupées par ce désir, nous voyons qu'elles sont confrontées à des défis importants. Les obstacles à la réussite du lien mère-enfant sont donc multiples. Nous devons aborder cet aspect de leur expérience parentale parce qu'il vient directement influencer l'auto évaluation et la critique qu'elles font de la qualité de ce lien. Nous y retrouverons en premier la lourdeur de la conciliation travail-famille, surtout au retour du congé parental jusqu'à l'âge de 12 ans. Puis les deuxième et troisième obstacles, la place donnée au travail et à l'accomplissement de soi qui tous deux participent aux tensions qu'elles ressentent. Même s'ils sont des facteurs qui font obstacle, ils représentent pour les mères une réponse à un besoin. C'est ici la personne sociale entière, celle qui travaille et qui est reconnue dans sa contribution citoyenne et celle qui se réalise individuellement. Nous aborderons donc que le fait de choisir le travail et de se choisir devient contraignant et que le soi est une identité plus récente. Ensuite, nous présenterons le quatrième obstacle, le difficile partage des responsabilités familiales avec le père qui demeure un empêchement important à leur parentalité souhaitée. Si le travail est valorisé, le partage inéquitable semble persister comme un facteur contraignant et non reconnu, ni suffisamment pris en compte. De plus, le travail, le partage des tâches parentales et les besoins d'accomplissements sont fortement associés au facteur temps; les mères souffrent de ne pouvoir accompagner leurs enfants d'une façon convenable pour elles. Le temps est donc le cinquième obstacle. Enfin, leur vive réaction à l'assignation de la mère parfaite sera discutée comme sixième facteur. Cette assignation se fait par l'influence du rôle traditionnel, par les images et par l'atteinte à leur sentiment de compétence parentale par le monde médical. Car nous avons vu que lorsqu'elles se comparent à leurs mères, elles se sentent toutes moins bonnes, moins capables. Nous avons noté que le sentiment d'incompétence ressenti par les mères qui se jugent et évaluent négativement leur capacité parentale a des conséquences néfastes. Donc, la dévolution du savoir parental est un septième obstacle et l'incohérence des attentes le huitième. Tout ceci affecte l'estime de soi parentale des mères. Il est le neuvième et dernier effet des huit obstacles précités. Enfin, nous nous attarderons plus longuement à cinq impacts directs sur les mères, soit la dépression et l'épuisement professionnel, la culpabilité, la responsabilité, l'effort de distanciation et la double contrainte.

5.2.1 La conciliation travail-famille

La conciliation dans le double rôle de mère et de travailleuse est donc un empêchement majeur à leur parentalité. C'est le premier obstacle. Geneviève l'exprime ainsi : «Ce que je n'aime pas c'est ce que le travail enlève quelque chose à mes enfants.» Marie nous l'a bien expliqué. Les questionnements sur ses capacités parentales en font foi. Cette nondisponibilité, donc, pour participer quotidiennement à la vie de leurs enfants est directement liée au fait du travail. Il faut rappeler que les quatre mères, comme 80,7 p. cent des mères québécoises, sont sur le marché du travail (ISQ, 2009). Ainsi, et à nouveau, le temps consacré au travail est un facteur difficilement conciliable avec le rôle et le sentiment de compétence de mère. Stéphanie et Marie ont déclamé sur la conciliation: «C'est épouvantable!» et «Ça c'est incroyable!» Geneviève a résumé ainsi : «C'est inconciliable, ca n'existe pas, je n'y crois pas!» Toutes auraient préféré des congés parentaux mieux adaptés, plus longs. Toutes s'entendent pour dire qu'il y a des améliorations à faire avec les congés parentaux et les conditions de travail pour les mères. Kim a parlé de son retour trop hâtif alors qu'elle allaitait encore: «Parce que moi, j'tais bien avec mes bébés là. J'tais pas prête.» Stéphanie aimerait avoir plus de latitude face aux congés offerts: «J'peux-tu utiliser mes congés de maladie selon mon bon jugement!» Les mères auraient aimé être plus présentes, surtout à des moments où elles sentent qu'elles doivent y être. C'est tout à fait ce dont Rhéaume et Méda ont parlé dans la problématique sur la difficulté d'arrimer les rythmes de vie de l'enfant avec ceux de la mère. (2005; 2005).

Les mères avouent que leur travail est exigeant et difficile à concilier. C'est le «workto-family interference» qui rend compte des conséquences du travail sur la famille (Duxbury
et Higgins, 2003a; 2003b). Kim a fait changer ses quarts de travail à l'urgence, Geneviève
aimerait poursuivre son congé parental d'une journée par semaine afin de mieux concilier.
Elles reconnaissent que l'organisation a des effets néfastes sur elles et sur leur famille, donc
sur les enfants. Le stress est présent et il est plus grand lorsque les enfants ont moins de 5 ans.
Entre 6 et 12 ans, les exigences demeurent encore grandes. Et il ne faut pas minimiser la
responsabilité face aux adolescent-e-s, Marie nous en a fait part. Toutes ont nommé le stress
subi par les enfants dans la routine quotidienne, travail-famille-école. «Family to work

interference is negatively associated with family life satisfaction, parental satisfaction and family well-being» (Duxbury and Higgins: 2003b: xvii). Cet énoncé est associé au parent qui est le «caregiver», souvent la mère, et c'est ce «caregiving overload» qui ressort. Comme la nécessité de travailler est bien réelle et que la pression de performance au travail l'est aussi, les mères vivent la pression de s'y conformer. Craignent-elles alors d'être mal perçues si elles admettaient la réelle priorisation qu'elles en font? Car pour les parents, «strategies used [...] substantiates [...] that the first line of defence against high levels of work-life conflict is to put work first to meet work demands at the expense of family and/or personal life» (Ibid., p. 16).

De plus, trois mères, Marie, Stéphanie et Geneviève ont exprimé leur difficulté à être disponibles pour leurs enfants alors qu'elles s'occupaient de ceux des autres à leur travail, facteur déchirant et lourd de regrets, mais relié à leur type d'emploi. (Il faut dire ici que les quatre mères ont un emploi à forte dominance relationnelle). Ceci correspond aux propos tenu dans la Gazette des femmes de 2009: «elles racontent ne pas se sentir de bonnes mères en laissant la responsabilité de leurs enfants à d'autres...» (Mathieu, 2009 : 225). Geneviève l'a bien décrit: «Au niveau du développement, de l'éducation, c'est pas moi qui... Je suis pas disponible, pas présente et je suis pas disposée après ma journée.» Ceci s'ajoute au fait de laisser leurs enfants à des mères substituts, les éducatrices en milieu de garde. Elles sentent qu'elles ne sont pas à la bonne place au bon moment, comme l'a dit Descarries dans une entrevue à La Gazette des femmes (Mathieu, 2009).

5.2.2 Le travail, une contrainte et un besoin

Donc, dans le besoin de la création et de maintien du lien, les quatre mères ont amplement parlé de leur travail qui affecte leur disposition physique et affective et leur disponibilité temporelle pour leurs enfants. C'est le deuxième obstacle. Toutefois, malgré les aléas de la conciliation, les quatre mères parlent de leur travail avec intérêt et passion. Ainsi,

ce qui nous apparaît pertinent ici est l'importance qu'elles accordent à leur expérience professionnelle. Mais si c'est un obstacle à leur parentalité, c'est aussi un souhait, un besoin qui devient une contrainte personnelle face à d'autres besoins.

L'éducation de Marie, de Stéphanie, de Kim et de Geneviève était axée vers le travail, rejoignant sur ce plan différents travaux sur la question de Corbeil et Descarries puis de Tremblay (2003; 2005). Geneviève a confié être le premier pourvoyeur. Les mères n'ont pas appris à demeurer à la maison, être des ménagères et s'occuper des enfants. Marie a clairement dit qu'elle a été en réaction au modèle traditionnel de sa mère où la dépendance et le manque d'autonomie ne lui convenaient pas. Donc, l'idée et la capacité de tenir ce seul rôle ne semble pas avoir été une option à long terme pour elles, tout comme la majorité des mères québécoises (ISQ, 2009). Toutefois, nous l'avons déjà dit, elles auraient apprécié avoir plus de répits, ayant vécu la différence lors de leurs congés parentaux et leurs arrêts de travail pour épuisement. Stéphanie l'a bien cerné quand elle a nommé la facilité de son quotidien alors qu'elle était en arrêt de travail: «Tout était comme plus relaxe. Parce que moins de contraintes d'horaires.» Et elles ont, nous l'avons vu, dénoncé l'imperfection de l'offre actuelle des politiques sociales et familiales.

Mais l'accomplissement par le travail transcende l'obligation de subvenir aux besoins financiers de leur famille, même dans la monoparentalité de Marie, la garde partagée de Kim et le meilleur salaire de Geneviève. Stéphanie a dit qu'elle envisage une reprise de ses études, Marie apprécie son retour à un emploi où ses compétences et sa formation sont mises à profit et Kim cherche à se perfectionner et avoue avoir besoin du travail pour être heureuse et allumée. Et enfin, Geneviève maintient ses efforts pour l'obtention d'un D.E.S.S. Elle a d'ailleurs dit à quel point elle avait besoin d'avoir une reconnaissance professionnelle et sociale. Ainsi, le travail est un obstacle, mais aussi une valorisation sociale et individuelle. De plus, elles ont toutes dit être fières de transmettre à leurs enfants l'importance de la réussite au travail.

Les mères font donc des sacrifices dans leur disponibilité auprès de leurs enfants pour répondre à un autre besoin, celui de développement professionnel. Elles ont parfois eu la chance d'apporter des changements, mais elles ont fait d'autres choix. Stéphanie aurait pu prendre plus de congés pour accompagner ses enfants pendant les premières années de scolarité mais ne l'a pas fait; Kim est déchirée, car elle voudrait poursuivre sa formation professionnelle; Geneviève entreprend des études supérieures alors qu'elle vit très difficilement la coupure et le manque de temps avec ses filles; Marie a choisi de travailler de soir, alors qu'elle vivait des difficultés avec le père dans la garde partagée et les situations de crises de ses adolescents. Ici, les mères font des choix, soit à cause des exigences du travail ou soit pour répondre à leurs aspirations individuelles et professionnelles. Nous pouvons alors poser la question : avouer que le travail est plus stimulant comporte-t-il des risques de jugement de la part d'autrui? Le fait d'accorder une importance au travail devient alors une confession difficile à faire. Car elles ne parlent pas autant et avec la même liberté de leurs déceptions et frustrations face aux exigences familiales, une réalité qui elle aussi les contraint. Nous avançons que si le travail les comble et peut être une valorisation, les difficultés dans leur rôle parental est un peu plus délicat à aborder. Il représente donc un aveu paradoxal. Kim est la seule qui a abordé directement cette situation en disant que son emploi était moins prenant et pouvait mieux la combler. J'me fatigue jamais autant avec mon travail... La job est beaucoup plus claire! J'suis essoufflée. C'est toujours: 'maman, maman'!» Il devient ainsi plus facile et fréquent pour les mères de parler des frustrations liées aux sacrifices qu'elles ont faits au travail pour répondre aux besoins de leur famille. «Or, has the fact that they have met family demands at the expense of their work (and possibly career progression) made them more dissatisfied, critical or resentful of circumstances at home that have made such choices/sacrifices necessary?» (Duxbury et Higgins, 2003a: 40).

Par leurs commentaires, nous sentons qu'elles perçoivent les tâches domestiques et le fait d'être des mères à la maison comme dévalorisants. Mais il s'agit aussi d'une non-reconnaissance de l'importance du rôle de mère, ce qui contribue à la recherche de moyens pour s'accomplir ailleurs, dont le travail. Kim nous a dit que, pour elle, les tâches domestiques au quotidien ne donnaient pas de sens à sa vie. Reprenons aussi cet autre commentaire de Kim: «J'ai besoin de mon travail pour apprécier d'être mère, pis le

contraire.» Geneviève a affirmé : «On n'est pas reconnue dans notre double rôle.» Même Marie intègre cette dévalorisation en parlant des choix de vie plus simples qu'a fait sa mère alors qu'elle avait une garderie dans sa maison : «Pis a faisait pas grands choses d'autres.» Leurs propos rejoignent donc ceux de Rhéaume et de Meda sur la non-reconnaissance de la situation de la mère qui exacerbe ce besoin d'accomplissement (2005 ; 2005). Et celui de répondre au besoin d'être soi devient également difficile et participe aux tensions qu'elles vivent dans leurs rôles.

5.2.3 L'accomplissement de soi

En plus de l'importance que revêt le travail dans la vie des mères, nous voyons poindre celui de l'accomplissement de soi, une troisième similitude entre ces femmes. Nous constatons qu'il y a deux besoins identifiés par nos sujets : celui d'être mère à part entière et celui de travailler également. Elles veulent ces deux rôles mais elles ont aussi exprimé que les deux peuvent être une entrave à leur liberté. Elles manifestent toutes la recherche individualisée d'être soi. C'est la tension citée dans la problématique sur les mères qui travaillent «dans l'écartèlement de l'expérience féminine entre une volonté de participation et d'égalité et un souci identitaire» (Dubet et Martuccelli, 1998 : 206). L'identité c'est aussi être soi et être soi devient une priorité. Mais être soi peut devenir une contrainte.

Ce troisième besoin explique ce que nous appellerons leur triple condition identitaire: être mère, être travailleuse, mais aussi être une personne à part entière, le Je. C'est possiblement le besoin de se sentir compétente dans un autre domaine que celui de la maternité, où elles vivent le jugement et une pression normative et la dévalorisation de leurs capacités parentales, et celui du travail, où elles vivent aussi certaines exigences contraignantes. Le désir d'être entière, c'est-à-dire de s'accomplir, constitue une épreuve sociale difficile à surmonter à cause du double rôle, du temps et du partage des tâches. Stéphanie l'a bien exprimé en parlant de ses autres besoins : «Mais je suis aussi une femme...

J'peux dire que j'me suis oubliée en tant que Stéphanie.» Geneviève le désigne comme son

rôle d'être humain. Elle le ressent aussi. «En dehors d'être une travailleuse et en dehors d'être une maman... j'suis un p'tit peu une amie, un p'tit peu une blonde mais j'suis rarement moi.» Pour revenir à Dubet, nous pouvons dire que l'épreuve sociale est dans le double rôle, mais elle est aussi dans l'épreuve d'être capable de s'accomplir dans les trois conditions. Les rôles, identités et besoins s'accumulent et la mère n'y arrive plus.

Les mères sont donc totalement sociales ici. Leur propos rejoint celui de nombreux auteurs cités dans la problématique qui parlent d'une société où la quête de sens et le culte du soi sont priorisés et valorisés. Dépendantes de ce qui se passe dans leur société, exemple d'une intériorisation normative, elles recherchent une cohésion sociale tout comme une harmonie intérieure. Le besoin de se réaliser et de s'épanouir semble actuel. C'est donc une identité plus récente de l'histoire familiale québécoise.

Mais alors que le besoin prévaut, un regard paradoxal est posé sur la mère. Geneviève a réagi au jugement qui est fait de cette troisième condition en s'indignant justement face au mot indigne pour désigner la mère qui prend du temps pour elle. Car, au-delà du besoin de s'accomplir par des activités de loisirs plaisantes, se trouve la recherche de réponses pour donner un sens à toute cette actualisation. Sans ce désir d'authenticité et d'être comme l'Autre, les quatre mères ne sont pas comblées. Car, «si l'on admet que les sentiments d'appartenance, la confiance en soi et dans les autres, la solidité des identités et l'estime sont des ressources subjectives, tout ce qui les affaiblit procède, d'une manière ou d'une autre, d'un processus de domination» (Dubet, 2009 : 225). On peut penser que l'individu qui cherche l'authenticité devient assujetti à cette quête. C'est ce qui les force à trouver une réponse autre que dans leur rôle de mère et de travailleuse et même dans leur relation conjugale.

Selon Doucet et Lipovetsky, il s'agit de trouver le bonheur (2007; 2006). C'est un équilibre dans ce rapport à soi, mais d'un soi face à l'Autre, parce que ce besoin est en accord avec l'Autre qui en fait aussi la promotion. Ceci rejoint Taylor qui dit que l'objet d'une quête existe pour éviter le vide, vide qui est ici comblé par l'accomplissement des trois conditions.

Le vide s'actualise dans une réponse qui devient une nécessité. Et, de façon contradictoire, il devient alors une condition qui fait obstacle à l'importance que les mères, elles, accordent au lien à créer avec leur enfant. Il devient donc un défi de plus. Il devient, selon Martuccelli, une injonction à l'authenticité, une contrainte de la contrainte, un «devoir qui est adressé à chacun d'entre nous de devenir nous-mêmes» (Martuccelli, 2004 : 489). On peut alors comprendre le poids de la quête de cette troisième condition alors que la possibilité réelle d'y répondre est diminuée par la responsabilité familiale qui demeure l'apanage des femmes.

5.2.4 Le difficile partage équitable des responsabilités parentales et familiales

Toujours dans le but de développer un lien de qualité avec leur enfant et de concilier travail-famille, il y a donc le quatrième obstacle: le partage des responsabilités parentales et familiales avec le père, que ce soit les tâches ménagères ou la présence auprès des enfants. D'emblée, les mères reconnaissent toutes que la gestion, c'est-à-dire la planification et l'organisation de la vie familiale qui leur échoit est une nécessité, sans quoi le «chaos» s'installe. La routine devient donc une solution d'une conciliation mieux réussie ou du moins plus acceptable pour les mères. Les mères ont dit devoir y mettre beaucoup d'effort et d'énergie. Mais routine peut signifier gestion et contrôle de la maisonnée dans son sens péjoratif. Elle devient alors lourde à porter et à maintenir à cause de l'image projetée de la «Germaine». C'est un rôle ingrat que Geneviève dit devoir assumer pour le bon fonctionnement de la maison. Ainsi, dès le retour au travail, après le congé parental, l'organisation obligée se poursuit avec la garderie, puis l'école et ses exigences d'horaire, des devoirs et des leçons. De plus, Geneviève et Stéphanie l'ont bien expliqué, l'institution normative qu'est l'école, fait toujours appel aux mères pour toute question qui y est reliée, ce que Stéphanie dit être une *«attente normale»*. Malgré tous les services de garderie offerts, les mères se sentent toutes dépassées par les exigences de la routine. Pourquoi de tels services n'amenuisent-elles pas la surcharge? La réponse qui suit a été avancée: «...employees with a high-reliance on daycare are overloaded by the tasks associated with delivering and picking up children» (Duxbury and Higgins, 2003a: 25). C'est d'ailleurs ce dont ont parlé Geneviève et Stéphanie.

Nous voyons donc ici que le partage des responsabilités entre les parents est une autre difficulté pour créer et maintenir un lien de qualité. Il est évident que l'attitude des mères face à cette contrainte reflète leur personnalité, mais aussi l'héritage des transmissions familiales et culturelles. Chaque mère vit une relation différente avec le père. Nous parlerons plutôt du partage des responsabilités entre eux. Trois mères ont donc parlé avec frustration de ce fait. Marie a vécu une réalité plus à l'extrême; elle n'a eu aucune aide du père. Même quand ils vivaient tous ensemble, malgré l'attachement du père pour ses enfants, celui-ci ne participait pas aux tâches. Stéphanie, elle, a composé pendant plusieurs années avec l'absence du père dans la vie domestique et familiale. Sa situation lui a même fait remettre en question son choix de conjoint : «Si j'avais eu un conjoint ben impliqué, mes réponses auraient été très très différentes! (...) Si c'était à refaire j'pas sûre que j'aurais des enfants avec lui!» Malgré les efforts déployés pour améliorer la situation, elle résume la situation en disant que le rôle de son conjoint est plutôt une «aide» qu'un partage: «parce c'est difficile de l'amener à m'aider.» Elle a résumé le tout en disant, comme l'a fait Geneviève : «Y'a comme pas un partage équitable.» Cette dernière vit également des frustrations face à son conjoint qui travaille beaucoup à l'extérieur de la maison et qui est donc peu disponible pour les tâches : «Parce que c'est comme ca! Y fait rien là, aucun ménage dans la maison aucun! Je fais tout!» Pourtant elle a mentionné l'aide qu'il lui apportait autour de la naissance de leur premier bébé. C'est ce que Descarries a expliqué: à la naissance de l'enfant, «l'illusion de l'égalité disparaît...» (Descarries, 2009 : 23). Geneviève contemple l'idée d'aborder le sujet plus fermement avec lui, ce qu'elle n'a pas encore fait, préservant ainsi une certaine harmonie conjugale. Toutefois, malgré la présence au quotidien de leur conjoint, Geneviève et Stéphanie vivent peu de répit, un partage peu équitable, ni pour les enfants ni pour les tâches domestiques. Geneviève, tout comme Stéphanie, en devient même cynique. En exemple, le commentaire de ses propres parents, qui eux, n'ont pas vécu le partage de la responsabilité financière ni le partage des tâches et qui louangent les quelques tâches ménagères de son conjoint. La logique d'intégration refait surface. À nouveau, la socialisation à l'intérieur des familles ressemble à un obstacle au changement par le maintien des traditions, celui du rôle

de la mère et celui du modèle conjugal parental. Enfin, avec sagesse, Geneviève en a fait cette analyse que nous voulons reprendre ici: «On a plus de responsabilités au niveau social, mais y'ont pas plus de responsabilités au niveau familial, les papas.» Ces deux mères, tout comme l'a fait Marie, reprochent aux pères leur manque d'implication. La frustration face aux efforts qu'elles ont faits pour les y amener est omniprésente dans leur discours. Leurs stratégies ont par contre été différentes. Marie de son côté a fini par abdiquer.

À l'opposé, Kim est la seule qui vit une situation où le père participe également. Au moment où la famille était intacte, le partage se faisait autant au niveau des enfants que des tâches domestiques. Avec la séparation, ceci s'est poursuivi. Il est donc le père le plus impliqué, ce qu'elle apprécie même s'il y a des différences au niveau de leurs valeurs. C'est ce qu'elle nomme joliment une «garde arrangée.» Cette garde partagée est une solution plus récente, offerte par un des pères qui désire réellement être impliqué. Mais, même si Kim vit un partage équitable avec le père, les concessions et les adaptations de son horaire de travail sont faites en fonction de ses filles. Et, malgré ce partage, elle est d'accord avec le fait qu'il y a une iniquité entre les parents et que le discours est culpabilisant pour la mère. Elle a parlé de sa sœur qui est souvent absente à cause de son travail: «On la juge. Je le vois, je l'entends. On a dit: 'C'est épouvantable, Karine est jamais là.' Moi je dis: 'Oui mais Sylvain est pas plus là!' Pourquoi juste la mère?» Comme Méda le soutenait, il semble que c'est une question dédaignée, parce que considérée comme une question de femmes (2005). Les mères en souffrent, comme nous le verrons subséquemment. La conciliation travail-famille et le partage des responsabilités sont tous les deux difficiles. Ils demeurent donc un problème d'actualité pour les quatre mères. Et s'est ajouté le stress du besoin de s'accomplir. Elles le vivent quotidiennement. C'est une dualité constante et oppressante, surtout en regard au temps qui y participe.

Nos sujets ont ainsi abondamment parlé de leur essoufflement dû au rythme de vie effréné de la conciliation et des inégalités du partage parental. C'est le cinquième obstacle énoncé: le facteur temps. Marie nous a dit: «J'tais pas bien pis j'tais malheureuse (...) j'avais juste l'impression d'être une pirouette.» Et Stéphanie nous a fait cette description de ce «time-crunch» (Pronovost, 2007). «J'ai l'impression de forcer un morceau de casse-tête dans un trou où y rentre pas là, y rentre mais y'é pas tout à fait à bonne place. Y «fit» pas ben tsé...» Ceci correspond à ce qu'avançait Pronovost sur le fait que les mères remportent la palme au palmarès de stress relié au temps dans la conciliation. Pour Geneviève, «Le facteur temps c'est l'enfer.» Marie a remarqué que celles qui arrivent à la dernière minute pour chercher leurs enfants semblent déjà stressées et épuisées de leur journée. «Elles sont pas bien (...) Tu le vois dans leurs yeux, y'arrivent, sont fatiguées, les yeux éteints, sont dépassées, la fatigue extrême!» C'est tout à fait le «work-to-family interference» décrit dans la problématique: «Role overload and work to family interference have the most negative impact on the family» (Duxbury and Higgins, 2003b: xvii). Nous pouvons comprendre ici la conséquence directe sur la disponibilité des mères pour leurs enfants. Stéphanie l'a bien démontré face au paradoxe de l'employée au travail qui doit être toujours disponible auprès de l'école mais également un parent responsable. La mère ne peut être partout à la fois. C'est une pression forte et difficile à concilier avec le temps. Elle a donné en exemple celui d'une mère qui n'obtient pas un emploi ou risque de le perdre lorsqu'elle a un bébé ou un enfant à la garderie et qu'elle doive s'absenter. «Elle, elle s'est fait dire: 'Dis-moi pas à 5h15, qu'y faut que tu partes pour aller chercher tes enfants à la garderie, ça marche pas là! Nous autres on a besoin de toi jusqu'à 06:00-07:00 le soir. C'est comme ça là. Tu peux pas partir!' Pis ça, ça existe encore, pis on est en 2010.» Comme nous l'avons vu dans la problématique, tout ce stress est présent parce que les mères vivent aussi l'exigence ainsi que le désir d'un rendement productif au travail.

Ainsi, sans analyser toutes ces différentes modalités d'organisations familiales, on retrouve des patterns homogènes face au temps. Ce qui en ressort est que toutes les mères

rejoignent les propos de Pronovost sur le stress des temps sociaux des mères qui travaillent. Conséquemment, toutes disent trop en faire dans la sphère de la domesticité et des responsabilités familiales qui leur sont encore attribuées. C'est ce dont Cheal parle quand il dit que les nombreuses responsabilités émanant des multiples rôles des mères sont devenus un élément de conflit dans leur vie (2002). C'est le «role overload» de l'étude canadienne. C'est le difficile rapport que vivent les mères avec le temps et leurs trois conditions identitaires. Mais le temps n'est pas seul responsable dans la conciliation famille-travail.

5.2.6 La mère parfaite

Car, alors qu'elles nomment clairement qu'elles cherchent à répondre à ces trois conditions d'«être», les mères ont réagi à l'assignation identitaire aliénante de la mère parfaite. Il est le sixième facteur de défi qui fait obstacle aux mères qui travaillent et c'est de cet assujettissement que nous voulons discuter. Il contraint «les dominés à se définir avec les catégories qu'il impose» (Martuccelli, 2004 : 478). Car elles se sont toutes indignées face à cette assignation qui contrevient à leur rôle de mère, de travailleuse et au besoin d'accomplissement de soi. Elles en ont toutes parlé longuement en s'incluant dans les trois logiques d'action qui traversent leur parcours parental. Nous pouvons dire ici que c'est effectivement la contrainte des contraintes (Martuccelli, 2004). Les mères ont donc unanimement parlé des images véhiculées de la mère parfaite, synonymes des représentations sociales. L'assignation du modèle de la mère parfaite est réellement vécue et il est un facteur déterminant du stress des mères qui essaient de répondre à l'image. Les médias organisent les processus de formation de la société par les images d'expériences sociales qui elles sont projetées par les individus qui les reprennent. C'est l'effet miroir (Dubet, 2009). Les mères essaient de s'en distancer, avec plus ou moins de succès, car cette assignation ne leur plaît pas mais fait pression aussi. La mère parfaite devient donc une pression sociale de performance à tous les niveaux. Nous pouvons penser aux propos de chacune sur leur tiraillement dans l'acte de nourrir leurs enfants. Stéphanie a donné en exemple cette pression: « Ben, on veut toujours correspondre à l'image qu'on nous montre-là.» Ce sont les «il faut

qu'on» des mères, selon Geneviève. C'est toute la société qui en fait la promotion, selon Kim, soit «les employeurs, les familles, les images publicisées, la tv, tout ce que tu voudras...» C'est la «maman fait tout» décrite par Stéphanie. Marie a dit que cette tension est partagée chez ses amies qui discutent entre elles de leur expérience parentale : «J'ai un réseau d'amies qui parlent de leur vie (...) c'est pareil.» Kim a résumé le défi qui se présente aux mères en le qualifiant d'irréaliste et impossible à atteindre : «C'est impossible, tu peux pas être parfaite longtemps!» Elles le vivent toutes d'autant plus difficilement que leurs mères avaient, elles, un rôle plus traditionnel. Ceci s'ajoute à l'idée qu'elles doivent réussir dans leur rôle parental. Le modèle de la mère parfaite correspond et agit donc comme une pression normative, par un regard critique posé sur elles et portées en elle, tel que décrit dans la problématique sur la mère parfaite, regard qui devient trop lourd à porter. Ici, elles semblent assujetties à l'autre et à elles-mêmes. C'est le principe énoncé par Martuccelli qui parle de l'inculcation qui accentue «le processus de consentement requis et surtout son inscription sous forme d'assujettissement» (Martuccelli, 2004 : 482).

Ainsi, l'image de la mère parfaite affecte leur capacité d'être entièrement un sujet. Elles disent qu'elles n'arrivent pas à se confondre totalement avec ce rôle social, qui, selon Dubet, fait partie des «déterminismes qui nous enserrent» (Dubet, 2009: 194). Elles pourraient choisir en étant «a just good enough mother», selon Bowlby, comme l'a dit Geneviève (1988). Ceci pourrait alléger toute la pression qu'elles ressentent. Mais ce serait au coût de jugements, de critiques et de dévalorisations déjà vécus. Car c'est un champ de friction entre les générations de femmes, entre femmes et hommes, entre une logique sociopolitique-économique et celle des femmes actives. On peut se poser la question : à qui et à quoi sert cette représentation assignée pour qu'elle soit maintenue? Nous pourrions avancer la responsabilité de la structure jumelée de l'économie marchande et du marketing publicitaire. Car l'économie prend ses fondements dans les valeurs dites masculines, celles du pouvoir, de la performance, de la productivité. Les hommes qui sont aussi des pères l'endossent dans leur identité masculine. Les femmes portent en elles la voix féministe de l'affranchissement et de l'émancipation de la femme, la souhaitent et recherchent la réussite socio-économique. Le marketing social de la mère parfaite maintient l'image. Est-ce alors une série de processus structurels faisant système ensemble? C'est ce qu'avance Martuccelli

lorsqu'il parle d'une idéologie qui est un «ensemble hétérogène de dispositifs d'imposition culturelle qui n'en conservent pas moins une capacité de contrainte réelle, mais dynamique, diverse et conflictuelle, pour susciter le consentement des dominés» (Martuccelli, 2004 : 474). La domination ou l'assujettissement à une image réduirait la capacité subjective de la mère. Toutefois, il faut penser qu'elles sont en processus de changement. Nous avons entendu leurs questionnements. Nous avons senti leur réflexivité dans leurs réponses à cette question et nous y reviendrons plus tard.

Conséquemment, alors que leur souhait premier demeure le développement du lien de qualité avec l'enfant, auquel les mères ne peuvent répondre adéquatement à cause de l'attente d'être parfaite, mais surtout à cause du sentiment de ne pouvoir être cette mère parfaite, l'image atteint leur capacité parentale dans la qualité du lien. Il affecte la possibilité de maintenir le lien. L'assignation agit donc de façon insidieuse. Il y a deux effets dont il faut parler. Ils sont à un niveau plus indirect et externe mais ils entachent l'estime de soi des mères. Il s'agit de la dévolution du savoir parental et de l'incohérence des attentes et de la réalité, les septième et huitième obstacles. Et l'estime des mères ainsi entachée, qui est le neuvième obstacle, crée cinq sous-effets. Ils seront présentés avec plus de détail à la fin de l'analyse traitant des obstacles à la parentalité des mères.

5.2.7 La dévolution du savoir parental

Un effet du marketing social et de la promotion de l'image normative de la mère parfaite est l'incapacité d'y répondre. À l'opposé de l'attente de la perfection chez la mère, mais aussi en conséquence de celle-ci, se retrouve celle, contradictoire, qui sous-entend que la mère devrait être en mesure de répondre aux besoins de son enfant en étant informée, avisée et connaissante. Mais, si elle doit être parfaite à ce niveau, le monde médical et scientifique semble dire le contraire. C'est ici la contradiction : tu dois être ce qu'on te dicte, mais on considère que tu ne peux l'être. Prenons en exemple l'impact du monde médical et aussi celui du domaine social sur le rôle parental. Il apporte un éclairage sur les multiples

facteurs qui sont autant de défis pour les mères dans leur lien à l'enfant. De plus, il affecte leur état de santé mentale parentale parce qu'il dévolue leur savoir. Il représente ainsi un paradoxe. La mère doit être parfaite mais comme finalement, on lui indique qu'elle n'est pas l'experte et ne sait pas, il se développe un réflexe de dépendance et un sentiment de dépossession face à la connaissance scientifique, celle qui fait une prise en charge du corps et de l'âme. Les experts du monde médical et social deviennent ceux qui peuvent dire quelle est la meilleure pratique parentale. Ce savoir transmis remplace donc la connaissance de la mère face à son enfant. Ceci a été vu dans la problématique sur le facteur temps et sur la mère qui porte le défi du développement de l'enfant. L'expérience décrite par Stéphanie et Geneviève s'est avérée difficile. Stéphanie a dû s'opposer à un allaitement forcé et prolongé. Lorsque Geneviève a émis des hypothèses diagnostiques, le monde médical n'a pas reconnu ses observations. C'est par son acharnement qu'elle a enfin obtenu des réponses pour soulager son bébé. Elles l'ont vécu comme une ingérence et une imposition et elles ne se sont pas senties entendues ni respectées. On peut y voir une défamiliarisation du rôle de la mère, ce qu'avançait Méda (2005). Le fait que le scientifisme remplace le savoir transmis en banalisant le savoir-faire traditionnel des mères, comme l'ont décrié ces deux mères, est appuyé par Dufresne, Rhéaume et Neyrand sur les experts de la parentalité (2005; 2005; 2002). Geneviève a confirmé l'appropriation de cette attitude et l'imposition du savoir scientifique chez les mères: «Comme jeune maman, on veut tellement bien faire qu'on les lit toutes...» Dubet dit qu'en «haut se tiennent les activités qui mobilisent le plus de science et de formation [...] celles qui objectivent les corps» (Dubet, 2009 : 222). Est-ce vrai alors que la connaissance des uns amène le mépris des autres? Mépris, selon l'auteur, d'un système médical hiérarchisé qui détient le savoir scientifique au lieu de faire appel à celui de la mère pour son enfant? Mépris qui a un effet nuisible sur la mère.

5.2.8 L'incohérence des attentes et de la réalité

Ajoutons donc un autre effet, celui où le fait d'être un parent ne semble pas suffisamment pris en compte au niveau des politiques sociales et de l'organisation du travail. Reprenons l'exemple de Stéphanie qui travaillait à temps plein et à qui on avait sérieusement suggéré l'allaitement complet, nuit et jour. Ceci rejoint le propos de Kukla sur la responsabilisation faite aux mères dans leurs choix alors qu'il y a un contexte social normatif de contrôle qui entoure ces façons de faire (2006; 2008). Si la mère n'allaite pas, il y a un blâme. Si on insiste fortement pour qu'elle reste au travail alors qu'elle a des responsabilités parentales face à un enfant malade, elle se sent tiraillée. L'anecdote de Kim en fait part: «Pis ta fille fait de la fièvre, pis t'as pas bien passé ta nuit, pis on te dit tu vas travailler pareil.» L'incohérence confond les mères. La dévolution de leur savoir a un impact direct sur leur estime de soi parentale.

5.2.9 L'estime de soi des mères

Donc, en plus de ne pas être disponibles comme leurs mères l'étaient et alors que le monde médical et social leur impose les bonnes réponses, les mères hésitent et ne se font pas confiance. Elles deviennent parfois celles qui adhèrent à leur propre indignité du bas de l'échelle du savoir (Dubet, 2009) Cette appropriation de responsabilité, à laquelle nous reviendrons, liée à la notion de compétence sont donc des facteurs déterminants dans l'estime de soi parentale des mères. Mais leur jugement est aussi intimement lié à la transmission du rôle plus traditionnel. Kim le vit fortement dans la performance en se comparant avec sa mère. Mais elle n'arrive pas à s'en détacher, ce qui la tourmente. C'est ici une différence. Car les trois autres mères ont pu faire d'elles-mêmes certains compromis, tel un acteur stratégique. C'est un sentiment d'incompétence donc, qui, nous le verrons bientôt, est aussi liée à l'assignation de la mère parfaite et la dévalorisation de leur rôle et qui peut conduire à l'épuisement. L'estime de soi est aussi rattachée à la qualité du lien qu'elles désirent avoir avec leur enfant et la perception qu'elles ont de ce lien. Le fait d'être déchirées, stressées et incompétentes rend les mères encore moins disposées pour leurs enfants. Il affecte la qualité du lien. Il y a cinq sous-effets qui en découlent et qui les affectent directement. Les mères à l'étude le ressentent et l'expriment par une détresse sociale, la dépression et l'épuisement professionnel.

5.2.9.1 La dépression et l'épuisement professionnel, un effet direct

C'est ainsi que nous en venons à une situation de ressemblance qui, au fil des entrevues nous a marquée. Elle s'est révélée comme une récurrence inquiétante et nous la nommons un problème d'adaptation sociale. Les effets sur la santé des mères aboutissent à cette conséquence. Les quatre mères ont toutes vécues un épuisement professionnel ou plus, ou une dépression majeure nécessitant un arrêt de travail avec médication. Malgré le faible échantillonnage de la recherche, il a été inquiétant de constater ce fait. Et l'épuisement est tout à fait lié aux épreuves de leur expérience parentale. Il semble être la conséquence de tous les obstacles et contradictions reliés à leur parentalité de mères qui travaillent. C'est une contrainte qui agit comme une causalité. C'est l'effet d'une domination qui se transforme en conséquence (Martuccelli, 2004). Nous devons donc nous y attarder plus longuement ici dans une analyse qui se veut sociale et globale.

Les quatre mères ont relié leur épuisement aux stresseurs décrits précédemment dans les parcours de vie schématisés et dans l'analyse théorique selon Dubet, mais aussi dans la problématique. Ce ne sont pas seulement des facteurs reliés au travail. Ce sont tous les défis des mères qui travaillent: le stress temporel travail et famille, les réponses aux besoins des enfants, le non-partage des responsabilités familiales avec le père, les exigences de l'emploi et, comme nous l'avons vu, le besoin d'être soi (Pronovost, 1997, 2005, 2007; Duxbury and Higgins, 2003a, 2003b; Meda, 2005; Cheal, 2002). «The data are unequivocal - women are more likely than men to report high levels of perceived stress, burnout and depressed mood [...] Motherhood presents more mental health challenges than fatherhood. Women with dependent care responsibilities are less satisfied with their lives» (Duxbury and Higgins, 2003a: 60). C'est le fait, et nous l'avons décrit longuement, de ne pouvoir ressentir qu'elles sont adéquates dans la création et le maintien d'un lien de qualité avec leur enfant. C'est le fait de trop en faire, tout le temps, et d'être souvent insatisfaites, selon les mères. Nous ajouterons, comme elles l'ont fait, c'est aussi toute la pression sociale.

Pour revenir au fait des exigences de la société actuelle qui poussent à l'initiative individuelle, à la performance et à l'accomplissement de soi, on peut comprendre que les mères puissent ne plus y arriver. La dépression est peut-être corollaire d'un état trop demandant pour elles. «C'est un fait constant de notre société de poser les plus grandes exigences, en matière de fermeté de caractère et de résistance aux tentations [...] Les pauvres, les femmes, les élèves les plus faibles, les malades doivent en faire plus que les autres» (Dubet, 2009: 237). Pour les mères, la détresse psychosociale c'est le fait de ne plus être capables de faire du sens de cette vie trop chargée et de ressentir qu'elles n'ont plus de pouvoir d'agir. Les mères ont confirmé qu'elles n'arrivent pas à tout faire selon les prescriptions sociales. Elles ont le sentiment de ne plus être capables de réussir; elles ne peuvent plus se battre. On peut dire que la dépression et l'épuisement professionnel correspondent à une désillusion dans ce qu'il y a de plus sombre. Comme elles se sentent dominées, elles acceptent d'être des victimes et renoncent alors à leur subjectivité. En plus de s'avouer vaincues, les mères éprouvent la responsabilité de leur échec lorsqu'elles n'y arrivent plus. C'est donc même l'incapacité de faire face et d'assumer leur échec personnel. Et ici nous rejoignons Dubet dans le fait que les mères font siennes cette incapacité : «... ils (les acteurs) sont dépressifs parce qu'ils ne sont pas assez forts et assez motivés pour être à la hauteur de leurs propres attentes» (Ibid., p. 237).

Nous devons donc présenter ici quatre autres éléments liés à l'état de santé mentale de toutes les mères. Car ils nous apparaissent significatifs. Ils sont les effets de ce qui précède Il y a la culpabilité, la responsabilité, l'effort dans la distanciation et la double contrainte. Conséquemment, leur impression de ne pas être compétentes, donc de ne pas réussir, à leurs yeux, au regard des autres et devant l'attitude des experts, ce dont nous avons discuté amplement, doit être soulevé. Tout ceci rejoint le même effet de sentiment d'incompétence dans la qualité du lien avec l'enfant, facteur de ressemblance entre les quatre mères.

5.2.9.2 La culpabilité

Le deuxième élément est une conséquence du sentiment d'incompétence de leur rôle parental et une des causes de la dépression et de l'épuisement professionnel. Dans les assignations contraignantes déjà décrites, les mères ont également et largement parlé du sentiment très précis de la culpabilité qu'elles ressentent. Stéphanie a dit : «...dès qu'y a quelque chose de pas correct, c'est la faute de la mère.» Et Geneviève: «Je me sens coupable dès que je m'occupe de d'autres choses que les filles... Ça me tue!» Car la culpabilité est un stresseur important qui, avec la honte de l'échec et la répétition de l'impuissance est un des éléments précurseurs de la dépression. La culpabilité est vécue justement à cause de l'assujettissement aux normes assignées qu'elles intègrent dans les rôles et responsabilités qu'elles assument. Nous aimerions ici utiliser le propos d'Ehrenberg qui dit que les normes ne seraient plus fondées sur la culpabilité et la discipline mais sur la responsabilité et l'initiative pour devenir soi-même (2008). «L'émancipation nous a peut-être sortis des drames de la culpabilité et de l'obéissance, mais elle nous a très certainement conduits à ceux de la responsabilité et de l'action. C'est ainsi que la fatigue dépressive a pris le pas sur l'angoisse névrotique» (Ehrenberg, 2008: 289). Il est vrai qu'elles se sentent responsables. Pourtant, contrairement à l'énoncé d'Ehrenberg, les quatre mères ont relevé à quel point elles se sentent également coupables de leur situation paradoxale tout comme elles sont capables aussi de voir les responsabilités qui incombent à l'État et aux milieux du travail, à leur situation conjugale.

5.2.9.3 La responsabilité

Effectivement, donc, elles se sentent responsables de leur besoin de se réaliser. C'est le troisième élément. Elles sentent aussi que cette initiative leur appartient et elles vivent un tiraillement constant, une culpabilité d'y répondre. Ehrenberg dit que cette fatigue d'être soi, aboutit alors à la dépression (2008). C'est tout à fait ce que vivent les mères. À cet effet, il faut reconnaître que cette responsabilisation du sujet est tout à fait réelle, une nouvelle

confrontation de l'individu responsable de ses choix. La responsabilisation sert le processus de domination qui est un «mécanisme opérant une dévolution vers les individus eux-mêmes d'un nombre illimité de responsabilités et transformant ainsi les «causes» en «fautes» (Martuccelli, 2004: 470). Car l'effet nous apparaît une transformation dans le discours des problèmes sociaux. D'un problème dit social il est devenu aujourd'hui une responsabilité individuelle. Et, lorsque la culpabilité devient trop oppressante, que le sentiment qui les habite est celui d'être une mère incompétente et que les stratégies ne fonctionnent plus, il y a dépression ou épuisement professionnel. C'est indéniablement le fait de ne plus être à la hauteur des attentes de leur société qui crée l'impasse, au-delà de l'intégration normative de l'individu. Kim nous a dit que: «C'est trop, trop de pression!» Tout comme Marie et Stéphanie qui en ont convenu, Geneviève a ajouté, de façon très pertinente: «On n'a pas beaucoup de marge de manœuvre les femmes, dans nos rôles, j'trouve ca plate, c'est dur ça. C'est l'image de la femme en général.» L'individu ne peut être séparé de sa société, il faut donc dire que la société a un rôle à jouer dans cette épreuve de responsabilité individualisée. Encore une fois, le fardeau est trop lourd lorsqu'il n'est assigné qu'aux supposées vaincues. Kukla l'a décrit en disant que l'on fait une dissociation des choix des mères du contexte social dans lequel elles se trouvent (2006). S'agit-il que d'une affaire de femmes? S'il y a échec dans une incapacité d'assumer les responsabilités assignées, devrait-il être personnalisé et attribué à un groupe particulier, les mères?

5.2.9.4 L'effort de distanciation

Si ces sentiments sont éprouvés par les mères, entre autres dans le fait de ne pas correspondre à ce qu'on attend d'elles, soit la mère parfaite, il y a un facteur additionnel lié à cette culpabilité et cette responsabilité et qui affecte aussi l'estime de soi des mères. Il émane de l'influence sournoise de la responsabilité : c'est l'effort conscient et la nécessité de s'en distancer afin de choisir autre chose qui leur convient mieux. Ce quatrième élément, l'effort de distanciation, comporte inévitablement un effort dans l'expérience sociale (Dubet, 2005). Il est toujours présent dans l'agir de l'individu. Et, ce faisant, les mères accroissent leur sentiment de culpabilité. Car, si en même temps elles ne souhaitent pas être cette mère

représentée, nous ajoutons que lorsqu'elles s'y essaient, elles n'y arrivent pas. Donc, elles ne le veulent pas mais elles tentent de l'être et ne le peuvent pas. L'effort est grand. Et l'échec vécu est d'autant plus difficile à vivre parce qu'elles ont toutes nommées le fait d'en être responsables, comme nous l'avons dit précédemment. Elles se déçoivent elles-mêmes de reproduire ce qu'elles rejettent. À titre d'exemple, malgré les différences notées dans la participation des pères à la vie domestique, les quatre mères ont parlé de leur rôle dans cette appropriation et dans leur agir. Kim a dit : «Ça vient de la femme; faut qu'a prouve qu'est aussi capable que l'homme, qu'a prouve qu'elle va y arriver sur tous les plans là…» Geneviève nous avait dit qu'elle maternait son conjoint. Elle y ajoutait: «Je le préserve làdedans. Je crois qu'on est plusieurs à le faire.»

5.2.9.5 La double contrainte

Ainsi, dans toute cette réflexion, nous voulons revenir à la question suivante : l'épuisement professionnel et la dépression sont-ils des phénomènes actuels liés à des tensions internes et externes trop grandes? Comme nous l'avons vu par les propos des mères et dans les analyses qui ont suivis, il y a une contrainte sociale. Dans la situation des quatre mères, l'aliénation devient la double contrainte selon Bateson, que nous appellerons une injonction paradoxale parentale de la mère (2008). C'est le cinquième élément découlant des neuf obstacles à la parentalité des mères, affectant leur estime de soi et lié à leur désir ce créer le lien avec leur enfant.

Cette injonction, la responsabilisation de l'individu, serait une nouvelle forme de «l'inscription subjective de la domination», selon Martuccelli (Martuccelli, 2004 : 477). Le propos des mères nous renvoie presque à l'image quasi psychotique de leur condition. Simplement traduit, ça se résume à : je le fais et j'intègre les assignations et j'en souffre et j'en suis tiraillée constamment; ou, je ne le fais pas et je réagis, j'essaie de me distancer en procédant à des changements et je vis tout de même le stress de ce choix, donc je subis les conséquences d'un jugement social que je fais moi aussi. Et ceci rejoint tout à fait le principe

de l'aliénation développé par Dubet, qui est l'incapacité de se percevoir comme sujet, l'auteur de ses gestes et de sa vie (2009). C'est également l'analyse qu'en fait Martuccelli qui parle d'implosion ou d'une impuissance, de perte de sens, d'isolement. C'est «la transformation des problèmes sociaux en problèmes psychologiques [...] (qui) évoque leur indéfinissable malaise [...] saisie au travers de la figure de l'inculcation [...] d'une expérience personnelle «indicible» d'oppression» (Martuccelli, 2004 : 483). La double contrainte présentée ici est l'exemple parfait de l'épreuve sociale de la mère dans les trois logiques d'action. Elle est en soi une réponse affirmative à la question posée précédemment, à propos des sources possibles de l'épuisement professionnel et de la dépression.

Heureusement, l'épuisement professionnel et la dépression peuvent également être perçus comme un mécanisme de défense, une stratégie d'adaptation. Car ils ont forcé l'émergence de changements chez les quatre mères. Après un arrêt forcé d'une maladie que nous dirons «sociale», avec l'expérience de leur parentalité et de la vie, elles ont réussi de façon personnelle à s'adapter, en posant des gestes concrets. Et c'est ce qui nous amène au dernier élément à discuter : la capacité critique face à la société dans laquelle elles vivent et face à elles-mêmes. Malgré l'effort de distanciation, c'est la capacité d'agir de l'acteur qui réapparaît pour contrer l'aliénation du sujet. Ce sont les deux mouvements pour s'en sortir : l'agir et la subjectivation.

5.3 La capacité de l'acteur

5.3.1 L'agir des mères

Cette capacité réflexive devient ici importante dans une analyse sur le pouvoir réel et concret qu'a chaque individu. Sinon, nous faisons face à l'incohérence existentielle. Dans le cas présent, la réflexivité des quatre mères correspond au fait qu'elles sont, comme chaque individu d'une société, sociales. La nécessité de réaction de l'individu le rend stratège, lui permet de résister. C'est l'agir. C'est l'effort de distanciation. Donc, même si parfois elles

croient vivre librement leurs expériences, elles ressentent les contraintes qui contrecarrent leurs conceptions d'elles-mêmes comme mères et travailleuses, comme femmes. Car les quatre mères ont pu distinguer la normalisation dans un «accroissement des compétences critiques (face à) une réalité» (Ibid., p. 472). Les mères ont ainsi «des compétences qu'il ne faut pas sous-estimer, notamment dans leur capacité à établir des équivalences» (Ibid., p. 472). Une partie de la tension ou l'épreuve sociale survient donc lorsque ce subterfuge est conscientisé, d'autant plus qu'elles comprennent l'intériorisation de ce contrôle. C'est donc «au travers de la transparence et au milieu de compétences critiques croissantes qui la «dévoilent», que s'exercent aujourd'hui les contraintes de la domination» (Ibid., p. 475). Le non-sens de certains aspects de leur parentalité a produit ainsi leur critique sociale. Elles ont su nommer toutes les contraintes qui les empêchent d'être libres. Elles l'ont fait en analysant, en comprenant mieux ce qui se passe autour d'elles et en elles, en trouvant certaines explications, en se rassurant donc. Elles s'activent pour réagir, dans cette capacité d'agir stratégique et elles tendent à devenir réflexives. C'est ici le processus de désaliénation qui s'installe. Les quatre mères cherchent une autonomie dans leurs trois conditions et leur double rôle. Elles refusent d'abandonner, elles résistent afin de se construire une liberté pour en arriver à faire sens de leur vie, pour être authentique. La question posée lors de la deuxième entrevue sur la cohérence ou l'incohérence de leur vie nous a permis de faire ressortir cette aptitude de distance critique ou le fait qu'une réflexivité est présente chez elles.

Les mères ont donc souvent abordé leur remise en question de leur situation. Regardons maintenant plus en détail, chez chacune d'elles, comment leurs témoignages en sont empreints. Marie, notre doyenne d'expérience a dit : «J'me remets toujours en question. J'me couche le soir pis ça trotte dans ma tête.» Elle est une personne fonceuse et déterminée qui a rencontré plusieurs embûches dans sa vie. Elle a vécu longtemps des tiraillements avec l'objectif d'offrir un milieu de vie familial à ses enfants. Elle est toujours à la recherche d'une harmonie, d'un équilibre, d'une sérénité. Elle nous a dit d'ailleurs: «J'ai choisi à tous les jours d'attirer la sérénité dans ma vie.» Elle s'accorde à elle, plus facilement maintenant, la priorité, ce qui semble donner une cohérence. C'est donc par de petits moments de répits et d'activités pour répondre à son besoin d'être soi, qu'elle se retrouve et se recentre afin de faire face à la vie. «C'est une tradition. J'm'en vais lire dans mon bain (...) C'est mon temps

à moi!» De plus, tout comme Geneviève, ses amies lui donnent le sentiment de distance, de pouvoir d'agir, de force. «Mes amies... C'est important ça, d'être bien entourée. Tu passes mieux à travers.» Même si elle continue de se battre avec les exigences de sa monoparentalité, son expérience de près de 20 ans lui permet d'avoir un recul et une sagesse. Après une longue quête, elle a choisi de retourner travailler dans une garderie avec un horaire allégé, tout en vivant un célibat paisible. Elle nous avait confié: «Je le savoure. C'est agréable, ça m'fait du bien!» Elle nous avait aussi expliqué que, que par ces choix, elle était maintenant «vivante». Nous pouvons penser que Marie se sent plus un sujet avec l'expérience et la distance qui en découle.

Stéphanie, elle, est concrète et pratique. Quand elle ressent qu'une situation est difficile, elle réagit et agit. «Comment j'ai fait? Je l'sais pas comment fait pour passer au travers! Quand j'ai les deux pieds dedans moi j'avance. J'avais pas le choix.» L'exemple de son départ de la maison pendant deux semaines, laissant conjoint et enfants derrière elle, en est un. De plus, elle a mis beaucoup d'efforts pour amener son conjoint à s'impliquer, ce qui lui donne maintenant du temps libre pour elle, ce qui, à nouveau, telle Marie, semble un besoin important. Son processus de subjectivation se fait plus en ligne droite avec une forte conscience de son ressenti sans trop de perte de temps à y réfléchir. Mais elle a une capacité d'analyse : «Parce que l'épuisement professionnel m'a forcé à prendre un temps d'arrêt. C'est quoi que je vis moi, qu'est-ce que je veux?» Stéphanie comprend que cette distance est soutenue par les liens qui se sont tissés au travail et qui l'ont aidée : «J'pense que c'est la vie sociale que j'retrouvais au travail. (...) C'est là que j'avais une vie sociale.» Lorsqu'elle dit qu'elle arrive à donner un sens à sa vie par la complémentarité de ses deux rôles, elle est réflexive. Lorsqu'elle dit «Oui, qu'est-ce que je veux moi (...) comme Stéphanie (...) C'est quoi ma place?» elle est en devenir comme sujet.

Geneviève, de son côté, vit un tiraillement à la hauteur de ses idéaux et de son esprit critique. Tout son témoignage est traversé par sa réflexivité. Elle a dit ne pas avoir assez de temps pour penser, prendre une distance saine. «Oui, le temps de réfléchir à ce que tu veux faire ou leur donner... t'as pas le temps.» Sur l'évolution des liens sociaux elle démontre sa

capacité d'analyse. «On négocie nos relations, on les monnaye, on les marchande aussi.». Elle tend à observer, lire et s'informer. Elle discute beaucoup avec ses amies, de jeunes mères comme elle. Elle aussi est tiraillée dans sa conscience vive de sa situation de mère. «Si j'avais pas mon moment de dimanche en famille là, j'aurais pas de cohérence dans ma vie. J'carbure à ça.» Malgré qu'elle soit prise dans le tourbillon des premières années de vie de ses enfants, Geneviève est consciente de ses choix, elle comprend qu'elle a des modifications à apporter au niveau du couple, mais maintient le cap sur son objectif d'études supérieures. Elle désire réussir toutes les sphères de sa vie : parentale, professionnelle, individuelle. Sa définition d'elle-même surgit dans un processus de construction lorsqu'elle a affirmé : «On n'a pas beaucoup de marges de manœuvre, les femmes dans nos rôles...» Elle aussi reconnaît le besoin d'être une femme avec ses propres aspirations, différentes de celles de la mère traditionnelle et celles qui sont reliées au travail. Et face à la transmission de modèle féminin à ses filles elle a dit : «Comment, comme mère aujourd'hui, j'vais tracer leur route, comme mère, comme femme plus tard.» Même si son expérience parentale est plus récente et que les confrontations sont très vives, le recul est présent tout de même. Nous pouvons dire qu'elle est un être d'intentions et qu'elle est capable de saisir ce qui arrive.

Enfin, Kim est une mère qu'on peut dire tourmentée, mais tout autant réflexive, et allumée, incessamment prise entre sa socialisation et son effort de réponses rassurantes. «J'me pose tellement de questions, pourquoi je fais ça, comment ça s'fait?» Elle en devient anxieuse parce qu'elle se met souvent en doute. Elle nous avait dit : «Des boutes j't'un peu perdue, j'sais pas c'est quoi qu'y'est bien.» Elle reconnaît, comme l'a décrit Lipovetsky dans la problématique, qu'elle se définit parfois par ce qu'elle fait et ce qu'elle possède et ce qu'elle donne. Elle reconnaît, comme ses parents, vivre des tiraillements autant dans la performance que dans la consommation. Face au «standing social», elle se sent donc tiraillée, à la différence des trois autres mères. C'est un dialogue très fort entre la socialisation et la critique. Elle en est consciente et dit faire des efforts pour changer. «Ça m'écoeure de transmettre ça à mes enfants! J'veux pas parce que moi j'en arrache.» Elle ne veut pas que ses enfants soient un enjeu de compétition et de réussite sociale et refuse d'en faire des sujets performants comme il a été avancé (Gavarini, 2004b; Lemieux, 2002; Dubet et Martuccelli,

1998; Rhéaume, 2005; Kaufmann, 2001). Par la socialisation, ceci est parfois une réflexivité souffrante pour Kim.

Par contre, au travail, consciente des ses enjeux, elle a revendiqué son besoin d'obtenir un horaire adapté et elle s'y sent apaisée. Mais, si elle est plus confiante dans sa vie professionnelle et capable d'être stratégique et d'être plus sujet, elle se trouve dans un état de déchirement dans ses choix parentaux, celui, traditionnel, de sa mère et celui de la mère parfaite. Voilà pourquoi elle cherche autant à construire sa propre action normative qui la soulagerait. Donc, malgré une attitude où elle peut réfléchir son parcours de vie, Kim n'atteint pas encore une distance suffisante pour trouver un apaisement. Pour elle, parvenir à une émancipation demeure un effort important.

L'aspect essentiel de la réflexivité est une composante qui a émergé; par Dubet qui nous l'a proposé mais surtout par les mères qui nous ont constamment démontré leur potentiel créateur. Elles ont confirmé l'importance de chercher une conception de soi comme individu pour affirmer leur existence et leur réalité en tant qu'«être humain». Nous reconnaissons, comme l'a fait Ehrenberg, que cette quête peut être épuisante (2008). C'est l'importance accordée à la liberté de se choisir et la barbarie de cette liberté (Lipovetsky, 1983, 2006: Saul, 2007; Taylor, 2000). Mais elle est une quête inévitable selon Taylor (2000). Leur expérience parentale rejoint ainsi les écrits d'auteurs qui parlent de l'effort de l'individu à devenir sujet dans sa conception philosophique mais également sociale.

5.3.2 Le sujet

C'est ce dont nous désirons parler ici : la capacité réelle de subjectivation des mères. Car la trame de fond de notre recherche repose sur le questionnement suivant : quelle est l'épreuve sociale de la mère et quelle est la capacité de l'individu face à l'emprise du social? Chaque mère, nous l'avons vu, est différente dans son processus de subjectivation. Il va sans dire que les particularités personnelles sont aussi à considérer, mais que nous n'en ferons pas

l'analyse. Le chemin vers la subjectivation individuelle, c'est-à-dire aller jusqu'au bout, jusqu'à l'accomplissement d'être sujet est un conflit individuel, mais tout à la fois macro social. Reprenons ici le propos de Dubet qui dit que le problème avec la socialisation c'est «qu'elle ne nous lâche jamais» (Dubet, 2005 : 221).

La construction du sujet est un rapport à soi dans un rapport à l'Autre (Doucet, 2007). À nouveau, c'est par l'autre que la construction de soi se fait. La possibilité de trouver en soimême la manière de se gouverner et de se constituer comme sujet maître de sa conduite est fondateur de la subjectivation, dit Martuccelli (2005). Et ceci se fait à la remorque des contraintes normatives, ce qui constitue un effort individuel important. Comme tout être humain en quête de nouvelles réponses plus satisfaisantes, nous avons vu qu'il y a les effets de la domination. Alors l'épreuve sociale devient plus grande. Nous avons parlé du sujet assujetti qui se croit libre, alors qu'il adhère et est soumis à un ordre social. Car c'est la problématique fondamentale de la subjectivation, où le projet collectif et émancipateur de la subjectivation est réellement un processus individualisant d'assujettissement. Pour éviter alors d'être l'effet d'un pouvoir organisé dans un effort d'assujettissement collectif, l'individu a au moins la possible distance critique qui lui permet d'entrevoir sa propre émancipation. Devenir sujet serait donc la distance nécessaire à l'individu réflexif. Mais tous n'y arrivent pas de la même façon ni entièrement. La rupture de l'acteur, le sujet, vient des épreuves sociales déjà nommées. Si la capacité d'analyse et de réflexivité est possible, la rupture est moins facile d'accès. Se subjectiver consiste en l'ultime geste dans l'expérience sociale de l'individu.

La subjectivation n'est donc pas accessible à toutes les mères dans tous les aspects de leur vie. Car avant de retrouver un équilibre qui fait plus de sens, le processus global n'arrive pas toujours à se refermer sur une possibilité d'être *sujet*. Il faut peut-être considérer la subjectivation comme un processus constant dans lequel l'être humain est immuablement impliqué et immanquablement sous tension. Car les trois logiques d'action s'entremêlent, créent l'acteur et les épreuves. Les mères nous ont démontré qu'il s'agit d'un processus qui évolue avec des accomplissements et qui se nomme la capacité d'agir et avec des contraintes

qui se nomment l'assujettissement et la responsabilisation devant la domination. Processus inévitable lorsque plusieurs systèmes se confrontent, l'individu, le collectif, les systèmes inter reliés de l'économique, du politique et du social. Reprenons le commentaire de Dubet qui dit que la réussite sociale est une action obligée et créatrice où l'on doit se considérer comme l'auteur de ses performances. Ainsi, «renoncer à cet impératif, c'est renoncer à se percevoir comme un sujet, c'est accepter d'être la simple victime des forces sociales, du hasard et du destin» (Dubet, 2009: 236). Si la rupture totale avec le système est improbable, le renoncement est aussi impossible : cette quête rend la vie acceptable et devient l'effort de l'individu vers une subjectivation. Et reprenons enfin le propos pertinent de Taylor pour démontrer l'importance de ce dénouement qui tente la distance du sujet avec le système, qui cherche la possibilité de trouver le soi tant recherché, la désaliénation. «Le problème du sens de la vie est inévitable, soit parce que nous appréhendons de la perdre soit parce que donner un sens à nos vies est l'objet d'une quête» (Taylor, 2000 : 34). Qu'il s'agisse d'une intégration normative ou non, il semble évident qu'être soi, dans ce qu'elles souhaitent, et libres des pressions sociales, correspond à un réel besoin chez les mères. C'est ainsi qu'elles peuvent arriver à donner du sens à leur parentalité. Sans cohérence, il n'y a pas de sujet. Etre sujet, pour les mères, c'est trouver un sens à leur vie parentale. Cette cohérence est essentielle.

Dans ce chapitre, le dernier avant la conclusion, nous avons présenté ce qui a émergé du discours des quatre mères. Nous avons vu que l'expérience parentale des sujets est traversée par l'importance du lien avec l'enfant. Nous avons montré également les neuf obstacles à leur parentalité. Si ces obstacles créent des contraintes et un sentiment d'aliénation, d'assignation et de domination, selon Dubet, nous avons vu dans cet état d'individu socialisée l'inter relation avec leur capacité d'agir et d'être réflexives. Cette expérience de l'acteur leur apporte une cohérence parentale dans leurs rôles de mères qui travaillent. Et c'est cette question qui nous préoccupait au départ : les mères arrivent-elles à avoir une cohérence dans leur parentalité? Dans la conclusion qui suit, nous terminerons avec la présentation critique de quatre éléments de pression sur la parentalité des participantes qui nous apparaissent importants. Finalement, nous poursuivrons avec une réflexion en lien avec le travail social. Car, nous l'avons dit au début, si la famille, les parents, la mère et le père et

aussi l'enfant sont tous clients des services sociaux, la préoccupation et l'implication des travailleuses sociales pour ces individus devient évidente.

CONCLUSION

Les mères sont socialisées. Elles composent avec des réalités qui sont en fait des réciprocités relationnelles, mais aussi des communications et des représentations confondantes, des informations à double sens, ce que nous avons nommé des injonctions sociales paradoxales. La société, dont les mères font partie, par les moyens actuels de socialisation, exerce un contrôle normatif, aliénant et dominant sur elles. C'est ce que les mères ont exprimé. Il faut donc redire ici la force de la socialisation sur la parentalité. Ceci nous ramène à l'objectif initial de la recherche, c'est-à-dire le questionnement sur un phénomène social émergeant. Nous pouvons dire qu'il y a une crise vécue par les quatre mères à l'étude. Il pourrait alors s'agir d'un phénomène plus large dans un processus d'évolution sociale. Et s'il s'agit d'un phénomène, c'est qu'il y a une problématique sociale existante. Car, selon Dubet, les épreuves que vivent l'individu ne sont pas uniquement un problème de culture, il s'agirait aussi d'un problème social (1998). La parentalité des mères québécoises qui travaillent semble donc mise à l'épreuve sociale.

Le fait que la construction du social est complexe et multiple a été démontré en ce qui a trait aux mères. Dufresne dit que nous sommes devenu un agrégat d'individus «qui ressemble de moins en moins à un organisme vivant et de plus en plus à une machine aux rouages complexes» (Dufresne, 1999 : 5). Ainsi, avant d'aborder quelques pistes de réflexion associées au travail social en fin de conclusion, voici en premier lieu le constat de quatre éléments de pression sur la parentalité des mères. Il y a un lien étroit entre les grandes structures, la famille et l'individu dans la socialisation de la mère. En premier, les structures organisées en systèmes. Nous aborderons par ailleurs l'influence de la consommation qui se révèle un constat d'exception heureuse. Il y a également la fabrication d'images médiatisées qui est directement liée à l'économique. Puis il y a la transmission des valeurs familiales. Enfin, étroitement liées aux trois premiers éléments, nous terminerons avec la parentalité du père qui a aussi un impact sur la mère. Tous ces facteurs supportent la force de la socialisation.

Cette société, ce sont les grandes structures, soit l'économique, le politique et le social. C'est le premier élément d'influence qui nous a intéressée dès le début de cette recherche, la vision structuraliste de notre lecture. Ce sont des systèmes organisés et inter reliés qui peuvent faire obstacle à la condition de mères, de travailleuses, de femmes. Et ils donnent tous une place prépondérante au scientifique. Nous reviendrons sur l'économique et commencerons plutôt par l'importance des structures organisées de la techno science biomédicale. Avec l'avènement de la science, donc, la vie est perçue comme un phénomène qu'il est possible de maîtriser. La connaissance scientifique est érigée en système doctrinal. En exemple, le discours de tous les experts et toute la médicalisation de l'expérience humaine, ici parentale. Ce même discours dicte les façons de faire au niveau du développement de l'enfant, culpabilisant ainsi les mères et les infantilisant face à leur propre enfant. La parentalité s'avère difficile parce qu'elle en éloigne la mère. N'abordons ici que toute la gestion de la grossesse, de l'accouchement et de l'allaitement. Il y a donc psychologisation et domestication du geste humain, et la dépossession du geste parental. C'est l'affirmation du biopouvoir comme mode de gouvernance de l'État (Lafontaine, 2008).

Les programmes sociaux y participent. Il n'y a qu'à penser aux politiques de santé publique, comme l'allaitement et l'alimentation des enfants dont ont parlé les mères, en plus de toutes les pratiques sécuritaires de vie. Vivre devient un projet collectif de gestion d'une vie saine; la santé et la sécurité deviennent des enjeux politiques et sociaux et elles deviennent partenaires de l'économie. Il ne faut pas oublier les politiques familiales sociales liées à l'organisation du travail qui, encore, ne prennent pas suffisamment compte des responsabilités parentales des mères. De cela aussi, les mères ont discuté amplement. Ainsi, différents ministères, dont la Santé publique, le MSSS, le MÉLS, le MCCCF et la Justice créent une norme instituée au Québec. Les programmes d'aide qui découlent des politiques sociales et familiales disent offrir des conditions rendant la tâche plus facile aux mères. Nos quatre sujets se disent par contre stressées et fatiguées. Sous une apparente émancipation, il reste que les mères vivent un tiraillement constant entre la famille et le travail. Conséquemment, la conciliation travail-famille demeure d'actualité. Alors qu'elles sont devenues des pourvoyeuses accomplies et qu'elles ont acquis des droits et des libertés formelles, cet effet est pervers et masque les mécanismes qui reproduisent leur inégalité dans

la famille ainsi qu'au travail. Les conditions de travail ne sont pas adaptées. Entre autres, l'employeur cherche la performance, l'efficience et le professionnalisme des employé-es, dont la mère. On ne considère pas assez la réalité parentale des mères dans l'organisation du travail, l'offre des congés parentaux et des horaires. Des institutions, telles l'école et, depuis deux décennies, les CPE, maintiennent les mêmes attentes face aux mères comme s'il n'y avait pas eu d'évolution dans leurs rôles. Nous pouvons donner en exemple l'horaire et les congés des écoles qui ne correspondent pas à ceux des mères qui travaillent. De plus, les garderies ne sont pas suffisantes pour répondre aux demandes et ne sont pas adaptées aux besoins parentaux et celles qui sont privées sont parfois inflexibles.

Tous ces systèmes sont inter reliés et contribuent ainsi à la socialisation, quel que soient leur niveau d'influence. Ils envoient des messages à la mère d'être disponible et performante dans les deux sphères de leur vie, le travail et la famille. Les systèmes sont acteurs dans l'induction des contraintes. La parentalité des mères ne peut pas être dissociée de ces grandes structures.

Il faut ici faire une précision sur la force de l'économie capitaliste qui pourrait se traduire par une pression à la consommation sur les mères, liée à la performance. Nous avons constaté que chez trois mères, la consommation ne prend pas une place prépondérante dans les valeurs parentales éducatives. Elles ont semblé être très confiantes et affirmées dans leur rapport à la consommation. Elles ont par contre dit sentir toute la pression venant de leurs enfants pour les possessions matérielles. Elles craignent cette pression. Seule Kim a dit vivre des tiraillements autant dans la performance que dans la consommation, tendant à compenser matériellement pour ses insécurités. «Elle va m'dire: 'Maman, non pas ça, ça coûte trop cher!' Là, j'me dis là, ça, c'est moi ça! Ça m'écoeure.» Elle seule rejoint le constat de l'étude canadienne et les propos d'Allain et de Roussel sur les stratégies de parents qui compensent leur absence physique et affective par la consommation de biens matériels. (Allain, 2004; Roussel, 2001; Duxbury and Higgins, 2003a). C'est ce qu'elle a confirmé avec la séparation: «Parce que je me sens responsable (...) si j'étais là tout le temps... la culpabilité d'être partie...» Ceci pourrait infirmer l'inquiétude émise à l'avant-propos, l'opinion de certains

auteurs, ainsi que ce qui a été fortement documentée dans la problématique, à l'effet que l'idéologie capitaliste ne fait pas son œuvre en s'insérant partout et en étouffant les tentatives de distanciation et de critique. Il rejoint aussi le propos de Dubet qui dit que l'acteur est capable de se détacher et d'être critique. Les mères semblent l'être face à la consommation. Kim en est très consciente et tente de modifier ses attitudes. Ainsi, le catéchisme de l'économie n'étouffe pas toutes les tentatives de réflexion libre de l'individu. Par leurs convictions, les mères à l'étude font contrepoids à l'opinion de Roussel sur le fait que le parent est réglé par les exigences de l'économie. La force du lien avec l'enfant par les valeurs que trois des mères choisissent de transmettre est donc plus importante que la consommation. Il crée ainsi un paravent face à l'hégémonie du capitalisme et de l'hyper consumérisme.

Mais elles ont toutes dit être confrontées aux exigences de la performance. Et la performance ne peut être détachée de toute l'organisation des structures interdépendantes sociales, politiques et économiques. Nous faisons ici un rappel sur l'étroite collaboration décrite dans la problématique entre l'idéologie économique et la vie individuelle et familiale. Inutile alors d'expliquer le fait de l'effort de performance de certaines mères. Il devient implicite avec les exigences de leur double rôle et de leurs trois conditions identitaires. Facteur récurrent dans leur discours, il est modelé différemment, que ce soit par les transmissions familiales, l'influence médicale, l'image de la ménagère parfaite ou celle de la travailleuse acharnée. L'autonomie et la qualité de vie sont associées à la performance. Et la performance, comme valeur très actuelle, régit la vie de la mère.

De plus, si les systèmes politiques, sociaux et économiques fabriquent la société dans laquelle les mères évoluent, les médias reproduisent et transmettent les images. C'est ici un deuxième élément de normalisation et de socialisation : la marchandisation d'images qui dictent les modes de vie et auxquelles il faut répondre. Les mères demeurent sensibles à la production de représentations portées par tout l'appareil médiatique. Elles en sont submergées. Selon Dubet, nous l'avons dit, les médias sont des courroies de transmission sociale qui organisent des processus de formation des sociétés. Efficaces mécanismes du travail de la société, les médias encouragent donc l'ambigüité qui les sert. Ces forces

multipliées des médias producteurs d'images se capitalisent, elles sont proches de l'économie marchande.

Ainsi, tout en cherchant à être en harmonie avec leur société, les mères produisent leur propre action normative. Mais elles se sentent dominées par des assignations qu'elles produisent elles-mêmes en répétant et en reproduisant des rôles sociaux et les divisions de ces rôles. Ceci devient une incohérence entre leur réalité quotidienne et leur incapacité d'être ce qui est représenté, malgré l'effort qu'elles y mettent. Descarries dit que les femmes en font trop et qu'elles ont de la difficulté à lâcher prise (CSF, 2009). Elles en sont donc un peu responsables du fait d'entretenir un effort pour être parfaites et accomplies partout. Nous comprenons que les mères participent au maintien. Toutefois, nous avons aussi noté qu'elles désirent l'évolution des habitudes.

Comme l'image qui les représente semble fausse, il y a une lueur d'espoir ici alors qu'apparaît un changement. Le ras-le-bol de certaines mères dans le blogue «Les (Z)imparfaites» (www.lesimparfaites.com) et «Les mères indignes» ainsi que les émissions télévisées «Les Parent» et «La Galère» sont peut-être un premier message annonçant l'évolution du discours et des images? Il s'agit de mères qui réfléchissent, qui dénoncent les représentations et qui prennent la parole. «C'est un état de fait de la mère en 2009 [...] Elle est rendue là. Elle est à bout. Elle a essayé de tout faire et elle se rend compte que ça ne tiendra pas. Ça fait du bien à toutes les mères de le dire publiquement» dira une journaliste de La Presse sur la situation actuelle des mères (Audet, 2009). Le propos est manifeste face à la pression sociale. Peut-il être perçu comme un signe avant-coureur que le «discours occulte» deviendra un «discours public» et social?» (Martuccelli, 2004 : 474). Ce pourrait être le reflet, l'effet miroir d'une co-construction, une transition et un changement de point de vue où les mères projettent leurs expériences sur les médias, dans le processus du balancier, c'està-dire d'images qui s'opposent pour apporter du changement. Il s'agit peut-être d'un agir politique et social qui passe par la mass médiatisation télévisuelle et virtuelle, espace public. Lamoureux dit que l'individu est un être de parole et qu'il ne faut pas le réduire à un «être de besoins ou à un haut-parleur d'intérêts spécifiques» (Lamoureux, 2001 : 16). Il faut espérer que le pouvoir d'agir des mères produise une autre manière de faire. Les quatre sujets ont manifesté leur frustration. Le changement semble déjà agissant au Québec. Ce sont des manifestations qui présentent une réalité plus près des familles actuelles et surtout de certaines mères québécoises. Si les médias sont un véhicule important construisant la société, pouvant même changer ou détruire des identités sociales bien ancrées, nous pouvons penser alors que l'évolution de l'image est possible.

Au-delà de l'effet des grandes structures et des médias, à un niveau plus microsocial, nous avons remarqué qu'il y a une influence transitant par les transmissions familiales. Nous avons donc aussi vu la force d'une socialisation intrafamiliale et intergénérationnelle qui est le troisième élément de pression normative. Par les propos des mères, nous avons vu à quel point leur famille d'origine devient un facteur réglant leurs choix, leurs souhaits, leurs actions critiques et parfois réactives. Nous avons été confrontées à la délicate question des valeurs familiales et des valeurs parentales qui deviennent également valeurs sociales. Ce sont donc aussi de puissantes courroies de transmission valorielles et sociales. Ce qui n'est pas une surprise. Ce mot valeur a été annoncé dans l'introduction par Dumont et Langlois où les divergences entre anciennes et nouvelles se confrontent dans une société pluraliste (1994; 1994). Peu-on penser qu'il y aurait une perte de repères pour les mères dans ce qui demeure une institution : la famille. Encore imprégnées du modèle traditionnel, les quatre sujets ont témoigné de l'influence marquée de leur propre mère et du couple parental d'origine. Elles comparent leur vie actuelle et celle de leurs mères. Elles abordent le maintien chez leur conjoint du rôle traditionnel du père. Le tiraillement dans la transmission et dans l'appropriation de ces rôles qui transportent leur bagage de valeurs demeure difficile et exerce une pression. Toutefois, un nouveau modèle leur est également proposé : celui où elles sont travailleuses, autonomes et performantes, qu'elles se réalisent et s'épanouissent et qu'elles sont des mères. Selon Martuccelli, ce qui est offert empêche l'inscription de «modèles positifs d'identification» (Martuccelli, 2004 : 482). Car les mères demeurent prises avec l'étape de transition entre deux modèles. De plus, le nouveau modèle avec la multiplicité de rôles ne leur convient pas et est trop exigeant. Nous avons donc constaté que la transmission a une influence marquée sur la parentalité des mères et qu'elle se répercute

dans la difficile conciliation du nouveau modèle comportant trois conditions identitaires. C'est un fait récent dans l'histoire des femmes au Québec.

Le dernier constat, et qui en est un d'importance, sera celui qui concerne la participation socio familiale des pères à leur expérience parentale et à celles des mères. Il faut dire que les politiques familiales et sociales, les images médiatisées et les valeurs familiales transmises par les familles d'origine servent toutes au maintien d'une disparité dans les tâches familiales des parents. Trois des pères, dans la recherche, n'ont pas fait la transition à égale importance dans le partage de la domesticité et des tâches parentales malgré le rôle pourvoyeur des mères. Si, selon l'étude de 2008 de Statistique Canada, il y a une augmentation des taux de participation des pères québécois aux programmes de congés parentaux, c'est qu'il y a une valorisation de la paternité et de l'engagement des pères à l'égard des enfants à cause, notamment, du Régime québécois d'assurance parentale de 2005 (RQAP) (Statistique Canada, 2008: 8). On y a noté aussi le virage vers «une hausse sensible de la participation aux soins primaires prodigués aux enfants et au temps consacré à ces soins par les pères» (Ibid., p. 8). Pourtant les mères disent que la présence du père apparaît plutôt lorsque les enfants vieillissent. Mais alors que les exigences sont plus grandes entre 0 et 5 ans et qu'elles se poursuivent de 6 à 20 ans, elles semblent assumer les responsabilités parentales, la gestion familiale et tout le stress qui y est associé. La hausse ne demeure donc que sensible et il n'y a pas la même évolution du «changement de culture» pour le partage de toutes les autres responsabilités d'organisation et de planification familiale, des tâches domestiques et des liens avec l'école, la garderie, tout ce qui incombe encore aux mères (Statistique Canada, 2008: 7). Il y a donc encore assignation et appropriation des rôles traditionnels dans le couple actuel. Une des mères a parlé d'une image du père qui est hypocrite, une autre a dit que c'est même inscrit dans les gènes du social et une troisième a expliqué que la société n'a pas évolué. Voilà pourquoi les quatre mères ont dénoncé l'injustice qu'elles vivent. Elles préféreraient que les pères se responsabilisent et s'impliquent plus ou autant qu'elles. Les recherches démontrent que «l'engagement du père a un effet positif sur la coparentalité et les relations entre les partenaires, le développement personnel, ainsi que sur le développement social, affectif, physique et cognitif des enfants» (Statistique Canada, 2008: 5). Les mères peuvent apprécier la valeur de cet impact. Elles comprennent également que la participation

de leur conjoint aux autres tâches peut les libérer afin qu'elles soient plus disponibles pour leurs enfants. Le choix de travailler et d'être mère se fait donc avec ambivalence à cause de la lourdeur des tâches et de l'importance du lien avec l'enfant. Et si elles souhaitent que le père s'engage, les mères trouvent également difficile de céder du terrain dans un champ considéré comme le leur, même s'il n'est pas valorisé. Et si elles le font, qu'adviendra-t-il justement de leur image? Quel sera alors le jugement porté sur leur compétence parentale? La question qui se pose est : est-ce aux mères seules qu'appartient la responsabilité de procéder à des changements pour favoriser une harmonie dans ses trois conditions, ses deux rôles?

Ces constats présentant quatre éléments de pression sur la parentalité des mères québécoises nous permettent de reprendre la notion de la force de la socialisation. Car, à nouveau, c'est cette logique de l'expérience qui amène l'effort de l'acteur pour s'en détacher et faire sens de son existence. Dubet a dit plus récemment que la socialisation devient moins puissante chez l'acteur et qu'il y a déclin de cette force normative. «On peut penser que cette évolution est une chute, une crise, voire une décadence [...] (et que) l'image d'un sujet tenu pour une cire molle que façonneraient les disciplines institutionnelles a perdu de sa consistance» (Dubet, 2009: 100). Mais la famille d'origine demeure importante. Si les processus de socialisation ont changé, en ce sens qu'ils sont multiples, moins définis par des institutions imposantes, qui étaient clairement identifiées et très structurantes, telles l'école, la famille traditionnelle et l'église et qu'ils exercent différemment leurs actions, il demeure que les mères peuvent être tourmentées par l'épreuve du social et par l'intégration normative. Kukla expliquait que les choix des mères sont perçus comme des actes très individuels, non reliés à leur contexte sociétal (2006). Nous croyons que la socialisation demeure toujours une partie importante de l'expérience sociale des mères. Et il faut rappeler ici que s'est ajouté le déplacement sur soi, c'est-à-dire celui où l'individu devient responsable de son travail d'acteur dans sa société (Dubet, 2009). Tous les niveaux de socialisation exercent une pression concrète, réelle et quotidienne dans la vie des mères, enfin celles des quatre sujets rencontrés. Nous avons abordé cet état de fait dans la discussion. Nous pensons que c'est au niveau de la famille qu'un changement pourrait être significatif. Il viendra de la mobilisation individuelle, mais différente, des pères et des mères pour leurs enfants. Il viendra du couple parental. Il viendra aussi de la dénonciation qui influencera les politiques familiales et

sociales. En prenant l'exemple des pensions alimentaires qui ont eu l'effet d'améliorer la précarisation des familles monoparentales ayant une femme comme chef, nous pouvons penser qu'il en serait de même pour améliorer le bien-être des mères. Nous voyons le cercle d'influence individu - système - individu. C'est l'aspect dynamique de la socialisation où le système sert le besoin et répond à l'action de l'individu pour apporter des changements qui, eux, retournent vers l'individu pour continuer le processus d'évolution des habitudes. Ici l'inter relation est utile et sert l'individu.

Il faut peut-être s'inquiéter de l'effort que devront fournir les mères pour construire une réalité plus acceptable et cohérente, plus près de leurs souhaits. Nous avons abordé les conséquences de leurs efforts dans la discussion. Mais nous savons que tout changement ne se fait pas sans heurts et sans période de crises. La société est sans cesse déchirée par des conflits de définition qui impliquent tous les individus. Faisons ici un parallèle avec les fondements d'une approche d'intervention en travail social. L'approche systémique découlant de la théorie des systèmes explique l'interaction dynamique de ces systèmes. Il y a donc une normalité dans le cycle des crises sociales (Von Bartalanffy, 2002). Elles sont synonymes de pressions contradictoires dans une double tendance : celle du changement et celle du maintien. Lorsque les contraintes deviennent trop lourdes pour l'individu, ici les mères, les crises sociales qui suivent sont annonciatrices de changements. Car c'est par la recherche d'équilibre des systèmes en force que se crée le changement (Bateson, 2008). Tel que décrit par Pirès, il s'agit d'un écheveau de forces contradictoires qui finissent par devenir des phénomènes normaux qui, eux, sont d'excellents fils conducteurs pour l'analyse de la société (1997). Nous pouvons dire alors que cette évolution rejoint l'expérience sociale dans les trois logiques d'action de la mère. Il rejoint aussi le fait que c'est par les mères que se feront les changements qui s'imposent.

Ainsi, et en guise de conclusion, après cette mise au point sur le processus continu de la socialisation et les constats afférents, nous voulons présenter quelques pistes de réflexion liées au travail social. Par le biais du lien social, nous regarderons comment, à différents niveaux, des interventions pourraient être significatives. Nous présenterons donc nos observations comme des éléments de sensibilisation de l'intervention sociale. Car il faut reconnaître l'importance du lien social et de la cohésion avec sa société, prémisses de base du travail social et qui feront l'objet d'une attention particulière. De plus, la vigilance face au pouvoir d'influence de la travailleuse sociale dans l'intervention sera abordée. Ensuite, une autre piste de réflexion nous ramènera inévitablement à la cohérence recherchée par les mères dans leur rôle parental. Leur effort pour faire sens de leurs trois identités est indéniable. Mais elles sont toutes préoccupées par leur enfant et par le fait de ne pouvoir leur offrir ce qu'elles souhaitent. Nous terminerons donc à la toute fin avec notre préoccupation de départ : l'enfant.

La première observation et piste de réflexion comporte donc un aspect plus pragmatique que social et philosophique. Cette question a émergé: nos interventions en travail social influencent-elles les mères québécoises? Pouvons-nous être acteur pour les aider à se sentir cohérentes et compétentes? De prime abord, il faut reconnaître l'aspect social des relations humaines. Nous faisons ici un petit détour qui rejoint le point de départ de notre sujet et qui interpelle en nous la travailleuse sociale: le développement optimal de l'être humain en interaction avec son environnement. C'est l'importance du sentiment de cohésion de l'individu.

Donc, comme les mères sont actrices dans leur société et qu'elles participent à sa création, justement en étant sociales, elles préfèrent la cohésion. Mais elles sont confrontées dans leur parentalité aux conflits que porte leur société, dont ceux de leur famille d'origine, ainsi que ceux qu'elles-mêmes portent. Car elles ne veulent pas se sentir marginalisées, rebelles, en colère. Les mères ont besoin de l'Autre et du lien social. Dubet l'a donc bien cerné : «l'acteur est le système» (Dubet, 2009 : 22). Tel que décrit auparavant, c'est ce besoin de cohésion par les réponses sociales en résonance à l'Autre avancée par Mead, et la tension paradoxale entre soi et autrui de Doucet. Et comme leur expérience parentale construit leur propre action normative, lorsqu'elles se reconnaissent, elles ont le sentiment de vivre en cohésion sociale. Ce qui les lie entre elles et ce qui les lie au reste de leur société représentent le lien social dans un espoir de coresponsabilité collective, un engagement de l'un envers

l'Autre. Car l'individu social se définit par et pour l'Autre. Et c'est ce qui est au cœur du travail social : le lien social.

Nous revenons donc au travail social ici pour parler de la solidarité dans ce lien qui peut agir pour contrer l'aliénation, l'assignation, la domination. De même, l'empathie et la compréhension envers les mères devient primordial. Car un lien social est indubitablement créé dans nos interventions. Les mères sont des personnes que nous rencontrons. Il est connu que la clientèle qui consulte en CSSS est composée majoritairement de femmes. De plus, si l'intervention sociale a cette fonction d'aider et d'apporter du répit social, la travailleuse sociale devient un substitut temporaire dans la vie des mères. Parfois le réseau social de celles-ci est peu présent et peu supportant. Nous avons vu l'importance que les quatre mères accordent au support et à la solidarité entre amies. Comme la gestion de situations sociales problématiques est au cœur de nos interventions, il faut s'assurer de liens sociaux de réciprocité et de solidarité. Ceci, afin que les mères se sentent un individu intégré socialement, afin que leur socialisation ait un sens et afin de l'aider à se sentir cohérente individuellement et socialement.

L'aide reçue doit favoriser la réappropriation de leur vie. Il faut donc avoir une attitude critique face à la société afin de les aider. Il faut saisir les enjeux qu'elles vivent dans leur expérience parentale. Comme l'a expliqué Bateson, théoricien de l'approche systémique, il ne faut pas se demander pourquoi la mère exprime ainsi sa parentalité (c'est-à-dire parfois dans une détresse sociale), il faut se demander dans quel système, dans quel contexte ce comportement fait sens (2008). Nous devons donc tenter nous-mêmes la cohérence de nos approches avec la réalité de leur expérience parentale et celle de la société dans laquelle elles évoluent, donc face à de nouveaux enjeux sociaux. Le fait de prendre en considération l'organisation de vie des parents, les comportements des enfants, les dynamiques familiales, les choix parentaux, entre autres, à la lumière d'un contexte social actuel et passé, permet d'être en lien conséquent avec les mères par une lecture plus globale et plus complète de la famille. Il faut avoir le réflexe d'une approche par système : système conjugal, système

parental, système familial. Et ce, sans perdre de vue que la travailleuse sociale est, elle aussi, acteur dans la production du social. De cela, il faut également être consciente.

Ainsi, si l'intervention sociale a une fonction première d'aider, l'intervenante a aussi pouvoir d'expert auprès des mères. Il faut donc comprendre le rôle d'influence que nous avons. Pour faire émerger la parole du client, pour l'amener à un mieux-être, Lamoureux dit qu'on peut imaginer un «temps long [...], retrouver sa compétence d'humanité, mais aussi l'effort de se décentrer de son vécu immédiat, d'accepter d'être déstabilisé par les arguments massus des savoirs experts, pleins de certitudes, en position de pouvoir» (Lamoureux, 2001: 17). Deux points sont soulevés dans ce propos : celui de l'intervenante qui doit prendre le temps d'être à l'écoute avec empathie et celui de la cliente qui doit réagir avec réflexivité face au pouvoir de l'expert-intervenante. Nous considérons les deux points importants mais le deuxième représente une réflexion importante de notre conclusion. Nous reviendrons plus loin sur l'écoute. Les assignations proviennent de tout ce qui est social, dont nous sommes, les travailleuses sociales de la famille et de l'enfance. Nous sommes porteuses des limites et des failles de tous ces messages sociaux normatifs auprès de la personne qui demande une aide. Présentons-nous les normes sociales de la mère performante, compétente, parfaite et ainsi de la travailleuse et de la femme accomplie? Nous devons savoir que nous utilisons des mots pour décrire et nommer. En dénonçant la stigmatisation, nous lui donnons une force en la décrivant et en l'actualisant par des mots qui la confirment. L'évolution du terme «la mère parfaite» confirme une identité. Notre accompagnement doit favoriser la compréhension chez les mères de leur situation et l'émergence de remises en question. Si ceci est primordial à leur cheminement, la travailleuse sociale doit avoir la même ouverture. Donc, face à une mère épuisée, surmenée et dépassée qui vit des tiraillements, il faut nous-mêmes poser un regard éclairé. Ajoutons l'exemple des mères dites à risque qui reçoivent les services développés par les programmes du MSSS. Il est opportun de réfléchir à la posture sociale que nous prenons lors de nos interventions. L'intervention doit être support et intermédiaire entre la mère et sa réalité sociale vivante plutôt que la réponse à une réalité diffusée de façon dogmatique par les ministères. Les médias, les structures socio économiques et politiques et l'influence du biomédical et du social, comme nous l'avons expliqué, nous apparaissent parfois comme une

réalité conçue pour vendre un service et pour régler, ordonner et contrôler la machine humaine.

Enfin, le rôle de la travailleuse sociale est d'accompagner les mères dans l'accomplissement de leurs rôles sociaux. Le rôle parental est celui qui demande le plus d'effort, d'adaptation, d'abnégation. Selon les quatre sujets, les mères supportent les liens familiaux. Nous avons vu à quel point les mères se sentent interpellées par leur rôle de mère, tout comme elles cherchent à s'accomplir dans leurs trois identités. Par contre, cette quête ne se fait pas nécessairement dans un individualisme narcissique et un quant-à-soi, comme il a été dépeint. Leur souci constant de choisir l'enfant a été démontré. De plus, dans leur parentalité, cette fonction de répondre aux besoins de leur enfant est omniprésente et c'est la raison pour laquelle les mères ressentent une grande responsabilité. Leur culpabilité en témoigne. De plus, nous avons vu que les mères supportent presque seules le rôle de parent dans les tâches ménagères et des responsabilités directes face aux enfants, du moins pour la petite enfance. Dans le lot de toutes les habitudes quotidiennes, à la manière de Jean-Claude Kaufmann, la travailleuse sociale peut aider les mères à reprendre un peu de pouvoir sur ce qui lui échappe (2001). Pendant les années de la petite enfance, au lieu d'imposer certains programmes stigmatisants et aliénants, il serait plus opportun de reconnaître qu'elles vivent des tensions. Il faut donc les valoriser, les aider à trouver une cohérence et leur donner un sentiment de compétence parentale. L'intérêt du travail social pour les mères est la conséquence d'une façon de concevoir le social, dit Martuccelli : «si l'individu devient un objet majeur de réflexion, c'est parce que désormais les changements sociaux sont mieux visibles à partir des biographies individuelles» (Martuccelli, 2005). Le travail social peut devenir alors un allié dans un processus du changement social en accompagnant les mères à travers leur situation individuelle, familiale et sociale.

Il faut mieux saisir l'ampleur de la tâche qu'elles s'assignent dans leur maternité et leur parentalité, mais aussi celle qui leur est assignée. Il faut leur permettre une réappropriation de leur parentalité.

S'il faut aussi comprendre la société dans laquelle elles vivent, il faut écouter les mères. C'est possible parce que leur société est sensible et parce qu'elle permet cette réflexivité. On peut ainsi penser qu'on peut aider les mères à construire leur liberté. Même si elles vivent des tensions, elles ont une liberté du fait de vivre dans une société qui leur permet d'exprimer ces tensions et de parler de leur expérience. Il faut donc leur donner la parole, avec et malgré un propos qui devient parfois très émotif. Lamoureux dit qu'il faut être capable d'entendre les expressions de colère, de tristesse, «de détresse, de ras-le-bol, cris à peine déchiffrables, en tout cas peu «utiles» pour délibérer sur des questions complexes» (Lamoureux, 2001 : 17).

Les expériences les plus bouleversantes observées sont celles qui se situaient au plus près des personnes, à proximité de leur expérience de vie, qui faisaient soudre (sic) et nommaient les savoirs et les expertises en cause. La question des savoirs populaires est donc ici centrale, puisqu'elle commande la dynamique sur laquelle se fondent la prise de parole et la mise en action, les pratiques (Ibid., p. 17).

Il faut donc être en mesure de reconnaître l'épreuve de leur parentalité, plutôt que de la standardiser, voire même la minimiser, la banaliser. Il ne faut pas sous estimer l'état actuel de la parentalité des mères. À titre d'exemple, l'évolution de nos pratiques face aux conséquences de la séparation sur les enfants. D'un sujet très étudié et documenté, il devient maintenant et malheureusement une normalité, un simple fait. Pourtant, les enfants continuent de souffrir de l'éclatement de leur famille, ils nomment leur souffrance tout aussi clairement qu'il y a quarante ans. Nous croyons donc que le travail social doit tenir compte de la situation des mères de la même manière. Le fait n'est pas si banal. La boucle de l'émancipation des femmes qui se déroule depuis plus de cinquante ans au Québec n'est pas bouclée encore. Il nous apparaît même comme une nouvelle assignation qui n'a pas tenu compte du fait indéniable des fonctions maternelles : c'est la femme qui porte, qui accouche et qui peut allaiter son enfant.

Finalement, si l'expérience parentale ou le destin des mères est intimement lié à la société, il y a aussi une interaction, un fil conducteur irréfutable avec l'enfant, celui par qui l'histoire de tout parent commence. C'est ce qui a allumé notre propre réflexion sociale, ce

qui a alimenté le sujet de notre recherche. Car l'enfant est directement lié à sa mère, il en est un récipient. L'enfant est la famille, il est le lien affectif unissant le couple. Il vit directement les effets de la détresse sociale de sa mère qui est tiraillée, fatiguée, coupable, inquiète, surmenée. Il faudrait tout autant s'en préoccuper. Parce que l'enfant est un bon indicateur de la santé d'une société. La famille, la mère et l'enfant sont des éponges qui absorbent les conflits de la société ainsi qu'ils en sont son reflet. Il faut considérer la famille comme un lieu essentiel et que «le temps que nous consacrons à nos enfants [...] est un temps qui vaut quelque chose, qui est doté d'une valeur, pour les individus qui en usent et aussi pour la société toute entière» (Méda, 2005 : 14). Reprenons alors notre inquiétude précédente : si les mères québécoises vivent de telles tensions, les enfants, eux, comment se portent-ils? Seraient-ils malades de relations tels que nous l'avons brièvement abordé dans la problématique? En mettant l'accent sur ce qui aliène les mères et ce qui les différencie des pères, on peut avoir tendance à oublier la situation des enfants. Les mères souhaitent et font l'effort de ne pas oublier leur nature, celle de leur enfant, ainsi que leur idéal, ce qui est rassurant devant l'idée avancée de l'«enfant oublié» décrit par Roussel. Mais c'est tout de même dans un effort trop fortement encore individualisé qui, selon nous, devient trop grand. Le sentiment d'aliénation que vivent les mères est donc à l'opposé du sentiment qui les habite face à leur enfant. Si des mères québécoises vivent un trop grand stress, leurs enfants doivent aussi le ressentir. Selon l'étude canadienne, les parents, donc les mères, ont tendance à diminuer le temps alloué aux enfants et celui pour elles, alors que le temps au travail augmente. Il faut saisir alors les conséquences possibles pour eux.

De ce fait, nous voulons terminer en répétant que les mères participent à la construction de leur société. Et c'est dans la recherche constante d'amélioration de leur vie parentale, entre autres, que la famille évoluera. Une des mères nous a dit qu'elle avait beaucoup réfléchi à la question du sens de parentalité. Depuis nos rencontres, elle a procédé à des changements d'attitudes et d'habitudes dans sa vie et elle travaille à ceux qui concernent le couple parental. L'avenir nous dira donc si les femmes auront, par leur agir d'acteur social, provoqué les transformations sociales et politiques nécessaires à leur désir de vivre leur rôle parental selon leurs souhaits. Les enfants pourront eux aussi en témoigner.

Nous voulions favoriser l'émergence d'un savoir directement relié au spécifique du travail social : le développement optimal de tout être humain en interaction avec son environnement. Nous souhaitions participer au renouvellement des pratiques auprès des mères, des enfants et auprès des pères afin d'amener un nouvel éclairage sur leurs situations et en contribuant à l'intervention familiale en travail social. Comme nous sommes nous-mêmes acteur dans le vécu des familles québécoises, nous avons la possibilité de participer au changement social. À la différence de la transmission de valeurs intergénérationnelles familiales qui s'inscrit dans un ordre normal des choses, nous devons reconnaître, même à toute petite échelle, ce rôle indirect mais tellement implicite et combien significatif.

Annexe 1

Critères de sélection pour le recrutement des participantes

Recherche sur la parentalité des mères québécoises

Bonjour,

Dans le cadre de mon mémoire de maîtrise à l'UQÀM, je mène une recherche sur la parentalité de mères québécoises qui travaillent. Il y a donc certains critères à considérer pour ces participantes.

Je souhaite rencontrer des femmes âgées entre 25 et 45 ans qui sont mères depuis au moins deux ans, ayant un enfant ou plus (âgés de plus de 2 ans) à sa charge et qui parlent le français. Elles peuvent être en union libre, mariées, en famille recomposée ou vivre en monoparentalité. Le lien avec leur enfant peut être un lien biologique ou d'adoption. Ces mères doivent habiter la région des Laurentides. Nous cherchons donc des participantes qui aimeraient prendre la parole et livrer leur témoignage sur la réalité qu'elles vivent quotidiennement. Plus spécifiquement, nous aimerions les entendre sur leur horaire quotidien avec les enfants, leurs rôles de mère et de travailleuse, sur leurs choix et désirs comme parent. Il y aurait deux (2) entrevues d'environ une heure et demie chacune.

Je vous demande donc en premier lieu de m'aider à identifier des participantes potentielles. Ces sujets ne peuvent avoir de liens avec nous, soit professionnels ou personnels. Par contre, elles pourraient être des personnes de votre réseau de travail, personnel ou autre (loisir, association) mais sans lien hiérarchique ou rapport d'autorité avec vous (par exemple : employée ou cliente).

226

Votre rôle consisterait à faire une approche directe auprès de cette personne pour lui

présenter notre démarche, l'objet de la recherche et l'inviter à y participer. Si la participante

donne son accord verbal, votre deuxième implication serait de recueillir son nom et ses

coordonnées, soit téléphonique ou courriel, et ce, par écrit. Il s'agirait enfin de nous

remettre par la suite cette information.

Il est important pour vous et pour la participante de savoir qu'une fois le

consentement verbal reçu, vous n'aurez pas d'information sur sa participation à la

recherche ou sur toute information reliée aux données recueillies. De même, des procédures

seront mises en place pour assurer l'anonymat des participantes et le caractère confidentiel

des données lors de leur traitement et de leur diffusion.

Je tiens à vous remercier sincèrement pour votre aide à l'identification et au

recrutement de sujets potentiels. Votre participation à cette étape cruciale de ma recherche

est grandement appréciée.

Dominique Lalande

Étudiante à la maîtrise en travail social de l'UQÀM

Annexe 2

Lettre d'invitation

Recherche sur la parentalité des mères québécoises

Bonjour,

Dans le cadre de mon mémoire de maîtrise à l'UQÀM, je mène une recherche sur la parentalité des mères québécoises qui travaillent. Je désire connaître leur situation afin de mieux comprendre la réalité qu'elles vivent quotidiennement.

J'aimerais donc vous donner la parole et vous entendre sur votre réalité parentale. J'aimerais plus précisément vous entendre sur votre horaire quotidien avec les enfants, vos valeurs familiales, vos rôles de mère et de travailleuse, sur vos choix et intentions comme parent. Je sollicite donc votre participation en vous invitant à deux (2) entrevues d'environ une heure et demie chacune, selon l'horaire qui vous conviendra. Aussi, si cela vous est favorable, les entrevues auraient lieu à votre domicile. Mais elles peuvent aussi se faire dans un autre lieu. Il est important de vous dire que le contenu de ces entrevues demeurera confidentiel et qu'en aucun cas une autre personne ne pourra vous identifier à la lecture de la recherche.

Je désire vous remercier à l'avance de votre générosité. Il va sans dire que j'apprécie grandement votre disponibilité. Les témoignages recueillis serviront à mieux saisir la réalité des mères qui travaillent. Ils pourraient même éclairer l'intervention faite auprès des femmes et favoriser un meilleur accompagnement des familles québécoises.

J'espère avoir le plaisir de poursuivre ma recherche en votre présence. N'hésitez pas à communiquer avec moi pour toute question ou commentaire.

Je vous remercie pour l'attention portée à cette démarche.

Dominique Lalande Étudiante à la maîtrise en travail social de l'UQÀM

Courriel: bobetdodo@hotmail.com

Téléphone: 450-562-0154

Annexe 3

Lettre de consentement

Recherche sur la parentalité des mères québécoises

Responsable: Dominique Lalande

Programme: Maîtrise en travail social

Université du Québec à Montréal

Coordonnées: 450-562-0154

Superviseur: Jean-François René

Professeur, École de travail social, UQÀM Coordonnées: 514-987-3000, poste 0289

Madame,

Par la présente lettre de consentement nous sollicitons votre participation à la recherche. Elle a pour objectif de présenter la situation parentale des mères qui travaillent. Nous cherchons à mieux comprendre la réalité qu'elles vivent quotidiennement. La lettre d'invitation qui vous a été remise explique l'objet de notre démarche.

Procédure

Votre participation consiste à être disponible pour deux (2) entrevues individuelles. Des questions préétablies seront utilisées afin de recueillir l'information recherchée. Il s'agira donc pour vous de raconter votre vécu quotidien comme mère qui travaille.

Si cela vous convient, ces entrevues seront enregistrées. Les entrevues auraient une durée approximative d'une heure et demie et votre disponibilité totale ne devraient pas dépasser 2 heures à chaque rencontre. Les entrevues pourraient être menées à votre domicile et, selon votre convenance, à des dates et heures que nous aurons fixées ensemble.

Confidentialité

Afin d'assurer la confidentialité et l'anonymat, dès le début de l'entrevue enregistrée, chaque participante se verra attribuée un autre nom. Les données recueillies seront conservées sur une clé USB dans un classeur à notre domicile. Les données nominatives pour fins d'identification et d'éventuelles relances seront gardées en notre seule possession dans notre classeur personnel.

Toutes les participantes à la recherche pourront avoir accès sur demande aux données relatives à leur contribution respective. À la suite du premier entretien, nous vous remettrons un résumé et vous aurez également, à la fin de la recherche, les résultats généraux qui seront diffusés de différentes façons (articles, conférences et communications scientifiques). Soyez assurée que toute information pouvant mener à votre identification sera enlevée de ces documents et que les enregistrements d'entrevues, les fichiers contenant les verbatim et les verbatim manuscrits et les formulaires de consentement seront détruits 2 ans après la fin des publications. De plus, la recruteuse qui vous a identifiée et nous a informée de votre intérêt à participer n'aura aucune information sur la suite de la démarche et sur le contenu et résultats de la recherche.

Participation volontaire

Votre participation à cette recherche se fait sur une base volontaire. Ceci implique que vous acceptez de participer sans aucune contrainte ou pression extérieure. De plus, vous êtes entièrement libre de vous retirer à tout moment pendant le processus sans aucun préjudice ou conséquence négative.

Dans ce cas et à votre demande, tous les renseignements vous concernant seraient immédiatement détruits.

Avantages et risques

Votre contribution à cette recherche permettra l'avancement des connaissances sur la réalité des mères québécoises qui travaillent. Vous pourrez vous exprimer sur la réalité des enjeux personnels, familiaux et sociaux que vous vivez. Malgré qu'il n'y ait pas de risque d'inconvénient majeur associé à cette recherche, un faible risque d'inconfort émotionnel est toutefois présent. Nous prévoyons des mesures d'aide dans le cas où des difficultés d'ordre émotionnel surviendraient en cours d'étude. Évidemment, vous demeurez libre de ne pas répondre à une question que vous jugez difficile, sans avoir à vous justifier. Finalement, nous pourrons suspendre ou mettre fin à l'entrevue si votre bien-être est atteint. Nous voulons préciser qu'aucune compensation monétaire n'est accordée pour votre participation et il va sans dire que nous apprécions grandement votre intérêt et disponibilité.

Questions sur le projet ou sur vos droits

Pour des questions ou commentaires concernant la recherche ou sur vos droits en tant que sujet de recherche, vous pouvez contacter l'étudiante à la maîtrise, madame Dominique Lalande, au numéro suivant : 450-562-0154. Sachez que le Sous-comité d'admission et d'évaluation (SCAE) de l'École de travail social de l'UQÀM a approuvé la démarche de

recherche à laquelle vous allez participer. Ainsi, pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche ou pour formuler une plainte ou des commentaires, vous pouvez contacter Mme Lucie Dumais, Présidente du SCAE de l'École de travail social de l'UQÀM au 514-987-3000, poste 2458.

Remerciements

Date:

Enfin, nous désirons vous remercier sincèrement pour votre collaboration à cette recherche. Sans votre participation, elle ne pourrait être conduite et elle ne serait pas complète.

Signatures	
Je, reconnais	s avoir lu et compris le présent
formulaire de consentement et consens volontairement à	participer à ce projet de recherche.
Je reconnais aussi que l'étudiante chercheure a répo	ndu à mes questions de manière
satisfaisante et que j'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de	
participer. Je comprends que ma participation à cette re-	cherche est totalement volontaire et
que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité	d'aucune forme, ni justification à
donner. Il me suffit d'en informer la responsable du projet, soit l'étudiante à la maîtrise.	
Nom (lettres moulées) et coordonnées :	
Signature du sujet :	Date:
Signature de l'étudiante à la maîtrise :	

Annexe 4

Grille d'entrevue

Recherche sur la parentalité des mères québécoises

Rencontre 1:

Question 1

La première question de la recherche vise à mieux vous connaître. Parlez-moi de votre famille actuelle, qui la compose, leur âge, ce qu'ils font. J'aimerais connaître son histoire. Ensuite, si vous voulez me parler de votre travail, ce qu'il est, votre horaire, donc comment ça se passe avec le travail.

Question 2

La deuxième question est de connaître votre horaire quotidien, ce qui implique le travail, la garderie ou l'école des enfants, les services de garde de l'école, les activités familiales et individuelles, tes loisirs, les tâches ménagères, les courses. Comment ça se passe? Comment se vit la conciliation famille travail ?

Question 3

La troisième question cherche à savoir si vous avez utilisé les services de garderie pour votre/vos enfants ? J'aimerais que vous me disiez comment ça s'est passé pour vous, pour votre/vos enfants ?

Question 4

J'aimerais vous entendre sur ce qui vous a été transmis dans votre famille d'origine comme valeurs parentales ? Qu'est-ce que vos parents et votre famille élargie vous ont montré et transmis?

Question 5

La dernière question de cette première partie est sur vos rôles de mère et de travailleuse, comment vous les vivez. Que représente être une mère et une personne qui travaille par rapport au facteur temps ?

Rencontre 2:

Question 6

Est-ce que vous voulez me dire ce que vous souhaitez pour vos enfants ? Qu'est-ce que vous aimeriez leur donner et leur transmettre? Qu'est ce qui est important pour vous ? Mais aussi, parlez-moi ce que c'est qu'être parent dans la société actuelle, avec l'individualisme, l'hyperconsommation, la performance, l'autonomie ?

Question 7

Dans la société actuelle, que pensez-vous de l'expression «être une mère parfaite »?

Question 8

Ce que vous vivez comme parent, est-ce que ce ça fait du sens pour vous ? Parlez-moi de vos choix mais aussi de vos désirs et vos souhaits en tant que mère. Parlez-moi de la cohérence entre les deux, les souhaits et la réalité.

Question 9

Avez-vous des commentaires à faire ou autre chose à ajouter ?

BIBLIOGRAPHIE

- Allain, Carol. 2004. Enfant-roi, Tout, tout de suite ! Montréal : Logiques, 204 p.
- Anadòn, Marta et François Guillemette. 2007. La recherche qualitative est-elle nécessairement inductive? : Actes du Colloque Recherches qualitatives : Les questions de l'heure. Hors série, no. 5, p. 26-37. Association pour la recherche qualitative. www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html
- Angus Reid Strategies, 2009. Sondage en ligne auprès de 1002 adultes québécois, les 30 septembre et 1^{er} octobre, effectué pour *La Presse, Plus, Forum* (Montréal), 24 octobre, p. 2.
- Audet, Isabelle. 2009. «Les (Z)imparfaites sortent en librairie.» *La Presse, Vivre* (Montréal), 16 octobre, p. 7.
- Bateson, Gregory, *Vers une écologie de l'esprit*, éd. rév. et corr., Trad. de l'anglais par Perial Drisso, Laurence Lot et Eugène Simion. 2008. Paris : Éditions du Seuil, 308 p.
- Belleau, Hélène. 2004. «Être parent aujourd'hui: la construction du lien de filiation dans l'univers symbolique de la parenté» In *Enfances, Familles, Générations, Regards sur les parents d'aujourd'hui*, sous la dir. de Gilles Pronovost, C.D.R.F.Q., no. 1.
- Berger, Bennett M. 1989. «Structuralisme et volontarisme en sociologie de la culture». In *Sociologie et sociétés*, vol. XXI, no. 2. p. 177-194.
- Berger, Peter et Thomas Luckman. 1986. La construction sociale de la réalité, Paris, Méridiens et Klincksieck, 288 p.
- Bigras, Nathalie, Andrée Pomerleau, Gérard Malcuit et Danielle Blanchard. 2008. «Le développement des enfants vivant dans des conditions de risques psychosociaux : les services de garde peuvent-ils faire une différence?» In *Revue de Psychoéducation*, 37(1), p. 1-25.

- Bigras, Nathalie, Caroline Bouchard, Danielle Blanchard, Lise Lemay, Mélissa Tremblay. Gilles Cantin, Lisette Brunson et Marie-Claude Guay. 2009. «Stress parental, soutien familial, comportements de l'enfant et fréquentation des services de garde». In Enfance, Famille, Générations, no. 10.
- Bowlby, John. 1988. A Secure Base: Parent-Child Attachment and Healthy Human Development. New York: Basic Books, 208 p.
- Brun, Jean-Pierre. 2008. «L'ère des technostressés». Article de Lise Fournier, *La Presse*. (Montréal), 1^{er} novembre, p. 8.
- Chamberland, Claire, Sophie Léveillé et Nico Trocmé (dir. publ.). 2007. Enfants à protéger, Parents à aider, Des univers à rapprocher. Montréal : Presses de l'Université du Québec, 398 p.
- Cheal, David. 2002. Sociology of Family Life. New York: Palgrave, 192 p.
- Chollet, Mona (comp.). 2007-2008. «Le moral des ménages», Le Monde diplomatique, Manière de voir, La fabrique du conformisme, no. 96.
- Conseil de la famille et de l'enfance. 2004. Rapport annuel 2003-2004 sur la situation et les besoins des familles et des enfants. «Les parents au quotidien», 95 p.
- Conseil de la famille et de l'enfance. 2005a. Rapport sur la situation et les besoins des familles et des enfants. «L'engagement des pères», 120 p.
- Conseil de la famille et de l'enfance. 2005b. Avis. Prendre en compte la diversité des familles, 133 p.
- Conseil de la famille et de l'enfance. 2007. Le rapport 2005-2006 sur la situation et les besoins des familles et des enfants. «Transitions familiales», 198 p.
- Corbeil, Christine, Francine Descarries (dir. publ.). 2003. «La famille: une institution sociale en mouvance». In Érudit, Nouvelles pratiques sociales, Familles en mutation, vol. 16, no. 1. p. 16-26.

- Côté, Sylvana M., Michel Boivin, Richard E. Tremblay, Xuecheng Liu et Mark Zoccolillo. 2009. «Depression and anxiety symptoms: onset, developmental course and risk factors during early childhood» In *The Journal of Child Psychology and Psychiatry* du Laboratoire international sur la santé mentale de l'enfant et de l'adolescent, Université de Montréal; Université Laval; McGill University; Inserm U669, France; University College Dublin, Ireland and Daniel S. Nagin of Carnegie Mellon University in the U.S.
- Cyrulnik, Boris. 2001. Les vilains petits canards. Paris : Odile Jacob, 240 p.
- Dandurand, Renée, B. 2001. «Les familles d'aujourd'hui : enjeux et défis». In Conseil de la famille et de l'Enfance, Démographie et famille. Les impacts sur la société de demain. Québec : Conseil de la famille et de l'enfance, p. 88-93.
- De Gaulejac, Vincent. 2009. Qui est «Je»? Sociologie clinique du sujet. Paris : Éditions du Seuil. 173 p.
- Deslauriers, Jean-Pierrre. 1991. Recherche qualitative. Guide pratique. Montréal : McGraw-Hill Éditeurs, 142 p.
- Doucet, Marie-Chantal. 2007. Solitude et sociétés contemporaines. Une sociologie clinique de l'individu et du rapport à l'autre. Collection Problèmes sociaux et interventions sociales. Presses de l'Université du Québec, 179 p.
- Dubet, François. 1994, Sociologie de l'expérience. Paris : Éditions du Seuil, 273 p.
- Dubet, François et Danilo Martuccelli. 1998. Dans quelle société vivons-nous? Paris : Éditions du Seuil, 323 p.
- Dubet, François. 2005. «Pour une conception dialogique de l'individu», In Espaces Temps. net, Textuel, 21 juin, p. 1-15.
- Dubet, François. 2008. «La place de l'institution aujourd'hui», In *Enfances & PSY/3*, no. 40, p. 29-34.
- Dubet, François. 2009, Le travail des sociétés, Paris, Éditions du Seuil, 349 p.

- Dufresne, Jacques. 1999. Après l'homme, le cyborg? Sainte-Foy: Éditions Multimondes, 178 p.
- Dufresne, Jacques. 2003. «Conférence d'ouverture: Grandeur et misère de la parentalité moderne». In Nos enfants ont droit à leurs deux parents. Journée d'étude (Montréal, 14 novembre 2003) au Centre St-Pierre. Édition numérique réalisée par Jean-Marie Tremblay le 8 mai 2006, 19 p.
- Dufresne, Jacques, 2005. «Conférence d'ouverture: Un regard global sur la famille La famille choisie». In Regards sur la diversité des familles. Mieux comprendre pour mieux soutenir. Actes du Colloque du Conseil de la famille et de l'enfance (Montréal, 10-11 mai) sous la dir. de Suzanne Amiot, Marguerite Blais, Huguette Labrecque, Gilles Prud'Homme et Guerline Rigaud, p. 7 20. Montréal: Conseil de la famille et de l'enfance.
- Dumont, Fernand. 1994. «Approche des problèmes sociaux». In *Traité des problèmes sociaux*, sous la dir. de Fernand Dumont, Simon Langlois et Yves Martin, Presses Universitaires de Laval, 1164 p.
- Durkheim, Émile. 1982. Les Règles de la méthode sociologique. Paris : Presses Universitaires de France, Collections Quadrige, 149 p.
- Duxbury, Linda, Chris Higgins. October 2003a. Report Six. Work-Life Conflict in Canada in the New Millenium: Key Findings and Recommendations From The 2001 National Work-Life Conflict Study. Public Health Agency of Canada, 68 p.
- Duxbury, Linda, Chris Higgins. October 2003b. Work-Life Conflict in Canada in the New Millenium: A Status Report Final Report. Public Health Agency of Canada, 130 p.
- Ehrenberg, Alain. 1998. La fatigue d'être soi. Dépression et société. Paris : Odile Jacob, 320 p.
- Erikson, Erik. 1982. Enfance et société. Paris : Delachaux et Niestlé, Éditeurs, 285 p.
- Faradji, Helen. 2009. «Condamnées à conjuguer à l'imparfait». La Gazette des femmes, Conseil du statut de la femme, vol. 31, no. 3 (novembre-décembre), p. 18-20. www.gazettedesfemmes.com.

- Ferland, Francine. 2005. Et si on jouait? Montréal : Éditions Sainte-Justine, 216 p.
- Fortin, Andrée, Éric Gagnon. 2007. «Familles en mutation». In *Problèmes sociaux*, *Tome III. Théories et méthodologies de la recherche*, sous la dir. de Henri Dorvil. Presses de l'Université du Québec. p. 231-246.
- Fortin, Marie-Fabienne. 2006. Fondements et étapes du processus de recherche. Montréal : Chenelière Éducation, 485 p.
- Foucault, Michel. 1984. Histoire de la sexualité, Tome 3, Le souci de soi. Paris : Gallimard, 284 p.
- Gavarini, Laurence. 2004a. «Les configurations familiales: objet sociologique, dispositif psychique et point de friction éthique». In Famille en mouvance: quels enjeux éthiques? p. 41-65. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Gavarini, Laurence. 2004b. «Le nouveau statut de l'enfant». In Sciences humaines, Hors série, L'enfant, Juin-juillet-août, no 45.
- Giddens, Anthony. 1999. Runaway world: How globalization is reshaping our lives. London: Profile Books, 128 p.
- Giorgi, Amadeo. 1997. «De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines: théorie, pratique et évaluation». In *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, sous la dir. de J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pirès. p. 341-364. Montréal: Gaëtan Morin Éditeur, 405 p.
- Gray, John. 1998. False dawn: The delusions of global capitalism. London: Granta Books, 234 p.
- Groulx, Lionel-Henri. 1993. «Recherche qualitative et problèmes sociaux» In Les méthodes qualitatives en recherche sociale: Problématiques et enjeux. Actes du colloque du Conseil québécois de la recherche sociale. Québec: Gouvernement du Québec

- Groulx, Lionel-Henri. 1997. «Contribution de la recherche qualitative à à recherche sociale». In La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques, sous la dir. de J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pirès. p. 55-82. Montréal: Gaëtan Morin Éditeur, 405 p.
- Groulx, Lionel-Henri. 2007. «Les nouvelles politiques familiales. Congés payés pour raisons familiales et services de garde». In *Problèmes sociaux Tome III. Théories et méthodologies de la recherche*, sous la dir. de Henri Dorvil, Presses de l'Université du Québec, p. 249-274.
- Hachey, Isabelle. 2009. «Entre pression, désir et instinct.» *La Presse, Forum Plus* (Montréal), 16 octobre, p. 2-3.
- Hamelin-Brabant, Louise. 2006a. «La recherche auprès des enfants. Institutionnalisation de l'éthique et nouvelles prescriptions normatives». In *Recherche et Formation*, no. 52, p. 70-89.
- Hamelin-Brabant, Louise. 2006b. «L'enfance sous le regard de l'expertise médicale : 1930-1970». In *Recherches sociographiques*, XLVII, no. 2, p. 277-298.
- Institut de la statistique du Québec, Novembre 2006. La situation démographique du Québec. Bilan 2006. Chapitre 6, La nuptialité et l'état matrimonial, www.bdso.gouv.qc.ca/docs-ken/multimedia/PB01661FR Bilan2006F07.pdf.
- Institut de la statistique du Québec. Janvier 2009. Tableau de fécondité selon le groupe d'âge de la mère, indice synthétique de fécondité et âge moyen à la maternité, Québec, 1951-2008. www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/demographie/ naisn deces/naissance.
- Japel, Christa, Richard E. Tremblay et Sylvana Côté. 2005. «La qualité, ça compte! Résultats de l'Étude longitudinale du développement des enfants du Québec concernant la qualité des services de garde. Choix». In *Institut de recherche en politique publique IRPP*, vol. 11, no. 4, 46 p.
- Jacquard, Albert. 2005. *Nouvelle petite philosophie*. Avec la collaboration d'Huguette Planès. Paris : Éditions Stock, 244 p.

- Julien, Gilles, 2005. Enfances blessées, sociétés appauvries: drames d'enfants aux conséquences sérieuses. Montréal : Éditions de l'Hôpital Sainte-Justine, 256 p.
- Kaufmann, Jean-Claude. 2001. Ego. Pour une sociologie de l'individu. Paris : Nathan, 275 p.
- Kukla, Rebecca. 2006. «Ethics and Ideology in Breastfeeding Advocacy Campaigns» In *Hypatia*, vol. 21, no. 1 (hiver), p. 157-180.
- Kukla, Rebecca. 2008. «Measuring Mothering» In *International Journal of Feminist approaches to Bioethics*, vol. 1, no. 1 (printemps), p. 67–90.
- Lacourse, Marie-Thérèse. 1999. «Familles postmodernes, Familles individus». In *Famille et société*. 2º Édition. Ch. 4, p. 95-125. Montréal : Chenelière/McGraw-Hill.
- Lafontaine, Céline. 2008. La société post-mortelle : La mort, l'individu et le lien social à l'ère des technosciences. Paris : Éditions du Seuil, 242 p.
- Lafrenière, Annie. 2009. «Maman coincée. En congé de maternité, elle doit envoyer son bébé en garderie à l'avance pour s'assurer d'une place». *La Presse*, *Forum* (Montréal), 11 septembre, p. A21.
- Lamontagne, Yves. 1997. Être parent dans un monde de fou. Laval : Guy St-Jean Éditeur, 121 p.
- Lamoureux, Jocelyne. 2001. «Marges et citoyenneté». In *Sociologie et sociétés*, vol. 33, no. 2, p. 29-47. http://id.erudit.org/iderudit/008310ar
- Langlois, Simon. 1994. «Conclusions et perspectives: fragmentation des problèmes sociaux» In *Traité des problèmes sociaux*, sous la dir. de Fernand Dumont, Simon Langlois et Yves Martin, Presses Universitaires de Laval, 1164 p.
- Lemay, Michel. 2001. Famille, qu'apportes-tu à l'enfant? Montréal : Éditions de l'Hôpital Sainte-Justine, 204 p.
- Lemieux, Denise. 2002. «La parentalité et les savoirs concernant le développement de l'enfant aux premiers âges». INRS Urbanisation, *Culture et Société*, 5 p.

- Lemieux, Denise. 2003. «Vingt ans d'études universitaires sur la famille au Québec». In Le regroupement inter-organismes pour une politique familiale au Québec. Pensons famille, vol. 15, no. 73, p. 20-24.
- Lipovetsky, Gilles. 1983. L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain. Paris : Gallimard, 378 p.
- Lipovetsky, Gilles. 2006. Le Bonheur paradoxal. Paris: Gallimard, 377 p.
- Martin, Claude, Blanche Lebihan et Johanne Charbonneau (dir. publ.). 2005. «Temporalités. Le temps: un enjeu social et politique». Érudit, Coll. Lien social et politiques, Presses de l'École des hautes études en santé publique, no 54, 195 p.
- Martuccelli, Danilo. 2002. Grammaires de l'individu, Paris: Gallimard, 712 p.
- Martuccelli Danilo. 2004/3. «Figures de la domination», Revue française de sociologie, vol. 45, p. 469-497. http://www.cairn.info/revue-française-de-sociologie-2004-3-page-469.htm
- Martuccelli Danilo. 2005. «Les trois voies de l'individu sociologique», EspacesTemps.net, Textuel, 8 juin 2005. http://espacestemps.net/document1414.html
- Mathieu, Annie. 2009. «Les mamans équilibristes» In *La Gazette des femmes*, Conseil du statut de la femme, vol. 31, no. 3 (novembre-décembre), p. 21-23. www.gazettedesfemmes.com.
- Mead, George Herbert. 1972. *Mind, Self and Society*. Préf. de Charles W. Morris. Chicago: University of Chicago Press, 401 p.
- Méda, Dominique. 2005. «La conciliation emploi-famille et les temps sociaux.» In *De la conciliation emploi-famille à une politique des temps sociaux*, sous la dir. de Diane-Gabrielle Tremblay, p. 13 -34. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Mesure, Sylvie et Patrick Savidan (dir. publ). 2006. Le dictionnaire des sciences humaines. Collection Quadrige. Paris : Presses Universitaires de France, 1277 p.

- Miles, M. B. et A. M. Huberman. 2003. *Analyse des données qualitatives*, 2^e éd. Bruxelles : De Boeck, 626 p.
- Mucchielli, Alex. 2005. Recherche qualitative et recherche de savoirs: Actes du colloque Recherche qualitative et production de savoirs, p. 7-40. (UQÀM, Montréal, 12 mai 2004). Montréal: Association pour la recherche qualitative.
- Neyrand, Gérard. 2000. L'enfant, la mère et la question du père. Un bilan critique de l'évolution des savoirs sur la petite enfance. Paris : Presses Universitaires de France, 394 p.
- Neyrand, Gérard. 2002. «Petite enfance et parentalité. Une évolution des savoirs». In Comprendre la famille. Actes du 6° Symposium québécois de recherche sur la famille, sous la dir. de C. Lacharité et G. Pronovost. Presses de l'Université du Québec.
- Neyrand, Gérard. 2003. «L'évolution du regard sur la relation parentale : l'exemple de la France». In *Nouvelles pratiques sociales, Familles en mutation*, vol. 16, no. 1, p. 1-13.
- Nicoud, Isabelle. 2009. «Libérez-nous des néolibéraux». La Presse, 28 février, p. 12
- Paillé, Pierre et Alex Mucchielli. 2003. L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales. Paris : Armand Colin, 211 p.
- Parent, Claudine, Sylvie Drapeau, Michèle Brousseau et Ève Pouliot (dir. publ.). 2008. Visages multiples de la parentalité. Coll. «Problèmes sociaux et interventions sociales». Québec : Presses de l'Université du Québec, 476 p.
- Patton, M. Q. 1990. *Qualitative Evaluation and Research Methods*. Newbury Park, CA: Sage Publications, Inc., 532 p.
- Pieillier, Evelyne. 2007-2008. «Comment s'élabore le consensus», Le Monde diplomatique, Manière de voir, Le Monde diplomatique, no. 96, p. 26.

- Pirès. A. P. 1997. «Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique». In La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques, sous la dir. de J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pirès. p. 113-167. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur, 405 p.
- Poupart, J., J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. P. Pirès. 1997. La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques. Montréal : Gaétan Morin Éditeur, 405 p.
- Pronovost, Gilles. 1997. *Loisir et société. Traité de sociologie empirique*, 2^e éd. Québec : Presses de l'Université du Québec, 401. p.
- Pronovost, Gilles. 2007. «Le temps dans tous ses états : temps de travail, temps de loisir et temps pour la famille à l'aube du XX1e siècle», vol. 8, no. 1, Enjeux Publics, Institut de recherche en politique publique IRPP, Politique de la famille.
- Québec, Conseil du statut de la femme. 2009. «Maman et féministe, union possible?» In La Gazette des femmes. Québec : Les Publications du Québec. Novembre-décembre, Vol. 31, no 3.
- Québec, Ministère de la Famille, des aînés et de la condition féminine. Août 2007. Situation des CPE et garderies au Québec en 2005. Analyse des rapports d'activités 2004-2005, 164 p.
- Québec, Ministère de la Famille, des aînés et de la condition féminine. 2007. Accueillir la petite enfance, Le programme éducatif des services de garde du Québec, Mise à jour. Québec: Direction des relations publiques et des communications.
- Quivy, Raymond et Luc Van Campenhoudt. 2006. *Manuel de recherche en sciences sociales*. 3^e édition. Paris : Dunod, 256 p.
- Rhéaume, Marie. 2005. «La vie familiale. Les familles au quotidien : défis et enjeux. In Regards sur la diversité des familles. Mieux comprendre pour mieux soutenir. Actes du Colloque du Conseil de la famille et de l'enfance (Montréal, 10-11 mai 2005) sous la dir. de Suzanne Amiot, Marguerite Blais, Huguette Labrecque, Gilles Prud'Homme et Guerline Rigaud, p. 105-110. Montréal : Conseil de la famille et de l'enfance.

- Rimbert, Pierre, Anne-Cécile Robert, avec la collaboration d'Akram Belkaïd. 2008-2009. «Le krach du libéralisme», In Le Monde diplomatique, Manière de voir, no. 102.
- Roussel, Louis. 2001. L'enfance oubliée. Paris : Éditions Odile Jacob, 299 p.
- Rygaard. N. P. (2005). L'enfant abandonné. Bruxelles : De Boeck Université, 272 p.
- Saïd, Edward. 1996. Des intellectuels et du Pouvoir. Paris : Éditions du Seuil, 144 p.
- Samson, Alexandra et Anne-Marie Grémeaux. 2009. «Compliqués, les amis!» La Presse, Forum. (Montréal), 24 août. p. A17.
- Saul, John. 2007. La mort de la globalisation, éd. Française pour l'édition de poche. Paris : Éditions Payot & Rivages, 429 p.
- Savoie-Zaic, Lorraine. 2006. «L'entrevue semi-dirigée». In *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, sous la dir. de Benoît Gauthier, p. 293-316. Québec : Les Presses de l'Université du Québec.
- Schoenborn, Melina. 2008. «Au bord de la crise de nerfs? Non, merci!». *La Gazette des femmes*, Conseil du statut de la femme, vol. 30, no. 2, octobre 2008, p. 27-29. www.gazettedesfemmes.com.
- Singly, François de. 2000. Le soi, le couple et la famille, La famille un lieu essentiel de reconnaissance et de valorisation de l'identité personnelle. Paris : Nathan, 255 p.
- Singly, François de. 2003. Les uns avec les autres, Quand l'individualisme crée du lien. Paris : Armand Colin, 267 p.
- Soulet, M.-H. 1987. «La recherche qualitative ou la fin des certitudes». In Les méthodes de la recherche qualitative, sous la dir. de J.-P. Deslauriers. p. 9-22. Québec : Presses de l'Université du Québec, 152 p.

- Statistique Canada. Juin 2008. L'emploi et le revenu en perspective, vol. 9, no. 6, Utilisation par les pères des congés parentaux payés. Marshall, Katherine. p. 1-28. http://www.statcan.gc.ca/pub/75-001-x/75-001-x2008106-fra.pdf
- Steinhauer, Paul D. 1996. Le moindre mal. La question du placement de l'enfant. Trad. de l'anglais par Denise Marchand. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 463 p.
- Stiglitz, Joseph E. 2000. *Principes d'économie moderne*, Trad. de la 2^e édition américaine par Florence Mayer. Révision scientifique par Jean-Dominique Lafay. Bruxelles: De Boeck Université, 939 p.
- Taylor, Charles. 2000. Les sources du moi : la formation de l'identité moderne. Montréal : Boréal, 714 p.
- Tessier, Hélène. 2006. «Quand la raison du plus fort continue d'être la meilleure... De la domination d'une théorie à la violence institutionnelle.» In *Nouvelles pratiques sociales*, sous la dir. de Jacques Rhéaume. p. 58-71. vol. 19, no.1, 203 p.
- Touraine, Alain. 1984. Le retour de l'acteur, Essai de sociologie. Librairie Arthème Fayard : Paris, 350 p.
- Touraine, Alain. 1993. *Production de la Société*, Édition revue et corrigée de 1973. Paris : Éditions du Seuil, 477 p.
- Travis, Debbie. 2008. Not Guilty. My Guide to Working Hard, Raising Kids and Laughing Through the Chaos. Toronto: Random House Canada, 240 p.
- Tremblay, Diane-Gabrielle (dir. publ.). 2005. De la conciliation emploi-famille à une politique des temps sociaux. Québec : Presses de l'Université du Québec, 300 p.
- Von Bartalanffy, Ludwig. 2002. Théorie générale des systèmes, 2e éd. Paris: Dunod, 308 p.
- Winnicott. Donald W. 1991. L'enfant et sa famille. Les premières relations. Paris : Payot, 210 p.